



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Le Sage, Histoire de Gil Blas de Santillane, par. Curious plates. 1747. 94  
vols., sm. 8vo, cf. gilt. 25s. *Key 4226*  
fine clean copy. "Cette édition doit être regardée  
comme la première bonne édition du chef-d'œuvre  
de Le Sage."—V. Brunet

163. LESAGE. Histoire de Gil Blas  
édition, revue et corrigée. Par

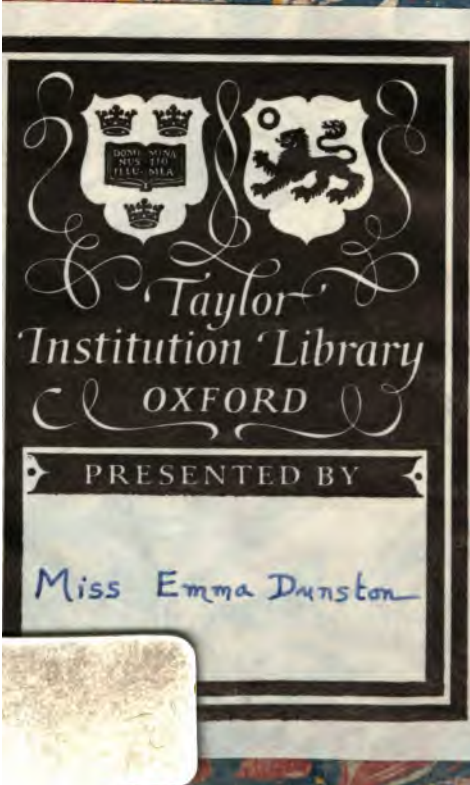
AGE (A. R.) *Histoire de Gil Blas*  
N, with 32 fine  
silk markers, E  
te édition doit être re  
renuime  
édition sous cette uate.

14 All the Year  
Charles Dickens, co  
ing Tales, Sketch  
writers, COMPLETE

rouge, la  
tr. dor. (1)

Superb  
dans le g

169. LONG.  
Collin, g  
L. Claret



**Taylor  
Institution Library  
OXFORD**

PRESENTED BY

Miss Emma Dunston





46

2/2 fine plates

Shank Brighton 1/2

sh

Vet. Fr. II A. 1503

Bayton

June 1st 1881

Dear Mr. Bayton

I am

X



**HISTOIRE**

**D E**

**GIL BLAS**

**DE SANTILLANE.**

*TOME PREMIER.*

---

---

*Noms des Libraires.*

V<sup>e</sup> GANDOUIN, Quay des Augustins.

HUART, rue Saint Jacques.

NYON, Fils, Quay des Augustins.

BORDELET, rue Saint Jacques.

PRAULT, Fils, Quay de Conty.

GANEAU, rue Saint Jacques.

DAMONNEVILLE, Quay des Augustins.

DURAND, rue Saint Jacques.

DAVID, le Jeune, rue de Hurpoix.

QUILLAU, Fils, rue Saint Jacques.



# HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

*Par M. LE SAGE.*

*Dernière Edition revue , & corrigée.*

TOME PREMIER.



A PARIS,  
Par les Libraires Associés.

---

M. DCC. XLVII.  
*Avec Approbation & Privilège du Roy.*





# DECLARATION DE L'AUTEUR,



OMME Il y a des personnes qui ne sçauroient lire, sans faire des applications des caractères vicieux ou ridicules qu'elles trouvent dans les Ouvrages, je déclare à ces Lecteurs malins, qu'ils auroient tort d'appliquer les portraits qui sont dans le présent Livre. J'en fais un aveu public : je ne me suis proposé que de représenter la vie des hommes telle qu'elle est. A Dieu ne plaise que j'aie eu dessein de désigner quelqu'un, en particulier. Qu'aucun

Lecteur ne prenne donc pour lui ce qui peut convenir à d'autres , aussi-bien qu'à lui ; autrement , comme dit Phédre , il se fera connoître mal à propos. *Stultè nudabit animi conscientiam.*

On voit en Castille , comme en France , des Médecins dont la méthode est de faire un peu trop saigner leurs malades. On voit partout les mêmes vices & les mêmes originaux. J'avouë que je n'ai pas toujours exactement suivi les mœurs Espagnoles ; & ceux qui sçavent dans quel désordre vivent les Comédiennes de Madrid , pourroient me reprocher de n'avoir pas fait une peinture assez forte de leurs déreglemens : mais j'ai crû devoir les adoucir , pour les conformer à nos manieres.





# GIL BLAS

## A U L E C T E U R :

**A** VANT que d'entendre l'Histoire de ma vie , écoute , ami Lecteur , un conte que je vais te faire.

Deux Ecoliers alloient ensemble de Penafiel à Salamanque. Se sentant las & alterez , ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine , qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là , tandis qu'ils se délassoient , après s'être désaltérez , ils apperçurent par hazard auprès d'eux sur une pierre à fleur de terre , quelques mots déjà un peu effacez par le tems & par les pieds des Troupeaux , qu'on venoit abreuver à cette fontaine. Ils jetterent de l'eau sur la pierre pour la laver , & ils lûrent ces paroles Castillanes : *Aqui está encerrada el alma del Licenciado Pedro Garcias*, ICI EST ENFERMÉE L'ÂME DU LICENCIÉ PIERRE GARCIAS.

Le plus jeune des Ecoliers , qui étoit vif & étourdi , n'eut pas achevé de lire l'Inscription , qu'il dit en riant de toute sa force : Rien n'est plus plaisant ! Ici est enfermée l'âme ! ... Une âme enfermée ! ... Je voudrois sça-

*voir quel Original a pu faire une si ridicule Epitaphe ?* En achevant ces paroles , il se leva pour s'en aller. Son Compagnon plus judicieux dit en lui-même ; *Il y a là-dessous quelque mystere. Je veux demeurer ici pour l'éclaircir.* Celui-ci laissa donc partir l'autre ; & sans perdre de tems , se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il trouva dessous une bourse de cuire qu'il ouvrit. Il y avoit dedans cent ducats , avec une carte sur laquelle étoient écrites ces paroles en Latin. SOIS MON HERITIER , TOI QUI AS EU ASSEZ D'ESPRIT POUR DE'MESLER LE SENS DE L'INSCRIPTION , ET FAIS UN MEILLEUR USAGE QUE MOI DE MON ARGENT. L'Ecolier ravi de cette découverte , remit la pierre comme elle étoit auparavant , & reprit le chemin de Salamanque , avec l'ame du Licencié.

Qui que tu sois , ami Lecteur , tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux Ecoliers. Si tu lis mes Aventures , sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment , tu ne tireras aucun fruit de cet Ouvrage : mais si tu le lis avec attention , tu y trouveras , suivant le précepte d'Horace , l'utile mêlé avec l'agréable,



HISTOIRE









# HISTOIRE

DE

# GIL BLAS

DE SANTILLANE.

LIVRE PREMIER.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*De la naissance de Gil Blas, & de  
son éducation,*



L A s de Santillane , mon  
pere , après avoir long-tems  
porté les armes pour le servi-  
ce de la Monarchie Espagno-  
le , se retira dans la Ville où  
il avoit pris naissance. Il y épousa une pe-  
tite bourgeoise , qui n'étoit plus dans la

Tome I.

A

## 2 HISTOIRE DE GIL BEAS

premiere jeunesse, & je vins au monde dix  
mois après leur mariage. Ils allerent en-  
suite demeurer à Ovido, où ils furent  
obligés de se mettre en condition. Ma me-  
re devint femme de chambre, & mon pe-  
re écuyer. Comme ils n'avoient pour tout  
bien que leurs gages, j'aurois couru ris-  
que d'être assez mal élevé, si je n'eusse  
pas eu dans la Ville un oncle Chanoi-  
ne. Il se nommoit Gil Perez, & étoit  
frere aîné de ma mere & mon parrain.  
Représentez-vous un petit homme haut  
de trois pieds & demi, extraordinairement  
gros, avec une tête enfoncée en-  
tre les deux épaules : voilà mon oncle.  
Au reste, c'étoit un Ecclésiastique qui ne  
songeoit qu'à bien vivre, c'est-à-dire qu'à  
faire bonne chere, & sa Prébende, qui  
n'étoit pas mauvaise, lui en fournissoit  
les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance,  
& se chargea de mon éducation. Je lui  
parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver  
mon esprit. Il m'acheta un alphabet, &  
entreprit de m'apprendre lui-même à li-  
re : ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à  
moi, car en me faisant connoître mes  
lettres, il se remit à la lecture, qu'il avoit  
toujours fort négligée, & à force de s'y

appliquer, il parvint à lire couramment son Breviaire : ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant. Il auroit encore bien voulu m'enseigner la langue latine ; c'eût été autant d'argent d'épargné pour lui : mais hélas , le pauvre Gil Perez ! il n'en avoit de sa vie sçû les premiers principes ; c'étoit peut-être , ( car je n'avance pas cela comme un fait certain ) le Chanoine du Chapitre le plus ignorant. Aussi, j'ai ouï dire qu'il n'avoit pas obtenu son Bénéfice par son érudition. Il le devoit uniquement à la reconnoissance de quelques bonnes Religieuses dont il avoit été le discret Commissonnaire, & qui avoient eu le crédit de lui faire donner l'ordre de Prêtrise sans examen.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître : il m'envoia chez le Docteur Godinez, qui passoit pour le plus habile pédant d'Oviedo. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à six années j'entendis un peu les Auteurs Grecs & assez bien les Poètes Latins. Je m'appliquai aussi à la Logique, qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimois tant la dispute, que j'arrêtois les passans, connus ou inconnus, pour leur proposer des ar-

## 4 HISTOIRE DE GIL BLAS

gumens. Je m'adressois quelquefois à des figures Hibernoises, qui ne demandoient pas mieux, & il falloit alors nous voir disputer, Quels gestes ! quelles grimaces ! quelles contorsions ! nos yeux étoient pleins de fureur & nos bouches écuman-tes. On nous devoit plutôt prendre pour des Possédez que pour des Philosophes.

Je m'acquis toutefois par là dans la Ville la réputation de sçavant. Mon oncle en fut ravi, parcequ'il fit réflexion que je cesserois bientôt de lui être à charge. Orça, Gil Blas, me dit-il un jour, le tems de ton enfance est passé ; tu as déjà dix-sept-ans, & te voilà devenu habile garçon. Il faut songer à te pousser ; je suis d'avis de t'envoyer à l'Université de Salamanque : avec l'esprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze pistoles ; tu la vendras à Salamanque, & tu en emploieras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé.

Il ne pouvoit rien proposer qui me fût plus agréable ; car je mourois d'envie de voir le pays. Cependant j'eus assez de force sur moi, pour cacher ma



joye; & lorsqu'il fallut partir, ne paroissant sensible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avois tant d'obligation, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en auroit donné s'il eût pu lire au fonds de mon ame. Avant mon départ, j'allai embrasser mon pere & ma mere, qui ne m'épargnèrent pas les remontrances. Ils m'exhorterent à prier Dieu pour mon oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, & sur toute chose, à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'il m'eurent très long-tems harangué, ils me firent présent de leur bénédiction, qui étoit le seul bien que j'attendois d'eux. Aussi-tôt je montai sur ma mule, & sortis de la Ville.



## CHAPITRE II.

*Des alarmes qu'il eut en allant à Pennaflor ; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville , & avec quel homme il soupa.*

**M**E voilà donc hors d'Oviedo , sur le chemin de Pennaflor , au milieu de la campagne , maître de mes actions ; d'une mauvaise mule & de quarante bons ducats , sans compter quelques réaux que j'avois volés à mon très-honoré oncle. La première chose que je fis , fut de laisser ma mule aller à discrétion , c'est-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou ; & tirant de ma poche mes ducats , je commençai à les compter & recompter dans mon chapeau. Je n'avois jamais vû tant d'argent. Je ne pouvois m'en lasser de le regarder & de le manier. Je le comptois peut-être pour la vingtième fois , quand tout à coup ma mule levant la tête & les oreilles , s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayoit ; je regardai ce que ce pouvoit être : j'aperçus sur la terre un chapeau renversé , sur lequel il

Y avoit un rosaire à gros grains, & en même tems j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : Seigneur passant, ayez pitié de grace, d'un pauvre soldat estropié; jetez, s'il vous plaît, quelques pièces d'argent dans ce chapeau; vous en serez récompensé dans l'autre monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté que partoît la voix; je vis au pied d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espee de soldat, qui, sur deux bâtons croisez, appuyoit le bout d'une escopete qui me parut plus longue qu'une pique, & avec laquelle il me couchoit en joue. A cette vûe, qui me fit trembler pour le bien de l'Eglise; je m'arrêtai tout court; je serrai promptement mes ducats, je tirai quelques reaux, & m'approchant du chapeau disposé à recevoir la charité des fidèles effrayez, je les jettai dedans l'un après l'autre, pour montrer au soldat que j'en usois noblement. Il fut satisfait de ma générosité, & me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de pieds dans les flancs de ma mule pour m'éloigner promptement de lui: mais la maudite bête trompant mon impatience; n'en alla pas plus vite. La longue habi-

## 8. HISTOIRE DE GIL BLAS

tude qu'elle avoit de marcher pas à pas sous mon oncle , lui avoit fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure trop favorable pour mon voyage. Je me représentai que je n'étois pas encore à Salamanque & que je pourrois bien faire une plus mauvaise rencontre. Mon oncle me parut très imprudent de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un muletier. C'étoit sans doute ce qu'il auroit dû faire : mais il avoit songé qu'en me donnant sa mule , mon voyage me coûteroit moins , & il avoit plus pensé à cela qu'aux périls que je pouvois courir en chemin. Ainsi , pour réparer sa faute , je résolus , si j'avois le bonheur d'arriver à Pennafior , d'y vendre ma mule , & de prendre la voye du muletier pour aller à Astorga , d'où je me rendrois à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fusse jamais sorti d'Oviedo , je n'ignorois pas le nom des villes par où je devois passer ; je m'en étois fait instruire avant mon départ.

J'arrivai heureusement à Pennafior : je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre , que l'hôte vint me re-

tevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valise , la chargea sur ses épaules , & me conduisit à une chambre , pendant qu'un de ses valets menoit ma mule à l'écurie. Cet hôte , le plus grand babillard des Asturies , & aussi prompt à compter sans nécessité ses propres affaires , que curieux de sçavoir celles d'autrui , m'apprit qu'il se nommoit André Corcuélo ; qu'il avoit servi long-tems dans les armées du Roi en qualité de Sergent , & que depuis quinze mois il avoit quitté le service pour épouser une fille de Castropol , qui bien que tant soit peu basannée , ne laissoit pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choses , que je me serois fort bien passé d'entendre. Après cette confidence , se croyant en droit de tout exiger de moi , il me demanda d'où je venois , où j'allois , & qui j'étois. A quoi il me fallut répondre article par article , parce qu'il accompagnoit d'une profonde révérence chaque question qu'il me faisoit , en me priant d'un air si respectueux d'excuser sa curiosité , que je ne pouvois me défendre de la satisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui , & me don-

70 HISTOIRE DE GYL BLAS

na lieu de parler du dessein & des raisons que j'avois de me défaire de ma mule , pour prendre la voye du muletier. Ce qu'il approuva fort , non succinctement ; car il me représenta là dessus tous les accidens fâcheux qui pouvoient m'arriver sur la route. Il me rapporta même plusieurs histoires sinistres de voyageurs. Je croyois qu'il ne finiroit point. Il finit pourtant , en disant que si je voulois vendre ma mule , il connoissoit un honnête maquignon qui l'acheteroit. Je lui témoignai qu'il me feroit plaisir de l'envoyer chercher : il y alla sur le champ lui-même avec empressement.

Il revint bientôt accompagné de son homme , qu'il me présenta , & dont il loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour , où l'on amena ma mule. On la fit passer & repasser devant le maquignon , qui se mit à l'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoüe qu'on n'en pouvoit dire beaucoup de bien : mais quand c'auroit été la mule du Pape , il y auroit trouvé à redire. Il affuroit donc qu'elle avoit tous les défauts du monde , & pour mieux me le persuader , il en attestoit l'hôte



qui sans doute avoit ses raisons pour en convenir. Hé bien, me dit froidement le maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là ? Après l'éloge qu'il en avoit fait, & l'attestation du Seigneur Corcuélo, que je croyois homme sincère & bon connoisseur, j'aurois donné ma mule pour rien : c'est pourquoi je dis au marchand que je m'en raportoïs à sa bonne foi : qu'il n'avoit qu'à priser la bête en conscience, & que je m'en tiendrois à la prisee. Alors faisant l'homme d'honneur, il me répondit qu'en intéressant sa conscience, je le prenois par son foible. Ce n'étoit pas effectivement par son fort ; car au lieu de faire monter l'estimation à dix ou douze pistoles, comme mon oncle, il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats, que je reçus avec autant de joie que si j'eusse gagné à ce marché-là.

Après m'être si avantageusement défait de ma mule, l'hôte me mena chez un muletier qui devoit partir le lendemain pour Astorga. Ce muletier me dit qu'il partiroit avant le jour, & qu'il auroit soin de me venir réveiller. Nous convinmes de prix, tant pour le loiage d'une mule que pour ma nourriture ; &

## 12 HISTOIRE DE GIL BLAS

quand tout fut réglé entre nous , je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuélo ; qui , chemin faisant , se mit à me raconter l'histoire de ce muletier . Il m'apprit tout ce qu'on en disoit dans la Ville. Enfin il alloit de nouveau m'étourdir de son babil importun , si par bonheur un homme assez bien fait ne fût venu l'interrompre en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laissai ensemble , & continuai mon chemin , sans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien.

Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'étoit un jour maigre. On m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les apprêtoit , je liai conversation avec l'hôtesse , que je n'avois point encore vûe. Elle me parut assez jolie , & je trouvai ses allures si vives , que j'aurois bien jugé , quand son mari ne me l'auroit pas dit , que ce cabaret devoit être fort achalandé. Lorsque l'amelette qu'on me faisoit fut en état de m'être servie , je m'assis tout seul à une table. Je n'avois pas encore mangé le premier morceau , que l'hôte entra , suivi de l'homme qui l'avoit arrêté dans la rue. Ce Cavalier portoit une longue ra-

pière, & pouvoit bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé : Seigneur écuyer, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le Seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviedo & le flambeau de la Philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce sçavantissime, ce bel esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci ? Vous ne sçavez pas, continua-t-il en s'adressant à l'hôte & à l'hôtesse, vous ne sçavez pas ce que vous possédez. Vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune Gentilhomme la huitième merveille du monde. Puis se tournant de mon côté & me jetant les bras au col : Excusez mes transports, ajouta-t-il, je ne suis point maître de la joye que votre présence me cause.

Je ne pus lui répondre sur le champ, parce qu'il me tenoit si serré, que je n'avois pas la respiration libre, & ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade que je lui dis : Seigneur Cavalier, je ne croyois pas mon nom connu à Pennazflor. Comment connu, reprit-il sur le même ton ? Nous tenons registre de tous les grands per-

sonnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez ici pour un prodige & je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ses Sages. Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore essuyer, au hazard d'avoir le sort d'Anthée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurois pas été la dupe de ses démonstrations, ni de ses hyperboles; j'aurois bien connu à ses flateries outrées que c'étoit un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, & qui dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui, pour remplir leur ventre à ses dépens: mais ma jeunesse & ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme & je l'invitai à souper avec moi. Ah très-volontiers, s'écria-t-il; je sçai trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus long-tems que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il: je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement & je mangerai quelques morceaux par complaisance.

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'aumelette avec tant d'avidité, qu'il sembloit n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenoit, je vis bien qu'elle seroit bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevoit de manger la première. Il y procédoit pourtant d'une vitesse toujours égale, & trouvoit moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges; ce qui me rendoit fort content de ma petite personne. Il buvoit aussi fort souvent; tantôt c'étoit à ma santé, & tantôt à celle de mon pere & de ma mere, dont il ne pouvoit assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même tems, il versoit du vin dans mon verre, & m'excitoit à lui faire raison. Je ne répondis point mal aux santés qu'il me portoit; ce qui, avec ses flateries, me mit insensiblement de si belle humeur, que voyant notre seconde aumelette à moitié mangée, je demandai à l'Hôte s'il n'avoit pas de poisson à nous donner. Le Seigneur Cor-

## 26 HISTOIRE DE GIL BLAS

cuelo, qui, selon toutes les apparences s'entendoit avec le Parasite, me répondit : J'ai une truite excellente ; mais elle coutera cher à ceux qui la mangeront : c'est un morceau trop friand pour vous. Qu'appellez-vous trop friand, dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé ? vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le Seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un Prince.

Je fus bien aisé qu'il eût relevé les dernières paroles de l'Hôte, & il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentois offensé, & je dis fièrement à Corcuelo : Apportez-nous votre truite, & ne vous embarrassez pas du reste. L'Hôte qui ne demandoit pas mieux, se mit à l'apprêter, & ne tarda guères à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du Parasite, qui fit paroître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire, qu'il donna sur le poisson comme il avoit donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident, car il en avoit jusqu'à la gorge. Enfin après avoir bû & mangé tout son

saoul, il voulut finir la Comédie. Seigneur Gil-Blas, medit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chere que vous m'avez faite, pour vous quitter, sans vous donner un avis important, dont vous me paroissez avoir besoin. Soyez desormais en garde contre les loüanges. Défiez-vous des gens que vous ne connoîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront comme moi se divertir de votre crédulité & peut-être pousser les choses encore plus loin. N'en soyez point la dupe & ne vous croyez point sur leur parole la huitième merveille du monde. En achevant ces mots, il me rit au nez & s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette baye, que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgraces qui me sont arrivées. Je ne pouvois me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement, ou pour mieux dire de sentir mon orgueil humilié. Hé quoi, dis-je, le traître s'est donc joué de moi ? Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plutôt ils étoient d'intelligence tous deux. Ah pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un

## 18 HISTOIRE DE GIL BLAS

juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire, qui pourra bien aller jusqu'à Oviedo & qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parens se repentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot. Loin de m'exhorter à ne tromper personne, ils devoient me recommander de ne me pas laisser duper. Agité de ces pensées mortifiantes, enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre & me mis au lit : mais je ne pus dormir & je n'avois pas encore fermé l'œil, lorsque le muletier me vint avertir qu'il n'attendoit plus que moi pour partir. Je me levai aussitôt, & pendant que je m'habillois, Corcuélo arriva avec un mémoire de la dépense, dans lequel la truite n'étoit pas oubliée ; & non-seulement il m'en fallut passer par où il voulut, mais j'eus encore le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'appercevoir que le bourreau se ressouvenoit de mon avanture. Après avoir bien payé un souper dont j'avois fait si désagréablement la digestion, je me rendis chez le muletier avec ma valise, en donnant à tous les diables le parasite, l'hôte & l'hôtel-lerie.



## CHAPITRE III.

*De la tentation qu'eût le muletier sur la route ; qu'elle en fut la suite ; & comment Gil Blas tomba dans Carybde ; en voulant éviter Sylla.*

**J**E ne me trouvai pas seul avec le muletier. Il y avoit deux enfans de famille de Pennafior, un petit Chantre de Mondonnedo qui couroit le pays, & un jeune Bourgeois d'Astorga, qui s'en retournoit chez lui avec une jeune personne qu'il venoit d'épouser à Verco. Nous fîmes tous connoissance en peu de tems & chacun eût bientôt dit d'où il venoit & où il alloit. La nouvelle mariée, quoique jeune, étoit si noire & si peu piquante ; que je ne prenois pas grand plaisir à la regarder ; cependant sa jeunesse & son embonpoint donnerent dans la vûe du muletier, qui résolut de faire une tentative pour obtenir ses bonnes grâces. Il passa la journée à méditer ce beau dessein & il en remit l'exécution à la dernière couchée. Ce fut à Cacabelos. Il nous fit descendre à la première hôtellerie en entrant. Cette

maison étoit plus dans la campagne que dans le bourg & il en connoissoit l'hôte pour un homme discret & complaisant. Il eut le soin de nous faire conduire dans une chambre écartée, où il nous laissa souper tranquillement ; mais sur la fin du repas , nous le vîmes entrer d'un air furieux : Par la mort , s'écriait-il, on m'a volé. J'avois dans un sac de cuir cent pistoles. Il faut que je les retrouve. Je vais chez le Juge du bourg qui n'entend pas raillerie là-dessus , & vous allez tous avoir la question , jusqu'à ce que vous ayez confessé le crime & rendu l'argent. En disant cela d'un air fort naturel , il sortit & nous demeûrâmes dans un extrême étonnement. Il ne nous vint pas dans l'esprit que ce pouvoit être une feinte , parce que nous ne nous connoissions point assez pour pouvoir répondre les uns des autres. Je dirai plus, je soupçonnai le petit Chantre d'avoir fait le coup, comme il eût peut-être de moi la même pensée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes fots. Nous ne scävions pas quelles formalités s'observent en pareil cas : nous crûmes de bonne foi qu'on commenceroit par nous mettre à la gêne ;

Ainsi, cédant à notre frayeur, nous sortîmes de la chambre fort brusquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin; chacun cherche son salut dans la fuite, & le jeune Bourgeois d'Astorga, aussi troublé que nous de l'idée de la question, se sauva comme un autre Enée, sans s'embarrasser de sa femme. Alors le mulotier, à ce que j'appris dans la suite, plus incontinent que ses mullets, ravi de voir que son stratagème produisoit l'effet qu'il en avoit attendu, alla vanter cette ruse ingénieuse à la Bourgeoise & tâcher de profiter de l'occasion : mais cette Lucrece des Asturies à qui la mauvaise mine de son tentateur prêtoit de nouvelles forces, fit une vigoureuse résistance & poussa de grands cris. La patrouille, qui par hasard en ce moment se trouva près de l'hôtellerie qu'elle connoissoit pour un lieu digne de son attention, y entra & demanda la cause de ces cris. L'hôte qui, chantoit dans sa cuisine & feignoit de ne rien entendre, fut obligé de conduire le commandant & ses archers à la chambre de la personne qui crioit. Ils arrivèrent bien à propos. L'Asturienne n'en pouvoit plus. Le commandant, homme

## II HISTOIRE DE GIL BLAS

grossier & brutal , ne vit pas plutôt de quoi il s'agissoit , qu'il donna cinq ou six coups du bois de sa halebardé à l'amoureux muletier , en l'apostrophant dans des termes dont la pudeur n'étoit guères moins blessée , que de l'action même qui les lui suggéroit. Ce ne fut pas tout : il se saisit du coupable & le mena devant le Juge avec l'accusatrice , qui , malgré le désordre où elle étoit , voulut aller elle-même demander justice de cet attentat. Le Juge l'écouta , & l'ayant attentivement considérée , jugea que l'accusé étoit indigne de pardon. Il le fit dépouiller sur le champ & fustiger en sa présence ; puis il ordonna que le lendemain , si le mari de l'Asturienne ne paroïssoit point , deux archers , aux frais & dépens du délinquant , escorteroient la complaignante jusqu'à la ville d'Astorga.

Pour moi , plus épouvanté peut-être que tous les autres , je gagnai la campagne. Je traversai je ne sçai combien de champs & de bruyères , & sautant tous les fossés que je trouvois sur mon passage , j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allois m'y jeter & me cacher dans le plus épais hallier , lorsque deux hom-

mes à cheval s'offrirent tout à coup au devant de mes pas. Ils crièrent : qui va là : & comme ma surprise ne me permit pas de répondre sur le champ, il s'approchèrent de moi & me mettant chacun un pistolet sur la gorge, ils me sommerent de leur apprendre qui j'étois, d'où je venois, & que je voulois aller faire dans cette forêt & sur tout de ne leur rien déguiser. A cette manière d'interroger, qui me parut bien valloir la question, dont le muletier nous avoit fait fête, je leur répondis que j'étois un jeune homme d'Oviedo qui alloit à Salamanque : je leur contai même l'alarme qu'on venoit de nous donner, & j'avouai que la crainte d'être appliqué à la torture m'avoit fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce discours, qui marquoit ma simplicité, & l'un des deux me dit ; rassure-toi, mon ami. Viens avec nous & ne crains rien. Nous allons te mettre en sûreté. A ces mots, il me fit monter en croupe sur son cheval & nous nous enfonçâmes dans la forêt.

Je ne sçavois ce que je devois penser de cette rencontre. Je n'en augurois pourtant rien de sinistre : Si ces gens-cy,

## **LA HISTOIRE DE GIL BLAS**

disois-je en moi-même, étoient des voleurs, ils m'auroient volé & peut-être assassiné. Il faut que ce soit de bons Gentilshommes de ce pays-ci, qui me voyant effrayé, ont pitié de moi, & m'emmènent chez eux par charité. Je ne fus pas long-tems dans l'incertitude. Après quelques détours que nous fîmes dans un grand silence, nous nous trouvâmes au pied d'une colline où nous descendîmes de cheval. C'est ici que nous demeurons, me dit un des cavaliers. J'avois beau regarder de tous côtés, je n'appercevois ni maison, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes leverent une grande trape de bois couverte de brossailles, qui cachoit l'entrée d'une longue allée en pente & souterraine, où les chevaux se jetterent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étoient accoutumés. Les cavaliers m'y firent entrer avec eux; puis baissant la trape avec des cordes qui y étoient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Perez pris comme un rat dans une ratière.



## CHAPITRE IV.

*Description du souterrain, & quelles choses  
y vit Gil Blas.*

**J**E connus alors avec quelle sorte de gens j'étois , & l'on peut bien juger que cette connoissance m'ôta ma première crainte. Une frayeur plus grande & plus juste vint s'emparer de mes sens. Je crus que j'allois perdre la vie avec mes ducats. Ainsi , me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel , je marchois déjà plus mort que vif entre mes deux conducteurs, qui sentant bien que je tremblois , m'exhortoient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eûmes fait environ deux cens pas en tournant & en descendant toujours, nous entrâmes dans une écurie, qu'éclairaient deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avoit une bonne provision de paille & plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvoient être à l'aise ; mais il n'y avoit alors que les deux qui venoient d'arriver. Un vieux negre qui paroïssoit pourtant encore assez vigoureux,

se mit à les attacher au ratelier.

Nous sortîmes de l'écurie, à la triste lueur de quelques autres lampes, qui sembloient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvinmes à une cuisine où une vieille femme faisoit rôtir des viandes sur un brazier & préparoit le souper. La cuisine étoit ornée des ustenciles nécessaires, & tout auprès, on voyoit une office pourvue de toutes sortes de provisions. La cuisinière, il faut que j'en fasse le portrait, étoit une personne de soixante & quelques années. Elle avoit eu dans sa jeunesse les cheveux d'un blond très-ardent, car le tems ne les avoit pas si bien blanchis, qu'ils n'eussent encore quelques nuances de leur première couleur. Outre un teint olivâtre, elle avoit un menton pointu & relevé avec des lèvres fort enfoncées; un grand nez aquilain lui descendoit sur la bouche & ses yeux paroissoient d'un très beau rouge pourpre.

Tenez, Dame Léonarde, dit un des cavaliers en me présentant à ce bel ange des ténèbres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il se tourna de mon côté, & remarquant que j'étois pâle & défait; Mon ami, me dit-il, reviens



de ta frayeur. On ne te veut faire aucun mal. Nous avons besoin d'un valet pour soulager notre cuisiniere. Nous t'avons rencontré. Cela est heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'est laissé mourir depuis quinze jours. C'étoit un jeune homme d'une complexion très délicate. Tu me paroiss plus robuste que lui, tu ne mourras pas sitôt. Véritablement tu ne reverras plus le soleil, mais en récompense tu feras bonne chere & beau feu. Tu passeras tes jours avec Léonarde, qui est une créature fort humaine. Tu auras toutes tes petites commoditez. Je veux te faire voir, ajouta-t-il que tu n'es pas ici avec des gueux. En même tems il prit un flambeau & m'ordonna de le suivre.

— Il me mena dans une cave ; où je vis une infinité de bouteilles & de pots de terre bien bouchés, & qui étoient pleins, disoit-il, d'un vin excellent. Ensuite il me fit traverser plusieurs chambres. Dans les unes, il y avoit des pièces de toile ; dans les autres, des étoffes de laine & des étoffes de soye. J'aperçus dans un autre de l'or & de l'argent, sans compter beaucoup de vaisselle à diverses ar-

moiries. Après cela je le suivis dans un grand salon, que trois lustres de cuivre éclairaient & qui servoit de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles questions. Il me demanda comment je me nommois ; pourquoi j'étois sorti d'Oviedo, & lorsque j'eus satisfait sa curiosité : Hé bien, Gil Blas, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poste, il faut que tu sois né coëffé, pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déjà dit, tu vivras ici dans l'abondance & rouleras sur l'or & sur l'argent. D'ailleurs, tu y seras en sûreté. Tel est ce souterrain, que les officiers de la sainte Hermandad viendroient cent fois dans cette forêt sans le découvrir. L'entrée n'en est connue que de moi seul & de mes camarades. Peut-être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire sans que les habitans des environs s'en soient apperçus, mais apprends mon ami, que ce n'est point notre ouvrage, & qu'il est fait depuis long-tems. Après que les Maures se furent rendus maîtres de Grenade, de l'Aragon, & de presque toute l'Espagne, les Chrétiens qui ne voulurent point subir le joug des In-

fidèles, prirent la fuite, & vinrent se cacher dans ce pays-ci, dans la Biscaye & dans les Asturies, où le vaillant Don Pelage s'étoit retiré. Fugitifs & dispersez par pelotons, ils vivoient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuroient dans les cavernes, & les autres firent plusieurs souterrains, du nombre desquels est celui-ci. Ayant ensuite eu le bonheur de chasser d'Espagne leurs ennemis, ils retournerent dans les Villes. Depuis ce tems-là leurs retraites ont servi d'asile aux gens de notre profession. Il est vrai que la sainte Hermanidad en a découvert & détruit quelques-unes; mais il en reste encore, & graces au Ciel il y a près de quinze années que j'habite impunément celle-ci. Je m'appelle le Capitaine Rolando. Je suis chef de la compagnie, & l'homme que tu as vû avec moi est un de mes cavaliers.



## CHAPITRE V.

*De l'arrivée de plusieurs autres voleurs dans le souterrain, & de l'agréable conversation qu'ils eurent tous ensemble.*

Comme le Seigneur Rolando achevoit de parler de cette sorte, il parut dans le salon six nouveaux visages, C'étoit le Lieutenant avec cinq hommes de la troupe qui revenoient chargés du butin. Ils apportoitent deux manequins remplis de sucre, de canelle, de poivre, de figues, d'amandes & de raisins secs. Le Lieutenant adressa la parole au Capitaine & lui dit qu'il venoit d'enlever ces manequins à un Epicier de Benavente, dont il avoit aussi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de son expédition au Bureau, les dépouilles de l'Epicier furent portées dans l'Office. Alors il ne fut plus question que de se réjouir. On dressa dans le salon une grande table & l'on me renvoya dans la cuisine où la Dame Léonarde m'instruisoit de ce que j'avois à faire. Je cedai à

la nécessité, puis que mon mauvais sort le vouloit ainsi, & dévorant ma douleur, je me préparai à servir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet que je parai de tasses d'argent & de plusieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le Seigneur Rolando m'avoit vanté. J'apportai ensuite deux ragoûts, qui ne furent pas plûcôt servis que tous les cavaliers se mirent à table. Ils commencerent à manger avec beaucoup d'appetit; & moi debout derriere eux, je me tins prêt à leur verser du vin. Je m'en acquitai de si bonne grace, quoique je n'eusse jamais fait ce métier là, que j'eus le bonheur de m'attirer des complimens. Le Capitaine en peu de mots leur conta mon histoire, qui les divertit fort. Ensuite il leur parla de moi fort avantageusement; mais j'étois alors revenu des louanges & j'en pouvois entendre sans péril. Là-dessus ils me louerent tous. Ils dirent que je paroissais né pour être leur échançon: que je valois cent fois mieux que mon prédécesseur. Et comme depuis la mort c'étoit la Segnora Leonarda qui avoit l'honneur de présenter le nectar à ces Dieux infernaux, ils la



priverent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainsi, nouveau Ganimède, je succedai à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôti servi peu de tems après les ragoûts, vint achever de rassasier les voleurs, qui buvant à proportion qu'ils mangeoient, furent bientôt de belle humeur, & firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois. L'un commence une histoire; l'autre rapporte un bon mot, un autre crie, un autre chante. Ils ne s'entendent point. Enfin Rolando fatigué d'une scène où il mettoit inutilement beaucoup du sien, le prit sur un ton si haut, qu'il imposa silence à la compagnie. Messieurs leur dit-il, d'un ton de maître, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Au lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous ensemble, ne ferions nous pas mieux de nous entretenir en personnes raisonnables? Il me vient une pensée. Depuis que nous sommes associez, nous n'avons pas eu la curiosité de nous demander quelles sont nos familles & par quel enchaînement d'avantures nous avons embrassé notre profession. Cela me paroît toutefois digne d'être sçû. Faisons nous cette confidence pour nous divertir. Le

Lieutenant & les autres, comme s'ils avoient eu quelque chose de beau à raconter, acceptèrent avec de grandes démonstrations de joye la proposition du Capitaine, qui parla le premier dans ces termes.

Messieurs, vous sçavez que je suis fils unique d'un riche bourgeois de Madrid. Le jour de ma naissance fut célébré dans la famille par des réjouissances infinies. Mon pere qui étoit déjà vieux sentit une joye extrême de se voir un héritier & ma mere entreprit de me nourrir de son propre lait. Mon ayeul maternel vivoit encore en ce tems là. C'étoit un bon vieillard qui ne se mêloit plus de rien que de dire son Rosaire & de raconter les exploits guerriers, car il avoit long-tems porté les armes & souvent il se vantoit d'avoir vû le feu. Je devins insensiblement l'idole de ces trois personnes. J'étois sans cesse dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premieres années, on me les laissa passer dans les amusemens les plus pueriles. Il ne faut pas, disoit mon pere, que les enfans s'appliquent sérieusement, que le tems n'ait un peu mûri leur esprit. En attendant cette maturi-

té, je n'apprenois ni à lire ni à écrire; mais je ne perdois pas pour cela mon tems, Mon pere m'enseignoit mille sortes de jeux. Je connoissois parfaitement les cartes; je sçavois jouer aux dez, & mon grand-pere m'apprenoit des Romances sur les expéditions militaires où il s'étoit trouvé. Il me chantoit tous les jours les mêmes couplets, & lorsqu'après avoir répété pendant trois mois dix ou douze vers, je venois à les reciter sans faute, mes parens admiroient ma mémoire. Ils ne paroissoient pas moins contents de mon esprit, quand profitant de la liberté que j'avois de tout dire, j'interrompois leur entretien, pour parler à tort & à travers. Ah qu'il est joli, s'écrioit mon pere en me regardant avec des yeux charmez ! Ma mere m'accabloit aussitôt de caresses & mon grand-pere en pleuroit de joye. Je faisois aussi devant eux impunément les actions les plus indécentes. Ils me pardonnoient tout. Ils m'adornoient. Cependant j'entrois déjà dans ma douzième année, & je n'avois point encore eu de maître. On m'en donna un. Mais il reçut en même-tems des ordres précis de m'enseigner, sans en venir aux voyes de fait.



On lui permit seulement de me menacer quelquefois , pour m'inspirer un peu de crainte. Cette permission ne fut pas fort salutaire ; car où je me moquois des menaces de mon précepteur , ou bien, les larmes aux yeux , j'allois m'en plaindre à ma mere ou à mon ayeul , & je leur faisois accroire qu'il m'avoit fort maltraité. Le pauvre diable avoit beau venir me démentir , il n'en étoit pas pour cela plus avancé ; il passoit pour un brutal , & l'on me croyoit toujours plutôt que lui. Il arriva même un jour que je m'égratignai moi-même. Puis je me mis à crier , comme si l'on m'eût écorché. Ma mere accourut & chassa le maître sur le champ , quoiqu'il protestât & prit le Ciel à témoin qu'il ne m'avoit pas touché.

Je me défis ainsi de tous mes Précepteurs , jusqu'à ce qu'il vint s'en présenter un tel qu'il me le falloit. C'étoit un Bachelier d'Alcala. L'excellent maître pour un enfant de famille ! il aimoit les femmes , le jeu & le cabaret. Je ne pouvois être en meilleure main. Il s'attacha d'abord à gagner mon esprit par la douceur. Il y réussit , & par-là se fit aimer de mes parens qui m'abandonne-

rent à sa conduite. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir. Il me perfectionna de bonne heure dans la science du monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimoit, il m'en inspira si bien le goût, qu'au latin près, je devins un garçon universel. Dès qu'il vit que je n'avois plus besoin de ses préceptes, il alla les offrir ailleurs.

Si dans mon enfance j'avois vécu au logis fort librement, ce fut bien autre chose, quand je commençai à devenir maître de mes actions. Ce fut dans ma famille que je fis l'essai de mon impertinence. Je me moquois à tous momens de mon pere & de ma mere. Ils ne faisoient que rire de mes saillies, & plus elles étoient vives, plus ils les trouvoient agréables. Cependant je faisois toutes sortes de débauches avec de jeunes gens de mon humeur: & comme nos parents ne nous donnoient pas assez d'argent pour continuer une vie si délicieuse, chacun déroboit chez lui ce qu'il pouvoit prendre, & cela ne suffisant point encore, nous commençâmes à voler la nuit, ce qui n'étoit pas un petit supplément. Malheureusement le Corregidor apprit de nos nouvelles. Il voulut nous faire

arrêter, mais on nous avertit de son mauvais dessein. Nous eûmes recours à la fuite & nous nous mîmes à exploiter sur les grands chemins. Depuis ce tems-là, Messieurs, Dieu m'a fait la grace de vieillir dans ma profession, malgré les périls qui y sont attachez,

Le Capitaine cessa de parler en cet endroit & le Lieutenant, comme de raison, prit la parole après lui: Messieurs, dit-il, une éducation toute opposée à celle du Seigneur Rolando a produit le même effet. Mon pere étoit un Boucher de Tolède. Il passoit avec justice pour le plus grand brutal de sa communauté, & ma mere n'avoit pas un naturel plus doux. Ils me fouettoient dans mon enfance, comme à l'envi l'un de l'autre. J'en recevois tous les jours mille coups. La moindre faute que je commettois étoit suivie des plus rudes châtimens. J'avois beau demander grace les larmes aux yeux & protester que je me repentois de ce que j'avois fait, on ne me pardonnoit rien, & le plus souvent on me fraploit sans raison. Quand mon pere me battoit, ma mere, comme s'il ne s'en fût pas bien acquitté, se mettoit de la partie, au lieu

d'intercéder pour moi. Ces traitemens m'inspirerent tant d'aversion pour la maison paternelle, que je la quittai avant que j'eusse atteint ma quatorzième année. Je pris le chemin d'Aragon & me rendis à Saragosse en demandant l'aumône. Là je me faufilai avec des gueux, qui menaient une vie assez heureuse. Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paroître estropié, à mettre sur les jambes des ulcères postiches & cetera. Le matin, comme des acteurs qui se préparent à jouer une comédie, nous nous disposions à faire nos personnages. Chacun couroit à son poste; & le soir nous réunissant tous, nous nous réjouissions pendant la nuit aux dépens de ceux qui avoient eu pitié de nous pendant le jour. Je m'ennuyai pourtant d'être avec ces misérables & voulant vivre avec de plus honnêtes gens, je m'associai avec des Chevaliers de l'industrie. Ils m'apprirent à faire de bons tours; mais il nous fallut bientôt sortir de Saragosse, parce que nous nous broüillâmes avec un homme de justice qui nous avoit toujours protégés. Chacun prit son parti. Pour moi qui me sentois de la disposition à faire des coups hardis, j'entrai dans une

troupe d'hommes courageux qui faisoient contribuer les voyageurs, & je me suis si bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis ce tems-là. Je sçai donc, Messieurs, très bon gré à mes parens de m'avoir si maltraité; car s'ils m'avoient élevé un peu plus doucement, je ne serois présentement sans doute qu'un malheureux boucher, au lieu que j'ai l'honneur d'être votre Lieutenant.

Messieurs, dit alors un jeune voleur qui étoit assis entre le Capitaine & le Lieutenant : sans vanité, les histoires que nous venons d'entendre, ne sont pas si composées, ni si curieuses que la mienne. Je suis sûr que vous en conviendrez. Je dois le jour à une paysane des environs de Séville. Trois semaines après qu'elle m'eût mis au monde (elle étoit jeune, propre, & bonne nourrice) on lui proposa un nourrisson. C'étoit un enfant de qualité, un fils unique qui venoit de naître dans Séville. Ma mere accepta volontiers la proposition. Elle alla chercher l'enfant. On le lui confia, & elle ne l'eût pas sitôt apporté dans son village, que trouvant quelque ressemblance entre lui & moi, cela lui inspira le

dessein de me faire passer pour l'enfant de qualité, dans l'espérance qu'un jour je reconnoîtrois bien ce bon office. Mon pere qui n'étoit pas plus scrupuleux qu'un autre payfan, approuva la superchérie. De sorte qu'après nous avoir fait changer de langes, le fils de Don Rodrigue de Herrera fut envoyé sous mon nom à une autre nourrice & ma mere me nourrit sous le sien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'instinct & de la force du sang, les parens du petit Gentilhomme prirent aisément le change. Ils n'eurent pas le moindre soupçon du tour qu'on leur avoit joué, & jusqu'à l'âge de sept ans je fus toujours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un Cavalier parfait, ils me donnerent toutes sortes de maîtres; mais les plus habiles ont quelquefois des Eleves qui leur font peu d'honneur. J'étois un de ces heureux Ecoliers là: J'avois peu de disposition pour les exercices qu'on m'apprenoit & encore moins de goût pour les sciences qu'on me vouloit enseigner. J'aimois beaucoup mieux jouer avec les valets que j'allois chercher à tous momens dans les cuisines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas

pas toutefois long-tems ma passion dominante. Je n'avois pas dix-sept ans que je m'enivrois tous les jours. J'agaçois aussi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une fervante de cuisine qui me parut mériter mes premiers soins. C'étoit une grosse jouffluë dont l'enjouement & l'embonpoint me plaisoient fort. Je lui faisois l'amour avec si peu de circonspection, que Don Rodrigue même s'en aperçut. Il m'en reprit aigrement ; me reprocha la bassesse de mes inclinations, & de peur que la vûe de l'objet aimé ne rendit ses remontrances inutiles, il mit ma Princesse à la porte.

Ce procédé me déplût. Je résolus de m'en venger. Je volai les pierreries de la femme de D. Rodrigue, & ce vol ne laissoit pas d'être assez considérable. Puis allant chercher ma belle Helene qui s'étoit retirée chez une blanchisseuse de ses amies, je l'enlevai en plein midi, afin que personne n'en ignorât. Je passai plus avant ; je la menai dans son Pays où je l'épousai solennellement, tant pour faire plus de dépit aux Herxera, que pour laisser aux enfans de famille un si bel exemple à suivre. Trois

mois après ce beau mariage, j'appris que D. Rodrigue étoit mort. Je ne fus pas insensible à cette nouvelle. Car je me rendis promptement à Séville pour demander son bien; mais j'y trouvai du changement. Ma mere n'étoit plus, & en mourant elle avoit eu l'indiscrétion d'avouer tout en présence du Curé de son village & d'autres bons témoins. Le fils de D. Rodrigue tenoit déjà ma place ou plutôt la sienne, & il venoit d'être reconnu avec d'autant plus de joye, qu'on étoit moins satisfait de moi. De maniere que n'ayant rien à espérer de ce côté-là & ne me sentant plus de goût pour ma grosse femme, je me joignis à des Chevaliers de la fortune, avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune voleur ayant achevé son histoire, un autre dit qu'il étoit fils d'un marchand de Burgos: que dans sa jeunesse, poussé d'une dévotion indiscrète, il avoit pris l'habit & fait profession dans un ordre fort austere, & apostasié quelques années après. Enfin les huit voleurs parlerent tour à tour, & lorsque je les eu tous entendus, je ne fus pas surpris de les voir ensemble. Ils changerent ensuite de discours. Ils m'i-



rent sur le tapis divers projets pour la campagne prochaine , & après avoir formé une résolution , ils se leverent de table pour s'aller coucher. Ils allumèrent des bougies & se retirèrent dans leurs chambres. Je suivis le Capitaine Rolando dans la sienne , ou pendant que je l'aïdois à se deshabiller ; Hé bien Gil Blas , me dit-il d'un air gay , tu vois de quelle maniere nous vivons. Nous sommes toujours dans la joye. La haine ni l'envie ne se glissent point parmi nous. Nous n'avons jamais ensemble le moindre démêlé. Nous sommes plus unis que des moines. Tu vas mon enfant , poursuivit-il , mener ici une vie bien agréable ; car je ne te crois pas assez sot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Hé voit-on d'autres gens dans le monde ? non , mon ami ; tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui. C'est un sentiment général. La maniere seule de le faire en est différente. Les Conquerans par exemple , s'emparent des Etats de leurs voisins. Les personnes de qualité empruntent & ne rendent point. Les Banquiers , Trésoriers , Agens de Chan-

ge, Commis, & tous les Marchands tant gros que petits ne sont pas fort scrupuleux. Pour les Gens de justice, je n'en parlerai point. On n'ignore pas ce qu'ils savent faire. Il faut pourtant avouer qu'ils sont plus humains que nous, car souvent nous ôtons la vie aux innocens & eux quelquefois la sauvent même aux coupables.

---

## CHAPITRE VI.

*De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver, & quel en fut le succès.*

**A** Près que le Capitaine des voleurs eut ainsi fait l'apologie de sa profession, il se mit au lit, & moi je retournai dans le salon, où je desservis & remis tout en ordre. J'allai ensuite à la cuisine, où Domingo, c'étoit le nom du vieux nègre, & la Dame Léonarde soupoient en m'attendant. Quoique je n'eusse point d'appétit, je ne laissai pas de m'asseoir auprès d'eux. Je ne pouvois manger, & comme je paroïssois aussi triste que j'avois sujet de l'être, ces deux

figures équivalentes entreprirent de me consoler, ce qu'elles firent d'une manière plus propre à me mettre au désespoir qu'à soulager ma douleur. Pourquoi vous affligez-vous, mon fils, me dit la vieille? vous devez plutôt vous réjouir de vous voir ici. Vous êtes jeune & vous paroissez facile. Vous vous feriez bientôt perdu dans le monde. Vous y auriez indubitablement rencontré des libertins qui vous auroient engagé dans toutes sortes de débauches. Au lieu que votre innocence se trouve ici dans un port assuré. La Dame Léonarde a raison: dit gravement à son tour le vieux nègre, & l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a dans le monde ~~que~~ des peines? Rendez graces au Ciel, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périls, des embarras & des afflictions de la vie.

J'écuyai tranquillement ce discours; parce qu'il ne m'eût servi de rien de m'en fâcher. Je ne doute pas même, si je me fusse mis en colere, que je ne leur eusse apprêté à rire à mes dépens. Enfin Domingo après avoir bien bû & bien mangé, se retira dans son écurie. Léonarde prit aussitôt une lampe & me conduisit dans un caveau qui servoit de

#### 46. HISTOIRE DE GIL BLAS

cimetière aux voleurs qui mouroient de leur mort naturelle, & où je vis un grabat qui avoit plus l'air d'un tombeau que d'un lit. Voilà votre chambre, mon petit poulet, me dit-elle en me passant doucement la main sous le menton. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place y a couché tant qu'il a vécu parmi nous & il y repose encore après sa mort. Il s'est laissé mourir à la fleur de son âge. Ne soyez pas assez simple pour suivre son exemple. En achevant ces paroles, elle me donna la lampe & retourna dans sa cuisine. Je posai la lampe à terre & me jetai sur le grabat, moins pour prendre du repos, que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O Ciel, dis-je, est-il une destinée aussi affreuse que la mienne ? On veut que je renonce à la vue du soleil, & comme si ce n'étoit pas assez d'être enterré tout vif à dix-huit ans, il faut encore que je sois réduit à servir des voleurs, à passer le jour avec des brigands, & la nuit avec des morts ! Ces pensées qui me sembloient très mortifiantes & qui l'étoient en effet, me faisoient pleurer amèrement. Je maudis cent fois l'en-  
vie que mon oncle avoit eue de m'en-

voyer à Salamanque. Je me repentis d'avoir crainé la justice de Cacabelos. J'aurois voulu être à la question. Mais considérant que je me consumois en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me sauver, & je me dis en moi-même. Est-il donc impossible de me tirer d'ici à les voleurs dorment. La cuisinière & le négre en feront bientôt autant. Pendant qu'ils seront tous endormis, ne puis-je avec cette lampe trouver l'allée par où je suis descendu dans cet enfer ? Il est vrai que je ne me crois point assez fort pour lever la trape qui est à l'entrée. Cependant voyons. Je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon désespoir me prêtera des forces & j'en viendrai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand dessein. Je me levai quand je jugeai que Léonarde & Domingo reposoient. Je pris la lampe & sortis du caveau en me recommandant à tous les saints du Paradis. Ce ne fut pas sans peine que je démêlai les détours de ce nouveau-labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie & j'aperçus enfin l'allée que je cherchois. Je marche, je m'avance vers la trape avec une joie mêlée de crainte, mais,

hélas, au milieu de l'allée, je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée & dont les barreaux étoient si près l'un de l'autre, qu'on y pouvoit à peine passer la main. Je me trouvai bien sot à la vûe de ce nouvel obstacle dont je ne m'étois point apperçu en entrant, parce que la grille étoit alors ouverte. Je ne laissai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la serrure. Je tâchois même de la forcer, lorsque tout à coup je me sentis appliquer vigoureusement entre les deux épaules cinq ou six coups de nerf de bœuf. Je poussai un cri si perçant, que le souterrain en retentit, & regardant aussitôt derrière moi, je vis le vieux nègre en chemise qui d'une main tenoit une lanterne sourde, & de l'autre l'instrument de mon supplice. Ah ah, dit-il, petit drôle, vous voulez vous sauver ! oh ne pensez pas que vous puissiez me surprendre. Je vous ai bien entendu. Vous avez crû trouver la grille ouverte, n'est-ce pas ? Apprenez mon ami, que vous la trouverez désormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il soit plus fin que vous, pour nous échaper.

Cependant

Cependant au cri que j'avois fait, deux ou trois voleurs se réveillèrent en sursaut, & ne sçachant si c'étoit la sainte Hermandad qui venoit fondre sur eux, ils se leverent en appelant à haute voix leurs camarades. Dans un instant ils sont tous sur pied. Ils prennent leurs épées & leurs carabines & s'avancent presque nuds jusqu'à l'endroit où j'étois avec Domingo. Mais sitôt qu'ils sçurent la cause du bruit qu'ils avoient entendu, leur inquiétude se convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas, me dit le voleur Apostat, il n'y a pas six heures que tu es avec nous, & tu veux déjà t'en aller ? Il faut que tu ayes bien de l'aversion pour la retraite. Hé que ferois-tu donc si tu étois Chartreux ? va te coucher, tu en feras quitte cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnez ; mais s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te sauver, par saint Barthelemi ! nous t'écorcherons tout vif. A ces mots il se retira. Les autres voleurs s'en retournerent aussi dans leurs chambres en riant de tout leur cœur de la tentative que j'avois faite pour leur fausser compagnie. Le vieux nègre fort satisfait de son expédition,

retra dans son écurie, & je regagnai mon cimetière, où je passai le reste de la nuit à soupîrer & à pleurer.

## CHAPITRE VII.

*De ce que fit Gil Blas ne pouvant faire mieux.*

**J**E pensai succomber les premiers jours au chagrin qui me dévorait. Je ne faisois que traîner une vie mourante; mais enfin mon bon génie m'inspira la pensée de dissimuler. J'affectai de paroître moins triste. Je commençai à rire & à chanter, quoique je n'en eusse aucune envie. En un mot, je me contraignis si bien que Léonarde & Domingo y furent trompez. Ils crurent que l'oiseau s'accoutûmoit à la cage. Les voleurs s'imaginèrent la même chose. Je prenois un air gay en leur versant à boire, & je me mêlois à leur entretien, quand je trouvois occasion d'y placer quelque plaisanterie. Ma liberté, loin de leur déplaire, les divertissoit: Gil-Blas, me dit le Capitaine, un soir que je faisois le plaisant, tu as bien fait, mon ami,



de bannir la mélancolie. Je suis charmé de ton humeur & de ton esprit. On ne connoît pas d'abord les gens. Je ne te croyois pas si spirituel ni si enjoué.

Les autres me donnetent aussi mille loüanges & m'exhorterent à persister dans les généreux sentimens que je leur témoignois. Enfin, ils me parurent si contents de moi, que profitant d'une si bonne disposition : Messieurs, leur dis-je, permettez que je vous découvre le fond de mon ame. Depuis que je demeure ici, je me sens tout autre que je n'étois auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation. j'ai pris insensiblement votre esprit. J'ai du goût pour votre profession. Je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être de vos confreres & de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce discours. On loüa ma bonne volonté. Puis il fut résolu tout d'une voix qu'on me laisseroit servir encore quelque-tems pour éprouver ma vocation : qu'ensuite on me feroit faire mes caravanes : Après quoi on m'accorderoit la place honorable que je demandois, & qu'on ne pouvoit, disoit-on, raisonnablement refuser à un jeune hom-

homme qui paroïssoit d'aussi bonne volonté que moi.

Il fallut donc continuer de me contraindre & d'exercer mon emploi d'échançon. J'en fûs très-mortifié ; car je n'aspirois à devenir voleur, que pour avoir la liberté de sortir comme les autres, & j'espérois qu'en faisant des courses avec eux, je leur échaperois quelque jour. Cette seule espérance soutenoit ma vie. L'attente néanmoins me paroïssoit longue & je ne laissai pas d'essayer plus d'une fois de surprendre la vigilance de Domingo, mais il n'y eût pas moyen. Il étoit trop sur ses gardes. J'aurois défié cent Orphées de charmer ce Cerbère. Il est vrai aussi que de peur de me rendre suspect, je ne faisois pas tout ce que j'aurois pû faire pour le tromper. Il m'observoit & j'étois obligé d'agir avec beaucoup de circonspection, pour ne me pas trahir. Je m'en remettois donc au tems que les voleurs m'avoient prescrit pour me recevoir dans leur troupe & je l'attendois avec autant d'impatience, que si j'eusse dû entrer dans une compagnie de Traîtres.

Graces au Ciel, six mois après, ce tems arriva. Le Seigneur Rolando dit

un soir à ses Cavaliers : Messieurs , il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaise opinion de ce garçon là. Il me paroît fait pour marcher sur nos traces. Je crois que nous en ferons quelque chose. Je suis d'avis que nous le menions demain avec nous cueillir des lauriers sur les grands chemins. Prenons soin nous-mêmes de le dresser à la gloire. Les voleurs furent tous du sentiment de leur Capitaine, & pour me faire voir qu'ils me regardoient déjà comme un de leurs compagnons , dès ce moment ils me dispensèrent de les servir. Ils rétablirent la Dame Léonarde dans l'emploi qu'on lui avoit ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement , qui consistoit en une simple soutanelle fort usée & ils me parèrent de toute la dépouille d'un Gentilhomme nouvellement volé. Après cela , je me disposai à faire ma première campagne.



## CHAPITRE VIII.

*Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait sur les grands chemins.*

C E fut sur la fin d'une nuit du mois de Septembre , que je sortis du souterrain avec les voleurs. J'étois armé comme eux d'une carabine , de deux pistolets , d'une épée & d'une bayonnette , & je montois un assez bon cheval qu'on avoit pris au même Gentilhomme dont je portois les habits. Il y avoit si long-tems que je vivois dans les ténèbres , que le jour naissant ne manqua pas de m'ébloüir ; mais peu à peu mes yeux s'accoutumèrent à le souffrir.

Nous passâmes auprès de Ponferrada & nous allâmes nous mettre en embuscade dans un petit bois qui bordoit le grand chemin de Léon, dans un endroit d'où sans être vûs , nous pouvions voir tous les passans. Là nous attendions que la fortune nous offrît quelque bon coup à faire , quand nous aperçûmes un Religieux de l'Ordre de saint Dominique,

monté, contre l'ordinaire de ces bons Peres, sur une mauvaise mule. Dieu soit loué, s'écria le Capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrousser ce Moine. Voyons comme il s'y prendra. Tous les voleurs jugerent qu'effectivement cette commission me convenoit; & ils m'exhorterent à m'en bien acquitter. Messieurs, leur disje, vous serez contens. Je vais mettre ce pere nud comme la main & vous amener ici sa mule. Non non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine. Apporte-nous seulement la bourse de la Reverence. C'est tout ce que nous exigeons de toi. Je vais donc, repris-je, sous les yeux de mes Maîtres faire mon coup d'essai. J'espere qu'ils m'honoreront de leurs suffrages. Là-dessus je sortis du bois & poussai vers le Religieux en priant le Ciel de me pardonner l'action que j'allois faire; car il n'y avoit pas assez long-tems que j'étois avec ces brigands pour la faire sans répugnance. J'aurois bien voulu m'échapper dès ce moment-là. Mais la plupart des voleurs étoient encore mieux montez que moi; s'ils m'eussent vû fuir, ils se seroient mis à mes trousses & m'auroient bien-

tôt rattrapé ; ou peut-être, auroient-ils fait sur moi une décharge de leurs carabines dont je me serois fort mal trouvé. Je n'osai donc hazarder une démarche si délicate. Je joignis le Pere & lui demandai la bourse en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court pour me considérer , & sans paroître effrayé : Mon enfant me dit - il , vous êtes bien jeune. Vous faites de bonne heure un vilain métier. Mon Pere , lui répondis - je , tout vilain qu'il est , je voudrois l'avoir commencé plutôt. Ah mon fils , repliqua le bon Religieux , qui n'avoit garde de comprendre le vrai sens de mes paroles , que dites-vous ? quel aveuglement ! souffrez que je vous représente l'état malheureux . . Oh ! mon Pere , interrompis - je avec précipitation , trêve de morale s'il vous plaît. Je ne viens pas sur les grands chemins pour entendre des sermons. Il ne s'agit point ici de cela. Il faut que vous me donniez des especes. Je veux de l'argent. De l'argent , me dit-il d'un air étonné ? Vous jugez bien mal de la charité des Espagnols , si vous croyez que les personnes de mon caractère aient besoin d'argent pour voyager en Espagne. Dé-

trompez-vous. Oh nous reçoit agréablement par tout. On nous loge. On nous nourrit & l'on ne nous demande pour cela que des prières. Enfin nous ne portons point d'argent sur la route. Nous nous abandonnons à la Providence. Hé non non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas. Vous avez toujours de bonnes pistoles, pour être plus sûrs de la Providence. Mais mon Pere, ajoutai-je, finissons. Mes camarades, qui sont dans ce bois s'impatientent. Jetez tout à l'heure votre bourse à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le Religieux sembla craindre pour sa vie : Attendez, me dit-il, je vais donc vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument. Je vois bien qu'avec vous autres les figures de Rhétorique sont inutiles. En disant cela, il tira de dessous sa robe une grosse bourse de peau de chamois qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvoit continuer son chemin; ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule, qui démentant l'opinion que j'avois d'elle, car je ne la croyois pas meilleure que celle de mon oncle,

58 HISTOIRE DE GIL BLAS

prit tout à coup un assez bon train. Tandis qu'il s'éloignoit, je mis pied à terre. Je ramassai la bourse qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête & regagnai promptement le bois, où les voleurs qui avoient toujours eu les yeux sur moi, m'attendoient avec impatience pour me féliciter, comme si la victoire que je venois de remporter m'eût coûté beaucoup. A peine me donnerent-ils le tems de descendre de cheval, tant ils s'empressoient de m'embrasser. Courage, Gil Clas, me dit Rosando; tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux attachés sur toi pendant ton expédition. J'ai observé ta contenance. Je te prédis que tu deviendras un excellent voleur de grand chemin, ou je ne m'y connois pas, Le Lieutenant & les autres applaudirent à la prédiction & m'assurèrent que je ne pouvois manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avoient de moi & leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué, que je méritois moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenois chargé. Voyons, dit



rent-ils , voyons ce qu'il y a dans la bourse du Religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'eux, car ces bons Peres ne voyagent pas en pelerins. Le Capitaine délia la bourse, l'ouvrit & en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre, entremêlées d'Agnus Dei avec quelques scapulaires. A la vûe d'un larcin si nouveau, tous les voleurs éclaterent en ris immoderez. Vive Dieu, s'écria le Lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas. Il vient pour son coup d'essai de faire un vol fort salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira d'autres. Ces scélérats, & particulièrement celui qui avoit apostasié, commencerent à s'égarer sur la matiere. Il leur échappa mille traits qu'il ne m'est pas permis de rapporter & qui marquoient bien le déreglement de leurs mœurs. Moi seul je ne riois point. Il est vrai que les railleurs m'en ôtoient l'envie en se réjouissant ainsi à mes dépens. Chacun me lança son trait & le Capitaine me dit : Ma foi, Gil Blas, je te conseille en ami de ne te plus jouer aux Moines. Ce sont des gens trop fins, & trop rusés pour toi.

## CHAPITRE IX.

*De l'événement sérieux qui suivit cette  
aventure.*

Nous demeurâmes dans le bois la plus grande partie de la journée, sans appercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le Religieux, Enfin nous en sortîmes pour retourner au solitaire, bornant nos exploits à ce risible événement, qui faisoit encore le sujet de notre entretien, lorsque nous découvrîmes de loin un carosse à quatre mules. Il venoit à nous au grand trot & il étoit accompagné de trois hommes à cheval qui me parurent bien armés & bien disposés à nous recevoir si nous étions assez hardis pour les insulter. Rolando fit faire halte à la troupe pour tenir conseil là-dessus, & le résultat fut qu'on attaqueroit. Aussi-tôt, il nous rangea de la manière qu'il voulut & nous marchâmes en bataille au devant du carosse. Malgré les applaudissemens que j'avois reçû dans le bois, je me sentis faisi d'un grand tremblement & bien-

tôt il sortit de tout mon corps une sueur froide , qui ne me présageoit rien de bon. Pour surcroît de bonheur , j'étois au fond de la bataille entre le Capitaine & le Lieutenant , qui m'avoient placé là pour m'accoutûmer au feu tout d'un coup. Rolando remarquant jusqu'à quel point nature pâtissoit chez moi , me regarda de travers & me dit d'un air brusque : Ecoute , Gil Blas , songe à faire ton devoir. Je t'avertis que si tu recules , je te casserai la tête d'un coup de pistolet. J'étois trop persuadé qu'il le feroit comme il le disoit , pour négliger l'avertissement. C'est pourquoi je ne pensai plus qu'à recommander mon ame à Dieu , puisque je n'avois pas moins à craindre d'un côté que de l'autre.

Pendant ce tems là le carosse & les cavaliers s'approchoient. Ils connurent quelle sorte de gens nous étions , & devinant notre dessein à notre contenance , ils s'arrêtèrent à la portée d'une escopete. Ils avoient aussi-bien que nous des carabines & des pistolets. Tandis qu'ils se préparoient à nous faire face , il sortit du carosse un homme bien fait & richement vêtu. Il monta sur un cheval de main , dont un des cavaliers tenoit

## 62 HISTOIRE DE GIL BLAS

la bride, & il se mit à la tête des autres. Il n'avoit pour armes que son épée & deux pistolets. Encore qu'ils ne fussent que quatre contre neuf, car le cocher demeura sur son siège, ils s'avancerent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laissai pas pourtant, bien que tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup; mais pour dire les choses comme elles sont, je fermai les yeux & tournai la tête en déchargeant ma carabine, & de la manière que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là sur la conscience.

Je ne ferai point un détail de l'action. Quoique présent, je ne voyois rien, & ma peur en me troublant l'imagination me cachoit l'horreur du spectacle même qui m'effrayoit. Tout ce que je sçai, c'est qu'après un grand bruit de mousquetades, j'entendis mes compagnons crier à pleines tête : *Victoire, victoire.* A cette acclamation, la terreur qui s'étoit emparée de mes sens, se dissipa, & j'apperçus sur le champ de bataille les quatre cavaliers étendus sans vie. De notre côté, nous n'eûmes qu'un homme de tué. Ce fût l'apostat, qui n'eût en cette occasion que ce qu'il méritoit pour

son apostasie, & pour ses mauvaises plaisanteries sur les scapulaires. Un de nos Cavaliers reçut une balle à la rotule du genoüil droit. Le Lieutenant fut aussi blessé, mais fort légèrement, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le Seigneur Rolando courut d'abord à la portiere du carosse. Il y avoit dedans une Dame de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très-belle, malgré le triste état où il la voyoit. Elle s'étoit évanouïe pendant le combat, & son évanouissement durait encore. Tandis qu'il s'occupoit à la considérer, nous songeâmes nous autres au butin. Nous commençâmes par nous assurer des chevaux des cavaliers tuez, car ces animaux épouvantés du bruit des coups s'étoient un peu écartés, après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elles n'avoient pas branlé, quoique durant l'action, le cocher eût quitté son siège pour se sauver. Nous mîmes pied à terre pour les dételér, & nous les chargeâmes de plusieurs malles que nous trouvâmes attachées devant & derriere le carosse. Cela fait, on prit par ordre du Capitaine la Dame qui n'avoit point encore rappelé ses esprits, & on la mit à cheval entre

## 64 HISTOIRE DE GIL BLAS

les mains d'un voleur des plus robustes & des mieux montez. Puis laissant sur le grand chemin le carosse & les morts dépouillez, nous emmenâmes avec nous la Dame, les mules & les chevaux.

---

### CHAPITRE X.

*De quelle manière les voleurs en tserene avec la Dame. Du grand dessein que forma Gil Blas & quel en fut l'événement.*

**I**L y avoit déjà plus d'une heure qu'il étoit nuit, quand nous arrivâmes au souterrain. Nous menâmes d'abord les bêtes à l'écurie, où nous fumes obligez nous-mêmes de les attacher au ratelier & d'en avoir soin, parce que le vieux nègre étoit au lit depuis trois jours. Outre que la goutte l'avoit pris violemment, un rhumatisme le tenoit entrepris de tous ses membres. Il ne lui restoit rien de libre que la langue, qu'il employoit à témoigner son impatience par d'horribles blasphèmes. Nous laissâmes ce misérable jurer & blasphémer & nous allâmes à la cuisine, où nous donnâmes

LOUIS







toute notre attention à la Dame, qui paroissoit environnée des ombres de la mort. Nous n'épargnâmes rien pour la tirer de son évanouissement & nous eûmes le bonheur d'en venir about. Mais quand elle eût repris l'usage de ses sens & qu'elle se vit entre les bras de plusieurs hommes qui lui étoient inconnus, elle sentit son malheur. Elle en frémit, Tout ce que la douleur & le désespoir ensemble peuvent avoir de plus affreux, parut peint dans ses yeux, qu'elle leva au Ciel comme pour se plaindre à lui des indignitez dont elle étoit menacée. Puis cédant tout à coup à ces images épouvantables, elle retombe en défaillance, sa paupière se referme & les voleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proie. Alors le Capitaine jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même, que de la tourmenter par de nouveaux secours, la fit porter sur le lit de Léonarde, où on la laissa toute seule au hazard de ce qu'il en pouvoit arriver.

Nous passâmes dans le salon, où un des voleurs qui avoit été Chirurgien, visita les blessures du Lieutenant & du Cavalier, & les frotta de baume. L'opération faite, on voulut voir ce qu'il y

avoit dans les malles. Les unes se trouverent remplies de dentelles & de linges, les autres d'habits, mais la dernière qu'on ouvrit renfermoit quelques sacs pleins de pistoles. Ce qui réjouit infiniment Messieurs les interressez. Après cet examen, la cuisinière dressa le buffet, mit le couvert & servit. Nous nous entretînmes d'abord de la grande victoire que nous avions remportée, sur quoi Rolando m'adressant la parole: Avoue, Gil Blas, me dit-il, avoue, mon enfant, que tu as eu grande peur. Je répondis que j'en demeurois d'accord de bonne foi, mais que je me battois comme un Paladin, quand j'aurois fait seulement deux ou trois campagnes. Là-dessus toute la compagnie prit mon parti, en disant qu'on devoit me le pardonner: que l'action avoit été vive & que pour un jeune homme qui n'avoit jamais vû le feu, je ne m'étois point mal tiré d'affaire.

La conversation tomba ensuite sur les mules & les chevaux que nous venions d'amener au souterrain. Il fut arrêté que le lendemain avant le jour nous partirions tous pour les aller vendre à Mantilla, où probablement on n'auroit point

encore entendu parler de notre expédition. Ayant pris cette résolution , nous achevâmes de souper. Puis nous retournâmes à la cuisine pour voir la Dame que nous trouvâmes dans la même situation. Nous crûmes qu'elle ne passeroit pas la nuit. Néanmoins , quoiqu'elle parut à peine jouir d'un reste de vie , quelques voleurs ne laisserent pas de jeter sur elle un œil profane & de témoigner une brutale envie qu'ils auroient satisfaite , si Rolando ne les en eût empêchez, en leur représentant qu'ils devoient du moins attendre que la Dame fût sortie de cet accablement de tristesse qui lui ôtoit tout sentiment. Le respect qu'ils avoient pour leur Capitaine , retint leur incontinence. Sans cela rien ne pouvoit sauver la Dame. Sa mort même n'auroit peut-être pas mis son honneur en sûreté.

Nous laissâmes encore cette malheureuse femme dans l'état où elle étoit. Rolando se contenta de charger Léonarde d'en avoir soin , & chacun se retira dans sa chambre. Pour moi , lorsque je fus couché , au lieu de me livrer au sommeil , je ne fis que m'occuper du malheur de la Dame. Je ne doutois point

que ce ne fût une personne de qualité, & j'en trouvois son sort plus déplorable. Je ne pouvois, sans frémir, me peindre les horreurs qui l'attendoient & je m'en sentoiss aussi vivement touché, que si le sang où l'amitié m'eussent attaché à elle. Enfin, après avoir bien plaint sa destinée, je rêvai aux moyens de préserver son honneur du péril dont il étoit menacé, & de me tirer en même tems du souterrain. Je songeai que le vieux nègre ne pouvoit le remuer, & que depuis son indisposition la cuisinière avoit la clef de la grille. Cette pensée m'échauffa l'imagination & me fit concevoir un projet que je digèrai bien ; puis j'en commençai sur le champ l'exécution de la manière suivante.

Je feignis d'avoir la colique. Je poufai d'abord des plaintes & des gémissemens. Ensuite élevant la voix, je jettai de grands cris. Les voleurs se réveillent & sont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainsi. Je répondis que j'avois une colique horrible & pour mieux le leur persuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces & des contorsions effroyables & à m'agiter d'une étrange

façon. Après cela, je devins tout à coup tranquille, comme si mes douleurs m'eussent donné quelque relâche. Un instant après, je me remis à faire des bonds sur mon grabat & à me tordre les bras. En un mot, je jouai si bien mon rôle, que les voleurs, tous fins qu'ils étoient, s'y laisserent tromper & crurent qu'en effet je sentois des trenchées violentes. Mais en faisant si bien mon personnage je fus tourmenté d'une étrange façon; car dès que mes charitables confrères s'imaginèrent que je souffrois, les voilà tous qui s'empresrent à me soulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau de vie, & m'en fait avaler la moitié, l'autre me donne malgré moi un lavement d'huile d'amandes douces, un autre va chauffer une serviette & vient me l'appliquer toute brûlante sur le ventre. J'avois beau crier miséricorde; ils imputoient mes cris à ma colique & continuoient à me faire souffrir des maux véritables en voulant m'en ôter un que je n'avois point. Enfin ne pouvant plus y résister, je fus obligé de leur dire que je ne sentois plus de trenchées & que je les conjurois de me donner quartier. Ils cessèrent de me fatiguer de leurs remèdes

& je me gardai bien de me plaindre d'avantage, de peur d'éprouver encore leur secours.

Cette scène dura près de trois heures. Après quoi les voleurs jugeant que le jour ne devoit pas être fort éloigné, se préparèrent à partir pour Mansilla. Je fis alors un nouveau lazzi. Je voulus me lever pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner. Mais ils m'en empêcherent : Non non, Gil Blas, me dit le Seigneur Rolando, demeure ici, mon fils. Ta colique pourroit te reprendre. Tu viendras une autre fois avec nous. Pour aujourd'hui, tu n'es pas en état de nous suivre. Repose toi toute la journée. Tu as besoin de repos. Je ne crus pas devoir insister fort sur cela, de crainte que l'on ne se rendit à mes instances. Je parus seulement très-mortifié de ne pouvoir être de la partie. Ce que je fis d'un air si naturel, qu'ils sortirent tous du souterrain, sans avoir le moindre soupçon de mon projet. Après leur départ que j'avois tâché de hâter par mes vœux, je m'adressai ce discours : Oh ç'à, Gil Blas, c'est à présent qu'il faut avoir de la résolution. Armes-toi de courage pour

achever ce que tu as si heureusement  
commencé, la chose me paroît aisée.  
Domingo n'est point en état de s'op-  
poser à ton entreprise, & Léonarde ne  
peut t'empêcher de l'exécuter. Saisis cer-  
casson de t'échaper. Tu n'en trouveras  
jamais peut-être une plus favorable.  
Ces réflexions me remplirent de confian-  
ce. Je me levai. Je pris mon épée &  
mes pistolets & j'allai d'abord à la cui-  
sine; mais avant que d'y entrer, comme  
j'entendis parler Léonarde, je m'arrêtai  
pour l'écouter. Elle parloit à la Dame  
inconnue, qui avoit repris les esprits &  
qui considérant toute son infortune,  
pleuroit alors & se désespéroit: Pleu-  
rez, ma fille, lui disoit la vieille, fondez  
en larmes. N'épargnez point les soupirs  
cela vous soulagera. Votre saisissement  
étoit dangereux; mais il n'y a plus rien  
à craindre, puisque vous versez des  
pleurs. Votre douleur s'apaisera peu à  
peu & vous vous accoutumerez à vi-  
vre ici avec nos Messieurs qui sont d'hon-  
nêtes gens. Vous serez mieux traitée  
qu'une Princesse. Ils auront pour vous  
mille complaisances & vous témoignent  
tous les jours de l'affection. Il y a  
bien des femmes qui voudroient être à  
votre place.

## 42 HISTOIRE DE GIL BLAS

Je ne donnai pas le tems à Léonarde d'en dire d'avantage. J'entrai & lui mettant un pistolet sur la gorge, je la pressai d'un air menaçant de me remettre la clef de la grille. Elle fut troublée de mon action, & quoique très-avancée dans sa carrière, elle se sentit encore assez attachée à la vie pour n'oser me refuser ce que je lui demandois. Lorsque j'eus la clef entre les mains, j'adressai la parole à la Dame affligée : Madame, lui dis-je, le Ciel vous a envoyé un libérateur. Levez-vous pour me suivre. Je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduise. La Dame ne fut pas sourde à ma voix, & mes paroles firent tant d'impression sur son esprit, que rappelant tout ce qui lui restoit de force, elle se leva & vint se jeter à mes pieds en me conjurant de conserver son honneur. Je la relevai & l'assurai qu'elle pouvoit compter sur moi. Ensuite je pris des cordes que j'aperçûs dans la cuisine, & à l'aide de la Dame, je liai Léonarde au pied d'une grosse table, en lui protestant que je la tuerois, si elle pouffoit le moindre cri. La bonne Léonarde persuadée que je n'y manquerois pas, si elle osoit me contredire, prit le parti



le parti de me laisser faire tout ce que je voulus. J'allumai de la bougie & j'allai avec l'inconnue à la chambre où étoient les espèces d'or & d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles & de doubles pistoles qu'il y en pût tenir ; & pour obliger la Dame à s'en charger aussi, je lui représentai qu'elle ne faisoit que reprendre son bien, ce qu'elle fit sans scrupule. Quand nous eûmes une bonne provision, nous marchâmes vers l'écurie ; où j'entrai seul avec mes pistolets en état. Je comptois bien que le vieux nègre, malgré sa goutte & son rhumatisme, ne me laisseroit pas tranquillement seller & brider mon cheval, & j'étois dans la résolution de le guérir radicalement de tous ses maux, s'il s'avisait de vouloir faire le méchant ; mais par bonheur, il étoit alors si accablé des douleurs qu'il avoit souffertes & de celles qu'il souffroit encore, que je tirai mon cheval de l'écurie, sans même qu'il parut s'en appercevoir. La Dame m'attendoit à la porte. Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on sortoit du souterrain. Nous arrivons à la grille, nous l'ouvrons & nous parvînons enfin à la trape. Nous eûmes beau-

coup de peine à la lever , ou plutôt pour en venir à bout, nous eûmes besoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous sauver.

Le jour commençoit à paroître , lorsque nous nous vîmes hors de cet abîme. Nous songeâmes aussitôt à nous en éloigner. Je me jetai en selle : la Dame monta derriere moi , & suivant au galop le premier sentier qui se présenta , nous sortîmes bientôt de la forêt. Nous entrâmes dans une plaine coupée de plusieurs routes. Nous en prîmes une au hazard. Je mourois de peur qu'elle ne nous conduisit à Mansilla & que nous ne rencontraffions Rolando & ses camarades. Ce qui pouvoit fort bien nous arriver, Heureusement ma crainte fut vaine. Nous arrivâmes à la Ville d'Astorga sur les deux heures après midi. J'aperçûs des gens qui nous regardoient avec une extrême attention , comme si ç'eût été pour eux un spectacle nouveau de voir une femme à cheval derriere un homme. Nous descendîmes à la première hôtellerie , ou j'ordonnai d'abord qu'on mit à la broche une perdrix & un lapreau. Pendant qu'on exécutoit mon ordre , & qu'on nous préparoit à dîner,

Je conduisis la Dame à une chambre, où nous commençâmes à nous entretenir. Ce que nous n'avions pu faire en chemin, parce que nous étions venus trop vite. Elle me témoigna combien elle étoit sensible au service que je venois de lui rendre, & me dit qu'après une action si généreuse, elle ne pouvoit se persuader que je fusse un compagnon des brigands à qui je l'avois arrachée. Je lui contai mon histoire, pour la confirmer dans la bonne opinion qu'elle avoit conçûe de moi. Par-là je l'engageai à me donner sa confiance & à m'apprendre ses malheurs, qu'elle me raconta comme je vais le dire dans le Chapitre suivant.

---

## CHAPITRE XI.

### *Histoire de Dona Mencia de Mosquera.*

**J**E suis née à Valladolid, & je m'appelle Dona Mencia de Mosquera. D. Martin mon pere, après avoir consumé presque tout son patrimoine dans le service, fut tué en Portugal à la tête d'un Régiment qu'il commandoit. Il me laissa si peu de bien, que j'étois un assez

mauvais parti, quoique je fusse fille unique. Je ne manquai pas toutefois d'amans, malgré la médiocrité de ma fortune. Plusieurs cavaliers des plus considérables d'Espagne me rechercherent en mariage. Celui qui s'attira mon attention, fut Don Alvar de Mello. Véritablement il étoit mieux fait que ses rivaux, mais des qualités plus solides me déterminèrent en sa faveur. Il avoit de l'esprit, de la discrétion, de la valeur & de la probité. D'ailleurs il pouvoit passer pour l'homme du monde le plus galant. Falloit-il donner une fête ? rien n'étoit mieux entendu, & s'il paroïssoit dans des joutes, il y faisoit toujours admirer sa force & son adresse. Je le préférai donc à tous les autres & je l'épousai.

Peu de jours après notre mariage, il rencontra dans un endroit écarté Don André de Baësa qui avoit été un de ses rivaux. Ils se piquerent l'un l'autre & mirent l'épée à la main. Il en coûta la vie à Dom André. Comme il étoit neveu du Corrégidor de Valladolid, homme violent & mortel ennemi de la maison de Mello. D. Alvar crut ne pouvoir assez tôt sortir de la ville. Il revint promptement au logis, où pendant qu'on lui

préparoit un cheval , il me conta ce qui venoit de lui arriver. Ma chere Mencia , me dit-il ensuite , il faut nous séparer , c'est une nécessité. Vous connoissez le Corrégidor. Ne nous flatons point. Il va me poursuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel est son crédit. Je ne serai pas en sûreté dans le Royaume. Il étoit si pénétré de sa douleur & plus encore de celle dont il me voyoit saisie , qu'il n'en pût dire d'avantage. Je lui fis prendre de l'or & quelques pierreries. Puis il me tendit les bras & nous ne fîmes pendant un quart d'heure que confondre nos soupirs & nos larmes. Enfin , on vint l'avertir que le cheval étoit prêt. Il s'arrache d'auprès de moi. Il part & me laisse dans un état qu'on ne sauroit exprimer. Heureuse si l'excès de mon affliction m'eût alors fait mourir ! que ma mort m'autoit épargné de peines & d'ennuis ! Quelques heures après que Don Alvar fut parti , le Corrégidor apprit sa fuite. Il le fit poursuivre par tout les Alguazils de Valladolid , & n'épargna rien pour l'avoir en sa puissance. Mon époux toutefois trompa son ressentiment & scût se mettre en sûreté. De manière que le Juge se voyant réduit à borner sa



78. HISTOIRE DE GIL BLAS

vengeance à la seule satisfaction d'être les biens à un homme dont il auroit voulu verser le sang, il n'y travailla pas en vain. Tout ce que Don Alvar pouvoit avoir de fortune fut confisqué.

Je demeurai dans une situation très-affligeante. J'avois à peine de quoi subsister. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une femme pour tout domestique. Je passois les jours à pleurer, non une indigence que je supportois patiemment, mais l'absence d'un époux chéri, dont je ne recevois aucune nouvelle. Il m'avoit pourtant promis dans nos tristes adieux qu'il auroit soin de m'informer de son sort, dans quelque endroit du monde où sa mauvaise étoile pût le conduire. Cependant sept années s'écoulerent sans que j'entendisse parler de lui. L'incertitude où j'étois de sa destinée me causoit une profonde tristesse. Enfin, j'appris qu'en combattant pour le Roi de Portugal dans le Royaume de Fez, il avoit perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu depuis peu d'Afrique me fit ce rapport, en m'assurant qu'il avoit parfaitement connu D. Alvar de Mello, qu'il avoit servi dans l'armée Portugaise avec lui, & qu'il l'avoit vu

périr dans l'action. Il ajoûtoit à cela d'autres circonstances encore qui acheverent de me persuader que mon époux n'étoit plus. Ce rapport ne servit qu'à fortifier ma douleur & qu'à me faire prendre la résolution de ne jamais me remarier.

Dans ce tems-là D. Ambrosio Mesia Carillo Marquis de la Guardia, vint à Valladolid. C'étoit un de ces vieux Seigneurs qui par leurs manieres galantes & polies font oublier leur âge, & savent encore plaire aux femmes. Un jour on lui conta par hazard l'histoire de D. Alvar, & sur le portrait qu'on lui fit de moi, il eût envie de me voir. Pour satisfaire sa curiosité, il gagna une de mes parentes qui d'accord avec lui m'attira chez elle. Il s'y trouva. Il me vit & je lui plûs malgré l'impression de douleur qu'on remarquoit sur mon visage, mais que dis-je malgré ? peut-être ne fut-il touché que de mon air triste & languissant qui le prévenoit en faveur de ma fidélité. Ma mélancolie peut-être fit naître son amour. Aussi bien, il me dit plus d'une fois qu'il me regardoit comme un prodige de constance & même qu'il envioit le sort de mon mari,

quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot, il fut frappé de ma vûe, & il n'eût pas besoin de me voir une seconde fois pour former la résolution de m'épouser.

Il choisit l'entremise de ma parente, pour me faire agréer son dessein. Elle me vint trouver & me représenta que mon époux ayant achevé son destin dans le Royaume de Fez, comme on nous l'avoit rapporté, il n'étoit pas raisonnable d'ensevelir plus long-tems mes charmes : que j'avois assez pleuré un homme avec qui je n'avois été unie que quelques momens, & que je devois profiter de l'occasion qui se présentoit : que je serois la plus heureuse femme du monde. Là-dessus elle me vanta la noblesse du vieux Marquis, ses grands biens & son bon caractère : mais elle eût beau s'étendre avec éloquence sur tous les avantages qu'il possédoit, elle ne pût me persuader. Ce n'est pas que j'e doutasse de la mort de D. Alvar, ni que la crainte de le revoir tout à coup, lorsque j'y penserois le moins, m'arrêtât ; le peu de penchant, ou plutôt la répugnance que je me sentoïs pour un second mariage, après tous les malheurs du premier, fai-



soit le seul obstacle que ma parenté eût à lever. Aussi ne se rebuta-t'elle point. Au contraire, son zèle pour Don Ambrosio en redoubla. Elle engagea toute ma famille dans les intérêts de ce vieux Seigneur. Mes parens commencerent à me presser d'accepter un parti si avantageux. J'en étois à tout moment obsédée, importunée, tourmentée. Il est vrai que ma misère, qui devenoit de jour en jour plus grande, ne contribua pas peu à laisser vaincre ma résistance. Il ne falloit pas moins que l'affreuse nécessité où j'étois pour m'y déterminer.

Je ne pus donc m'en défendre; je cédaï à leurs pressantes instances & j'épousai le Marquis de la Guardia, qui dès le lendemain de mes nœces, m'emmena dans un très beau château qu'il a auprès de Burgos entre Gajal & Rodillas. Il conçût pour moi un amour violent. Je remarquois dans routes ses actions une envie de me plaire. Il s'étudioit à prévenir mes moindres desirs. Jamais époux n'a eu tant d'égards pour une femme & jamais amant n'a fait voir tant de complaisance pour une maîtresse. J'admirois un homme d'un caractère si aimable & je me consolais en quelque

## 81 HISTOIRE DE GIL BLAS

façon de la perte de D. Alvar, puis-  
qu'enfin je faisois le bonheur d'un Sei-  
gneur tel que le Marquis : Je l'aurois pas-  
sionnément aimé, malgré la disproportion  
de nos âges, si j'eusse été capable d'aimer  
quelqu'un après Don Alvar. Mais les  
cœurs constans ne sçauroient avoir qu'u-  
ne passion. Le souvenir de mon premier  
époux rendoient inutiles tous les soins  
que le second prenoit pour me plaire.  
Je ne pouvois donc payer sa tendresse  
que de purs sentimens de reconnoissance.

J'étois dans cette disposition, quand  
prenant l'air un jour à une fenêtre de  
mon appartement, j'aperçûs dans le  
jardin une maniere de payfan qui me re-  
gardoit avec attention. Je crûs que c'é-  
toit un garçon Jardinier. Je pris peu gar-  
de à lui ; mais le lendemain, m'étant  
remise à la fenêtre, je le vis au même  
endroit & il me parut encore fort atta-  
ché à me considérer. Cela me frappa. Je  
l'envisageai à mon tour & après l'avoir  
observé quelque tems, il me sembla re-  
connoître les traits du malheureux Don  
Alvar. Cette ressemblance excita dans  
tous mes sens un trouble inconcevable.  
Je poussai un grand cri. J'étois alors par  
bonheur seule avec Inès, celle de mes

femmes qui avoit le plus de part à ma confiance. Je lui dis le soupçon qui agitoit mes esprits. Elle ne fit qu'en rire, & elle s'imagina qu'une légère ressemblance avoit trompé mes yeux. Rassurez-vous, Madame, me dit-elle, & ne pensez pas que vous ayez vû votre premier époux. Quelle apparence y a-t'il qu'il soit ici sous une forme de payfan? Est-il même croïable qu'il vive encore? Je vais, ajouta-t-elle, pour vous mettre l'esprit en repos, descendre au jardin & parler à ce Villageois. Je sçaurai quel homme c'est, & je revlendrai dans un moment vous l'apprendre. Inès alla donc au jardin & peu de tems après, je la vis rentrer dans mon appartement fort émue: Madame, dit-elle, votre soupçon n'est que trop bien éclairci. C'est Don Alvar lui-même que vous venez de voir. Il s'est découvert d'abord & il vous demande un entretien secret.

Comme je pouvois à l'heure même recevoir Don Alvar, parce que le Marquis étoit à Burgos, je chargeai ma suivante de me l'amener dans mon cabinet par un escalier dérobé. Vous jugez bien que j'étois dans une terrible agitation. Je ne pus soutenir la vue d'un homme

qui étoit en droit de m'accabler de reproches. Je m'évanouis dès qu'il se présenta devant moi, comme si c'eût été son ombre. Ils me secoururent promptement Inès & lui, & quand ils m'eurent fait revenir de mon évanouissement, Don Alvar me dit: Madame, remettez-vous de grace. Que ma présence ne soit pas un supplice pour vous. Je n'ai pas dessein de vous faire la moindre peine. Je ne viens point en époux furieux vous demander compte de la foi jurée & vous faire un crime du second engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'est l'ouvrage de votre famille. Je suis instruit de toutes les persécutions que vous avez souffertes à ce sujet. D'ailleurs on a répandu dans Valladolid le bruit de ma mort & vous l'avez crû avec d'autant plus de fondement, qu'aucune lettre de ma part ne vous assuroit du contraire. Enfin, je sçai de quelle manière vous avez vécu depuis notre cruelle séparation & que la nécessité plutôt que l'amour vous a jeté dans les bras du Marquis. Ah Seigneur, interrompis-je en pleurant, pourquoi voulez-vous excuser votre épouse? Elle est coupable puisque vous vivez

Que ne suis-je encore dans la misérable situation où j'étois avant que d'épouser Don Ambrosio ? Funeste hymenée ! hélas , j'aurois du moins dans ma misère la consolation de vous revoir sans rougir.

Ma chete Mencia , reprit D. Alvar d'un air qui marquoit jusqu'à quel point il étoit pénétré de mes larmes , je ne me plains pas de vous , & bien loin de vous reprocher l'état brillant où je vous retrouve , je jure que j'en rends grâces au Ciel. Depuis le triste jour de mon départ de Valladolid , j'ai toujours eu la fortune contraire ; ma vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes , & pour comble de malheurs , je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop sûr de votre amour , je me représentois sans cesse la situation où ma fatale tendresse vous avoit réduite. Je me peignois Dona Mencia dans les pleurs. Vous faisiez le plus grand de mes maux. Quelquefois , je l'avoüerai ; je me suis reproché comme un crime le bonheur de vous avoir plu. J'ai souhaité que vous eussiez eu du penchant pour quelqu'un de mes rivaux , puisque la préférence que vous m'aviez donnée sur eux vous coûtoit si cher, Ces

pendant après sept années de souffrances, plus épris de vous que jamais, j'ai voulu vous revoir. Je n'ai pu résister à cette envie, & la fin d'un long esclavage m'ayant permis de la satisfaire, j'ai été sous ce déguisement à Valladolid, au hazard d'être découvert. Là j'ai tout appris. Je suis venu ensuite à ce château & j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le jardinier, qui m'a retenu pour travailler dans les jardins. Voilà de quelle manière je me suis conduit pour parvenir à vous parler secrètement. Mais ne vous imaginez pas que j'aye dessein de troubler par mon séjour ici la félicité dont vous jouissez. Je vous aime plus que moi-même. Je respecte votre repos & je vais après cet entretien achever loin de vous de tristes jours que je vous sacrifie.

Non, Don Alvar, non m'écriai-je à ces paroles! Le Ciel ne vous a point amené ici pour rien, & je ne souffrirai pas que vous me quittiez une seconde fois. Je veux partir avec vous. Il n'y a que la mort qui puisse désormais nous séparer. Croyez-moi, reprit-il, vivez avec Don Ambrosio. Ne vous afflictez point à mes malheurs. Laissez m'en

soutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choses semblables ; mais plus il paroïssoit vouloir s'immoler à mon bonheur , moins je me sentoïis disposée à y consentir. Lorsqu'il me vit ferme dans la résolution de le suivre , il changea tout à coup de ton , & prenant un air plus content : Madame , me dit-il , est-il possible que vous soyez dans les sentimens ou vous paroîsiez être ? Ah ! puisque vous m'aimez encore assez pour préférer ma misere à la prospérité où vous vous trouvez , allons donc demeurer à Betancos dans le fonds du Royaume de Galice. J'ai là une retraite assurée. Si mes disgraces m'ont ôté tous mes biens, elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis. Il m'en reste encore de fidèles , & qui m'ont mis en état de vous enlever. J'ai fait faire un carosse à Zamora par leur secours, J'ai acheté des mules & des chevaux , & je suis accompagné de trois Galiciens des plus résolus. Ils sont armez de carabines & de pistolets , & ils attendent mes ordres dans le village de Rodillas. Profitez ajouta-t'il , de l'absence de D. Ambrosio. Je vais faire venir le carosse jusqu'à la porte de ce château , & nous partirons dans le mo-

ment. J'y consentis. D. Alvar vola vers Rodillas, & revint en peu de tems avec ses trois cavaliers m'enlever au milieu de mes femmes, qui ne sçachant que penser de cet enlèvement, se sauverent fort effrayées. Inès seule étoit au fait, mais elle refusa de lier son sort au mien, parce qu'elle aimoit un valet de chambre de Don Ambrosio. Ce qui prouve bien que l'attachement de nos plus zelés Domestiques n'est point à l'épreuve de l'amour.

Je montai donc en carosse avec Don Alvar, n'emportant que mes habits & quelques pierreries que j'avois avant mon second mariage, car je ne voulus rien prendre de tout ce que le Marquis m'avoit donné en m'épousant. Nous prîmes la route du Royaume de Galice, sans sçavoir si nous serions assez heureux pour y arriver. Nous avions sujet de craindre que D. Ambrosio à son retour ne se mit sur nos traces avec un grand nombre de personnes & ne nous joignit. Cependant nous marchâmes pendant deux jours sans voir paroître à nos trousses aucun cavalier. Nous esperions que la troisième journée se passeroit de même, & déjà nous nous entretenions  
 fort



fort tranquillement. D. Alvar me contoît la triste aventure qui avoit donné lieu au bruit de sa mort & comment après cinq années d'esclavage il avoit recouvré la liberté, quand nous rencontrâmes hiér sur le chemin de Leon les voleurs avec qui vous étiez. C'est lui qu'ils ont tué avec tous ses gens, & c'est lui qui fait couler les pleurs que vous me voyez répandre en ce moment.

---

## CHAPITRE XII.

*De quelle maniere désagréable Gil Blas & la Dame furent interrompus:*

**D**Ona Mencia fondit en larmes après avoir achevé ce récit, bien loin d'entreprendre de la consoler par des discours dans le goût de Sénèque, je la laissai donner un libre cours à ses soupirs. Je pleurai même aussi, tant il est naturel de s'intéresser pour les malheureux & particulièrement pour une belle personne affligée. J'allois lui demander quel parti elle vouloit prendre dans la conjoncture où elle se trouvoit, & peut-être alloit-elle me consulter là-dessus,

si notre conversation n'eût pas été interrompue; mais nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit qui malgré nous attira notre attention. Ce bruit étoit causé par l'arrivée du Corrégidor suivi de deux Alguazils \* & de plusieurs Archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune Cavalier, qui les accompagnoit, s'approcha de moi le premier & se mit à regarder de près mon habit. Il n'eût pas besoin de l'examiner long-tems. Par Saint Jacques, s'écria-t'il, voilà mon pourpoint. C'est lui-même. Il n'est pas plus difficile à reconnaître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant sur ma parole. Je ne crains pas de m'exposer à lui faire réparation d'honneur. Je suis sûr que c'est un de ces voleurs qui ont une retraite inconnue en ce pays-ci.

A ce discours qui m'apprenoit que ce Cavalier étoit le Gentilhomme volé dont j'avois par malheur toute la dépouille, je demeurai surpris, confus, déconcerté. Le Corrégidor, que sa charge obligeoit plutôt à tirer une mauvaise conséquence de mon embarras, qu'à l'expli-

\* Alguazil. C'est un Huissier exécuteur des ordres, Corregidor, une manière d'Exempt.

quer favorablement, jugea que l'accusation n'étoit pas mal fondée, & présumant que la Dame pouvoit être complice, il nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce Juge n'étoit pas de ceux qui ont le regard terrible, il avoit l'air doux & riant. Dieu sçait s'il en valoit mieux pour cela. Sitôt que je fus en prison, il y vint avec ses deux furêts, c'est-à-dire ses deux Alguazils. Ils entrèrent d'un air joyeux. Il sembloit qu'ils eussent un pressentiment qu'ils alloient faire une bonne affaire. Ils n'oublierent pas leur bonne coutume, ils commencerent par me fouiller. Quelle aubaine pour ces Messieurs ! Ils n'avoient jamais peut-être fait un si bon coup. A chaque poignée de pistoles qu'ils tiroient, je voyois leurs yeux étinceller de joye. Le Corrégidor sur tout paroissoit hors de lui-même. Mon enfant, me disoit-il d'un ton de voix plein de douceur, nous faisons notre charge ; mais ne crains rien. Si tu n'es pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant ils vuiderent tout doucement mes poches, & me prirent ce que les voleurs même avoient respecté, je veux dire les quarante ducats de mon oncle. Ils n'en demeurèrent pas là, leurs

maines avides & infatigables me parcoururent depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils me tournerent de tous côtez, & me dépouillèrent pour voir si je n'avois point d'argent entre la peau & la chemise. Je crois qu'ils m'auroient volontiers ouvert le ventre pour voir s'il n'y en avoit point dedans. Après qu'ils eurent si bien fait leur charge, le Corregidor m'interrogea. Je lui contai ingénument tout ce qui m'étoit arrivé. Il fit écrire ma déposition, puis il sortit avec ses gens & mes espèces, me laissant tout nud sur la paille.

O vie humaine, m'écriai-je, quand je me vis seul & dans cet état! que tu es remplie d'aventures bizarres & de contretems! Depuis que je suis sorti d'Oviedo, je n'éprouve que des disgrâces. A peine suis-je hors d'un péril, que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étois bien éloigné de penser que j'y ferois sitôt connoissance avec le Corregidor. En faisant ces réflexions inutiles, je remis le maudit pourpoint & le reste de l'habillement qui m'avoit porté malheur; puis m'exhortant moi-même à prendre courage: Allons dis-je, Gil Blas, aye de la fer-

meté. Songe qu'après ce tems - ci il en viendra peut-être un plus heureux. Te fied-il bien de te désespérer dans une prison ordinaire , après avoir fait un si pénible essai de patience dans le souterrain ? Mais , hélas , ajoutai-je tristement , je m'abuse. Comment pourrai-je sortir d'ici ? on vient de m'en ôter les moyens ; puisqu'un prisonnier sans argent est un oiseau à qui l'on a coupé les aîles.

Au lieu de la perdrix & du lapreau que j'avois fait mettre à la broche on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau & on me laissa ronger mort frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers sans voir personne que le concierge , qui avoit soin de venir tous les matins renouveler ma provision. Dès que je le voyois , j'affec- tois de lui parler ; je tâchois de lier conversation avec lui pour me défennuyer un peu : mais ce personnage ne répon- doit rien à tout ce que je lui disois. Il ne me fut pas possible d'en tirer une pa- role. Il entroit même & sortoit le plus souvent sans me regarder. Le seizième jour , le Corrégidor parut & me dit : En- fin mon ami , tes peines sont finies. Tu peux t'abandonner à la joye. Je viens

t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la Dame qui étoit avec toi. Je l'ai interrogée avant son départ & ses réponses vont à ta décharge. Tu seras élargi dès aujourd'hui, pourvû que le muletier avec qui tu es venu de Pennafior à Cacabelos, comme tu me l'as dit, confirme ta déposition. Il est dans Astorga. Je l'ai envoyé chercher. Je l'attens. S'il convient de l'avanture de la question, je te mettrai sur le champ en liberté.

Ces paroles me réjouirent. Dès ce moment je me crus hors d'affaire. Je remerciai le Juge de la bonne & brève justice qu'il vouloit me rendre, & je n'avois pas encore achevé mon compliment que le Muletier conduit par deux Archers arriva. Je le reconnus aussitôt; mais le bourreau de Muletier qui sans doute avoit vendu ma valise avec tout ce qui étoit dedans, craignant d'être obligé de restituer l'argent qu'il avoit touché, s'il avoüoit qu'il me reconnoissoit, dit effrontement qu'il ne sçavoit qui j'étois & qu'il ne m'avoit jamais vû. Ah traître m'écriai-je, confesse plutôt que tu as vendu mes hardes & rends témoignage à la vérité. Regarde moi bien.

Je suis un de ces jeunes gens que tu menaças de la question dans le bourg de Cacabelos, & à qui tu fis si grand peur. Le Muletier répondit d'un air froid que je lui parlois d'une chose dont il n'avoit aucune connoissance, & comme il soutint jusqu'au bout que je lui étois inconnu, mon élargissement fut remis à une autre fois. Mon enfant me dit le Corrégidor, tu vois bien que le Muletier ne convient pas de ce que tu as déposé, ainsi je ne puis te rendre la liberté, quelqu'envie que j'en aye. Il fallut m'armer d'une nouvelle patience, me résoudre à jeûner encore au pain & à l'eau, & à voir le silencieux concierge. Quand je songeois que je ne pouvois me tirer des griffes de la justice, bien que je n'eusse pas commis le moindre crime, cette pensée me mertoit au désespoir. Je regrettois le souterrain. Dans le fonds, disois-je, j'y avois moins de désagrément que dans ce cachot. Je faisois bonne chère avec les voleurs. Je m'entretenois avec eux agréablement, & je vivois dans la douce espérance de m'échaper; au lieu que malgré mon innocence, je serai peut-être trop heureux de sortir d'ici pour aller aux galères.

## CHAPITRE XIII.

*Par quel hazard Gil Blas sortit enfin de prison & où il alla.*

**T**Andis que je passois les jours à m'égayer dans mes réflexions , mes aventures , telles que je les avois dictées dans ma déposition , se répandirent dans la Ville. Plusieurs personnes me voulurent voir par curiosité. Ils venoient l'un après l'autre se présenter à une petite fenêtre par où le jour entroit dans ma prison , & lorsqu'ils m'avoient considéré quelque tems , ils s'en alloient. Je fus surpris de cette nouveauté. Depuis que j'étois prisonnier , je n'avois pas vu un seul homme se montrer à cette fenêtre qui donnoit sur une cour où régnoient le silence & l'horreur. Je compris par-là que je faisois du bruit dans la Ville , mais je ne sçavois si j'en devois concevoir un bon ou mauvais présage.

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vûe , fut le petit Chantre de Mondonnedo , qui avoit aussi-bien que moi craint la question & pris la fuite



fuire. Je le reconnus, & il ne feignit point de me méconnoître. Nous nous saluâmes de part & d'autre; puis nous nous engageâmes dans un long entretien. Je fus obligé de faire un nouveau détail de mes aventures, ce qui produisit deux effets dans l'esprit de mes Auditeurs: Je les fis rire & je m'attirai leur pitié. De son côté, le Chantre me conta ce qui s'étoit passé dans l'hôtellerie de Cacabelos entre le Muletier & la jeune femme, après qu'une terreur panique nous en eût écartés. En un mot, il m'apprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Ensuite prenant congé de moi, il me promit que, sans perdre de tems, il alloit travailler à ma délivrance. Alors, toutes les personnes qui étoient venues là comme lui par curiosité, me témoignèrent que mon malheur excitoit leur compassion. Ils m'assurèrent même qu'ils se joindroient au petit Chantre & feroient tout leur possible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promesse. Ils parlèrent en ma faveur au Corregidor, qui ne doutant plus de mon innocence, surtout lorsque le Chantre lui eût conté ce qu'il sçavoit, vint trois

semaines après dans ma prison : Gil Blas me dit-il, je pourrois encore te retenir ici si j'étois un Juge plus sévère, mais je ne veux pas traîner les choses en longueur. Va, tu es libre. Tu peux sortir quand il te plaira. Mais dis-moi, poursuivit-il, si l'on te menoit dans la forêt où est le souterrain, ne pourrois-tu pas le découvrir ? Non, Seigneur, lui répondis-je, comme je n'y suis entré que la nuit & que j'en suis sorti avant le jour, il me seroit impossible de reconnoître l'endroit où il est. La-dessus le Juge se retira en disant qu'il alloit ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après, le geolier vint dans mon cachot avec un de ses guichetiers qui portoit un paquet de toile. Ils m'ôtèrent tous deux d'un air grave & sans me dire un seul mot mon pourpoint & mon haut de chausses qui étoient d'un drap fin & presque neuf, puis m'ayant revêtu d'une vieille souquenille, ils me mirent dehors par les épaules.

La confusion que j'avois de me voir si mal équipé, modéroit la joye qu'ont ordinairement les prisonniers de recouvrer leur liberté, J'étois tenté de sortir

de la Ville à l'heure même pour me soustraire aux yeux du peuple, dont je ne soutenois les regards qu'avec peine. Ma reconnoissance pourtant l'emporta sur ma honte. J'allai remercier le petit Chantre à qui j'avois tant d'obligation. Il ne pût s'empêcher de rire, lorsqu'il m'aperçût. Comme vous voilà, me dit-il, je ne vous ai pas reconnu d'abord sous cet habillement. La Justice, à ce que je vois, vous en a donné de toutes les façons. Je ne me plains pas de la Justice, lui répondis-je. Elle est très-équitable. Je voudrois seulement que tous les Officiers fussent d'honnêtes gens. Ils devoient du moins me laisser mon habit. Il me semble que je ne l'avois pas mal payé. J'en conviens, reprit-il; mais on vous dira que ce sont des formalités qui s'observent. Hé vous imaginez-vous, par exemple, que votre cheval ait été rendu à son premier maître? non pas s'il vous plaît. Il est actuellement dans les écuries du Greffier où il a été déposé comme une preuve du vol. Je ne crois pas que le pauvre Gentilhomme en retire seulement la croupiere. Mais changeons de discours, continuait-il. Quel est votre dessein? que préten-

dez-vous faire présentement. J'ai envie , lui dis-je , de prendre le chemin de Burgos. J'irai trouver la Dame dont je suis le libérateur. Elle me donnera quelques pistoles. J'achèterai une soutanelle neuve & me rendrai à Salamanque où je tâcherai de mettre mon latin à profit. Tout ce qui m'embarrasse , c'est que je ne suis pas encore à Burgos. Il faut vivre sur la route. Vous n'ignorez pas qu'on fait fort mauvaise chère quand on voyage sans argent. Je vous entens , répliqua-t-il , & je vous offre ma bourse. Elle est un peu platte à la vérité ; mais vous sçavez qu'un Chantre n'est pas un Evêque. En même-tems , il la tira & me la mit entre les mains de si bonne grace , que je ne pûs me défendre de la retenir telle qu'elle étoit. Je le remerciai comme s'il m'eût donné tout l'or du monde & je lui fis mille protestations de service qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela , je le quittai & sortis de la Ville , sans aller voir les autres personnes qui avoient contribué à mon élargissement. Je me contentai de leur donner en moi-même mille bénédictions.

Le petit Chantre avoit eu raison de ne me pas vanter sa bourse ; j'y trou-

ai très-peu d'espèces ; & qu'elles espèces encore ? de la menuë monnoye. Par bonheur j'étois accoutumé depuis deux mois à une vie très-frugale ; & il me restoit encore quelques réaux lorsque j'arrivai au bourg de Ponte de Mula qui n'est pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de Dona Mencía. J'entraî dans une hôtellerie dont l'hôtesse étoit une petite femme fort sèche , vive & hagarde. Je m'apperçûs d'abord , à la mauvaise mine qu'elle me fit , que ma souquenille n'étoit guère de son goût. Ce que je lui pardonnai volontiers. Je m'assis à une table , je mangeai du pain & du fromage , & bûs quelque coups d'un vin détestable qu'on m'apporta. Pendant ce repas qui s'accordoît assez avec mon habillement , je voulus entrer en conversation avec l'hôtesse , qui me fit assés connoître par une grimace dédaigneuse qu'elle méprisoit mon entretien. Je la priai de me dire si elle connoissoit le Marquis de la Guardia , si son château étoit éloigné du bourg , & sur tout si elle sçavoit ce que la Marquise sa femme pouvoit être devenue. Vous demandez bien des choses ; me répondit-elle

d'un air plein de fierté. Elle m'apprit pourtant , quoique de fort mauvaise grace, que le château de D. Ambrosio n'étoit qu'à une petite lieue de Ponte de Mula.

Après que j'eus achevé de boire & de manger, comme il étoit nuit, je témoignai que je souhaitois de me reposer & je demandai une chambre. A vous une chambre, me dit l'hôtesse en me lançant un regard où le mépris étoit peint? Je n'ai point de chambres pour les gens qui font leur souper d'un morceau de fromage. Tous mes lits sont retenus. J'attens des cavaliers d'importance qui doivent venir loger ici ce soir. Tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de vous mettre dans ma grange. Ce ne sera pas, je pense la première fois que vous aurez couché sur la paille. Elle ne croyoit pas si bien dire qu'elle disoit, je ne repliquai point à son discours, & je me déterminai sagement à gagner le paillier sur lequel je m'endormis bientôt comme un homme qui depuis longtemps étoit fait à la fatigue.



## CHAPITRE XIV.

*De la réception que Dona Mentia lui fit  
à Burgos.*

**J**E ne fus pas paresseux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'hôtesse qui étoit déjà sur pied & qui me parut un peu moins fière & de meilleure humeur que le soir précédent. Ce que j'attribuai à la présence de trois honnêtes archers de la sainte Hermanidad qui s'entretenoient avec elle d'une façon très-familière. Ils avoient couché dans l'hôtellerie & c'étoit sans doute pour ces cavaliers d'importance que tous les lits avoient été retenus.

Je demandai dans le Bourg le chemin du château où je voulois me rendre. Je m'adressai par hazard à un homme du caractère de mon hôte de Penaflor. Il ne se contenta pas de répondre à la question que je lui faisois ; il m'apprit que Don Ambrosio étoit mort depuis trois semaines & que la Marquise sa femme s'étoit retirée dans un Couvent de Burgos qu'il me nomma. Je marchai

aussitôt vers cette Ville, au lieu de suivre la route du château, comme j'en avois eu dessein auparavant, & je volai d'abord au Monastere où demouroit Dona Mencía. Je priai la Touriere de dire à cette Dame qu'un jeune homme nouvellement sorti des prisons d'Astorga souhaitoit de lui parler. La Touriere alla sur le champ faire ce que je desirois. Elle revint un moment après, & me fit entrer dans un parloir où je ne fus pas long-tems sans voir paroître en grand deuil à la grille la veuve de D. Ambrosio.

—Soyez le bien venu, me dit cette Dame d'un air gracieux. Il y a quatre jours que j'ai écrit à une personne d'Astorga. Je lui mandois de vous aller trouver de ma part & de vous dire que je vous priois instamment de me venir chercher au sortir de votre prison. Je ne doutois pas qu'on ne vous élargit bientôt. Les choses que j'avois dites au Corregidor à votre décharge, suffisoient pour cela. Aussi m'a-t-on fait réponse que vous aviez recouvré la liberté, mais qu'on ne sçavoit ce que vous étiez devenu. Je craignois de ne vous plus revoir, & d'être privée du plaisir de vous



témoigner ma reconnaissance, ce qui m'auroit bien mortifiée. Consolez-vous ajouta-t-elle en remarquant la honte que j'avois de me présenter à ses yeux sous un misérable habillement. Que l'état où je vous vois ne vous fasse pas de peine. Après le service important que vous m'avez rendu, je serois la plus ingrate de toutes les femmes, si je ne faisois rien pour vous. Je prétens vous tirer de la mauvaise situation où vous êtes. Je le dois & je le puis. J'ai des biens assez considérables pour pouvoir m'acquitter envers vous sans m'incommoder.

Vous sçavez, continua-t-elle, mes aventures jusqu'au jour où nous fûmes emprisonnez tous deux. Je vais vous conter ce qui m'est arrivé depuis ce tems-là. Lorsque le Corregidor d'Astorga m'eût fait conduire à Burgos, après avoir entendu de ma bouche un fidèle récit de mon histoire, je me rendis au château d'Ambrosio. Mon retour y causa une extrême surprise; mais on me dit que je revenois trop tard, que le Marquis frappé de ma fuite, comme d'un coup de foudre étoit tombé malade, & que les Médecins désespéroient de sa vie.

Ce fut pour moi un nouveau sujet de me plaindre de la rigueur de ma destinée. Cependant je le fis avertir que je venois d'arriver. Puis j'entrai dans sa chambre & courus me jeter à genoux au chevet de son lit, le visage couvert de larmes & le cœur pressé de la plus vive douleur. Qui vous ramene ici, me dit-il, dès qu'il m'aperçut ; venez-vous contempler votre ouvrage ? ne vous suffit-il pas de m'ôter la vie ? faut-il pour vous contenter que vos yeux soient témoins de ma mort ? Seigneur, lui répondis-je, Inès a dû vous dire que je fuyois avec mon premier époux ; & sans le triste accident qui me l'a fait perdre, vous ne m'auriez jamais revû. En même tems, je lui appris que D. Alvar avoit été tué par des voleurs ; qu'ensuite on m'avoit menée dans un souterrain. Je racontai tout le reste, & lorsque j'eus achevé de parler, Don Ambrosio me tendit la main. C'est assez, me dit-il tendrement ; je cesse de me plaindre de vous. Hé dois-je en effet vous faire des reproches ; vous retrouvez un époux chéri, vous m'abandonnez pour le suivre : puis-je blâmer cette conduite ? non, Madame, j'aurois tort d'en

murmurer. Aussi n'ai-je point voulu qu'on vous poursuivît, quoique ma mort fût attachée au malheur de vous perdre. Je respectois dans votre ravisseur ses droits sacrés & le penchant même que vous aviez pour lui. Enfin je vous fais justice & par votre retour ici vous regagnez toute ma tendresse. Oüi, ma chere Mencia, votre présence me comble de joye, mais hélas! je n'en jouirai pas long-tems. Je sens approcher ma dernière heure. A peine m'êtes-vous rendue, qu'il faut vous dire un éternel adieu. A ces paroles touchantes, mes pleurs redoublèrent. Je ressentis & fis éclater une affliction immodérée. D. Alvar que j'adorois m'a fait verser moins de larmes. D. Ambrosio n'avoit pas un faux pressentiment de sa mort; il mourut dès le lendemain, & je demeurai maîtresse du bien considérable dont il m'avoit avantagée en m'épousant. Je n'en prétens pas faire un mauvais usage. On ne me verra point, quoique je sois jeune encore, passer dans les bras d'un troisième époux. Outre que cela ne convient, ce me semble, qu'à des femmes sans pudeur & sans délicatesse, je vous dirai que je n'ai plus de

gout pour le monde. Je veux finir mes jours dans ce Couvent & en devenir une bienfaitrice.

Tel fut le discours que me tint Dona Mencia. Puis elle tira de dessous sa robe une bourse qu'elle me mit entre les mains en me disant : Voilà cent ducats que je vous donne seulement pour vous faire habiller. Revenez me voir après cela. Je n'ai pas dessein de borner ma reconnoissance à si peu de chose. Je rendis mille graces à la Dame & lui jurai que je ne sortirois point de Burgos, sans prendre congé d'elle. Ensuite de ce serment que je n'avois pas envie de violer, j'allai chercher une hôtellerie, j'entrai dans la première que je rencontrai. Je demandai une chambre, & pour prévenir la mauvaise opinion que ma souquenille pouvoit encore donner de moi, je dis à l'hôte que tel qu'il me voyoit, j'étois en état de bien payer mon gîte. A ces mots, l'hôte appelé Majuelo, grand railleur de son naturel, me parcourant des yeux depuis le haut jusqu'en bas, me répondit d'un air froid & malin, qu'il n'avoit pas besoin de cette assurance pour être persuadé que je ferois beaucoup de dépense chez lui; qu'an-

travers de mon habillement il démêloit en moi quelque chose de noble & qu'enfin il ne doutoit pas que je ne fusse un Gentilhomme fort aisé. Je vis bien que le traître me railloit, & pour mettre fin, tout à coup, à ses plaisanteries, je lui montrai ma bourse, je comptai même devant lui mes ducats sur une table, & je m'aperçûs que mes especes le dispo-  
soient à juger de moi plus favorable-  
ment. Je le priai de me faire venir un tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, en-  
voyer chercher un frippier. Il vous ap-  
portera toutes sortes d'habits & vous se-  
rez habillé sur le champ. J'approuvai  
ce conseil & résolus de le suivre; mais  
comme le jour étoit prêt à se fermer,  
je remis l'emplette au lendemain, & je  
ne songeai qu'à bien souper, pour me dé-  
dommager des mauvais repas que j'avois  
faits depuis ma sortie du souterrain.



## C H A P I T R E . X V .

*De quelle façon s'habille Gil Blas, du nouveau présent qu'il reçut de la Dame & dans quel équipage il partit de Burgos*

**O**N me servit une copieuse fricassée de pieds de mouton que je mangeai presque toute entière. Je bus à proportion. Puis je me couchai. J'avois un assez bon lit & j'espérois qu'un profond sommeil ne tarderoit guère à s'emparer de mes sens. Je ne pus toutefois fermer l'œil. Je ne fis que rêver à l'habit que je devois prendre. Que faut-il que je fasse, disois-je ? suivrai-je mon premier dessein ? achèterai-je une soutanelle pour aller à Salamanque chercher une place de précepteur ? pourquoi m'habiller en Licentié ? ai-je envie de me consacrer à l'état Ecclésiastique ? y suis-je entraîné par mon penchant ? non. Je me sens même des inclinations très-oppo-  
sées à ce parti-là. Je veux porter l'épée & tâcher de faire fortune dans le monde. Ce fût à quoi je m'arrêtai.

Je me résolus à prendre un habit de cavalier ; persuadé que sous cette forme je ne pouvois manquer de parvenir à quelque poste honnête, & lucratif. Dans cette flatteuse opinion, j'attendis le jour avec la dernière impatience, & ses premiers rayons ne frapperent pas plutôt mes yeux, que je me levai. Je fis tant de bruit dans l'hôtellerie, que je réveillai tous ceux qui dormoient. J'appellai les valets qui étoient encore au lit & qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de se lever, & je ne leur donnai point de repos, qu'ils ne m'eussent fait venir un frippier. J'en vis bientôt paroître un qu'on m'amena. Il étoit suivi de deux garçons qui portoient chacun un gros paquet de toile verte. Il me salua fort civilement & me dit : Seigneur Cavalier, vous êtes bienheureux qu'on se soit adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier mes confrères, à Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation ; mais entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience ; ils sont tous plus durs que des Juifs, je suis le seul frippier qui ait de la morale,

je me borne à un prix raisonnable ; je me contente de la livre pour fol ; je veux dire du fol pour livre. Grâces au Ciel , j'exerce rondement ma profession.

Le frippier après ce préambule , que je pris sottement au pied de la lettre , dit à ses garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toutes sortes de couleurs. On m'en fit voir plusieurs de drap tout uni. Je les rejettai avec mépris , parce que je les trouvai trop modestes ; mais ils m'en firent essayer un qui sembloit avoir été fait exprès pour ma taille , & qui m'éblouit , quoiqu'il fut un peu passé. C'étoit un pourpoint à manches tailladées avec un haut de chausses & un manteau. Le tout de velours bleu brodé d'or. Je m'attachai à celui-là & je le marchandai. Le frippier qui s'aperçût qu'il me plaisoit , me dit que j'avois le goût délicat. Vive Dieu , s'écria-t-il , on voit bien que vous vous y connoissez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands Seigneurs du Royaume , & qu'il n'a pas été porté trois fois. Examinez-en le velours. Il n'y en a point de plus beau : & pour la broderie , avouez que rien n'est mieux travaillé. Combien , lui dis-je , voulez-vous



Voulez-vous le vendre ? Soixante ducats ,  
répondit-il. Je les ai refusez , ou je ne  
suis pas honnête homme. L'alternative  
étoit convaincante. J'en offris quarante-  
cinq. Il en valoit peut-être la moitié.  
Seigneur Gentilhomme , reprit froide-  
ment le frippier, je ne surfais point, je n'ai  
qu'un mot. Tenez , continua-t-il en me  
présentant les habits que j'avois rebutés ,  
prenez ceux-ci , je vous en ferai meil-  
leur marché. Il ne faisoit qu'irriter par-  
là l'envie que j'avois d'acheter celui que  
je marchandais , & comme je m'imagi-  
nai qu'il ne vouloit rien rabattre , je lui  
comptai soixante ducats. Quand il vit  
que je les donnois si facilement , je crois  
que malgré sa morale , il fut bien fâché  
de n'en avoir pas demandé davantage.  
Alliez satisfait pourtant d'avoir gagné la  
livre pour sol , il sortit avec ses garçons  
que je n'avois pas oubliés.

J'avois donc un manteau , un pour-  
point & un haut de chausses fort pro-  
pres. Il fallut songer au reste de l'habil-  
lement. Ce qui m'occupa toute la ma-  
rinée. J'achetai du linge , un chapeau ,  
des bas de soye , des fouliers & une épée.  
Après quoi je m'habillai. Quel plaisir j'a-  
vois de me voir si bien équipé ! Mes

yeux ne pouvoient, pour ainsi dire, se rassasier de mon ajustement. Jamais paon n'a regardé son plumage avec plus de complaisance. Dès ce jour là je fis une seconde visite à Dona Mencia, qui me reçut encore d'un air très-gracieux. Elle me remercia de nouveau du service que je lui avois rendu. Là-dessus, grands complimens de part & d'autre. Puis me souhaitant toute sorte de prospérités, elle me dit adieu, & se retira sans me donner rien autre chose qu'une bague de trente pistoles, qu'elle me pria de garder pour me souvenir d'elle.

Je demeurai bien sot avec ma bague. J'avois compté sur un présent plus considérable. Ainsi, peu content de la générosité de la Dame, je regagnai mon hôtellerie en rêvant; mais comme j'y entrois, il arriva un homme qui marchoit sur mes pas, & qui tout à coup se débarassant de son manteau qu'il avoit sur le nez, laissa voir un gros sac qu'il portoit sous l'aisselle. A la vue du sac qui avoit tout l'air d'être plein d'espèces, j'ouvris de grands yeux, aussi-bien que quelques personnes qui étoient présentes, & je crus entendre la voix d'un Séraphin, lorsque cet homme me dit

en posant le sac sur une table ; Seigneur Gil Blas, voilà ce que Madame la Marquise vous envoie. Je fis de profondes révérences au porteur. Je l'accablai de civilités, & dès qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jettai sur le sac comme un faucon sur sa proie & l'emportai dans ma chambre. Je le déliai sans perdre de tems & j'y trouvai mille ducats. J'achévois de les compter, quand l'hôte qui avoit entendu les paroles du porteur, entra pour sçavoir ce qu'il y avoit dans le sac. La vue de mes espèces étalées sur une table le frappa vivement. Comment diable, s'écria-t'il, voilà bien de l'argent. Il faut, poursuivit-il en souriant d'un air malicieux, que vous sçachiez tirer bon parti des femmes. Il n'y a pas vingt-quatre heures que vous êtes à Burgos & vous avez déjà des Marquises sous contribution.

Ce discours ne me déplût point. Je fus tenté de laisser Majuelo dans son erreur. Je sentoient qu'elle me faisoit plaisir. Je ne m'étonne pas si les jeunes gens aiment à passer pour hommes à bonnes fortunes. Cependant l'innocence de mes mœurs l'emporta sur ma vanité. Je débatusai mon hôte. Je lui contai l'histoire

de D. Meneia qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis ensuite l'état de mes affaires; & comme il paroissoit entrer dans mes intérêts, je le priai de m'aider de ses conseils. Il rêva quelques momens, puis il me dit d'un air sérieux : Seigneur Gil Blas, j'ai de l'inclination pour vous; & puisque vous avez assez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert, je vais vous dire sans flatterie à quoi je vous crois propre. Vous me semblez né pour la Cour. Je vous conseille d'y aller & de vous attacher à quelque grand Seigneur. Mais tâchez de vous mêler de ses affaires ou d'entrer dans ses plaisirs. Autrement, vous perdrez votre tems chez lui. Je connois les Grands, ils comptent pour rien le zèle & l'attachement d'un honnête homme. Ils ne se font que des personnes qui leur sont nécessaires. Vous avez encore une ressource, continua-t-il, vous êtes jeune, bien fait, & quand vous n'auriez pas d'esprit, c'est plus qu'il n'en faut pour entêter une riche veuve, ou quelque jolie femme mal mariée. Si l'amour ruine des hommes qui ont du bien, il en fait souvent subsister d'autres qui n'en ont pas. Je suis donc d'a-

vis que vous alliez à Madrid; mais il ne faut pas que vous y paroissiez sans suite. On juge-là comme ailleurs sur les apparences, & vous n'y serez considéré qu'à proportion de la figure qu'on vous verra faire. Je veux vous donner un valet; un domestique fidèle; un garçon sage; en un mot un homme de ma main. Achetez deux mules, l'une pour vous, l'autre pour lui, & partez le plutôt qu'il vous sera possible.

Ce Conseil étoit trop de mon goût; pour ne le pas suivre. Dès le lendemain j'achetai deux belles mules & j'arrêtai le valet dont on m'avoit parlé. C'étoit un garçon de trente ans, qui avoit l'air simple & dévot. Il me dit qu'il étoit du Royaume de Galice, & qu'il se nommoit Ambroise de Lamela. Ce qui me parut singulier, c'est qu'au lieu de ressembler aux autres Domestiques qui sont ordinairement fort intéressés, celui-ci ne se soucioit point de gagner de bons gages. Il me témoigna même qu'il étoit homme à se contenter de ce que je voudrois bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai aussi des bottines avec une valise pour serrer mon linge & mes effets. Ensuite je satisfis mon hôte, & le

jour suivant je partis de Burgos avant l'aurore pour aller à Madrid.

---

CHAPITRE XVI.

*Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité.*

Nous couchâmes à Duennas la première journée & nous arrivâmes la seconde à Valladolid sur les quatre heures après midi. Nous descendîmes à une hôtellerie qui me sembla devoir être une des meilleures de la Ville. Je laissai le soin des mules à mon valet & montai dans une chambre où je fis porter ma valise par un garçon du logis. Comme je me sentois un peu fatigué, je me jetai sur mon lit sans ôter mes bottines & je m'endormis insensiblement. Il étoit presque nuit, lorsque je me réveillai. J'appellai Ambroise. Il ne se trouva point dans l'hôtellerie, mais il y arriva bientôt. Je lui demandai d'où il venoit : il me répondit d'un air pleuré, qu'il sortoit d'une Eglise où il étoit allé remercier le Ciel de nous avoir préservés de tout mauvais accident depuis Burgos jusqu'à







Valladolid. J'approuvai son action. Ensuite, je lui ordonnai de mettre un poulet pour mon souper.

Dans le tems que je lui donnois cet ordre, mon hôte entra dans ma chambre un flambeau à la main. Il éclairoit une Dame qui me parut plus belle que jeune & très-richement vèrue. Elle s'appuyoit sur un viel Ecuyer & un petit More lui portoit la queue. Je ne fus pas peu surpris, quand cette Dame, après m'avoir fait une profonde révérence, me demanda si par hazard je n'étois point le Seigneur Gil Blas de Santillane ? Je n'eus pas sitôt répondu qu'ouy, qu'elle quitta la main de son Ecuyer pour venir m'embrasser avec un transport de joye qui redoubla mon étonnement. Le Ciel, s'écria-t-elle, soit à jamais benî de cette aventure ? C'est vous, Seigneur Cavalier, c'est vous que je cherche. A ce début, je me ressouvins du parasite de Pennafior, & j'allois soupçonner la Dame d'être une franche avanturiere ; mais ce qu'elle ajouta m'en fit juger plus avantageusement. Je suis, poursuivit-elle, cousine germaine de Dona Mencia de Mosquera, qui vous a tant d'obligation. J'ai reçu ce matin une lettre de sa part. Elle

me mande qu'ayant appris que vous al-  
 liez à Madrid, elle me prie de vous bien  
 régaler, si vous passez par ici. Il y a  
 deux heures que je parcours toute la Vil-  
 le. Je vais d'hôtellerie en hôtellerie m'in-  
 former des étrangers qui y sont, & j'ai  
 jugé sur le portrait que votre hôte m'a  
 fait de vous, que vous pouviez être le li-  
 bérateur de ma cousine. Ah puisque je  
 vous ai rencontré, continua-t-elle, je  
 veux vous faire voir combien je suis sen-  
 sible aux services qu'on rend à ma fa-  
 mille & particulièrement à ma chère  
 cousine. Vous viendrez, s'il vous plaît,  
 dès ce moment loger chez moi. Vous y  
 serez plus commodement qu'ici. Je vou-  
 lus m'en défendre & représenter à la  
 Dame que je pourrois l'incommoder  
 chez elle; mais il n'y eût pas moyen de  
 résister à ses instances. Il y avoit à la porte  
 de l'hôtellerie un carrosse qui nous atten-  
 doit. Elle prit soin elle-même de faire  
 mettre ma valise dedans; parce qu'il y  
 avoit, disoit-elle, bien des fripons à Val-  
 ladolid. Ce qui n'étoit que trop vérita-  
 ble. Enfin je montai en carrosse avec elle  
 & son vieux Ecuyer & je me laissai de  
 cette manière enlever de l'hôtellerie au  
 grand déplaisir de l'hôte, se voyant par-là  
 sévir

fevré de la dépense qu'il avoit compté que je ferois chez lui , avec la Dame , l'Ecuyer & le petit More.

Notre carosse après avoir quelque tems roulé , s'arrêta. Nous en descendîmes pour entrer dans une assez grande maison , & nous montâmes dans un appartement qui n'étoit pas mal propre & que vingt ou trente bougies éclairaient. Il y avoit là plusieurs Domestiques à qui la dame demanda d'abord si D. Raphaël étoit arrivé. Ils répondirent que non. Alors m'adressant la parole : Seigneur Gil Blas , me dit-elle , j'attens mon frère qui doit revenir ce soir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable surprise pour lui de trouver dans sa maison un homme à qui toute notre famille est si redevable ! Dans le moment qu'elle achevoit de parler ainsi , nous entendîmes du bruit , & nous apprîmes en même tems qu'il étoit causé par l'arrivée de Don Raphaël. Ce Cavalier parut bientôt. Je vis un jeune homme de belle taille & de fort bon air. Je suis ravie de votre retour , mon frere , lui dit la Dame. Vous m'aidez à bien recevoir le Seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne sçaurions assez recon-

noître ce qu'il a fait pour Dona Mencía notre parente. Tenez , ajouta-t-elle en lui présentant une lettre , lisez ce qu'elle m'écrit. D. Raphaël ouvrit le billet & lut tout haut ces mots : *Ma chere Camille , le Seigneur Gil Blas de Santillane qui m'a sauvé l'honneur & la vie , vient de partir pour la Cour. Il passera sans doute par Valladolid. Je vous conjure par le sang & plus encore par l'amitié qui nous unit , de le regaler & de le retenir quelque tems chez vous. Je me flate que vous me donnerez cette satisfaction , & que mon libérateur recevra de vous & de Don Raphaël mon cousin toute sorte de bons traitemens. A Burgos votre affectionnée cousine Dona Mencía.*

Comment s'écria D. Raphaël , après avoir lû la Lettre , c'est à ce Cavalier que ma parente doit l'honneur & la vie ? Ah je rends graces au Ciel de cette heureuse rencontre ! En parlant de cette sorte , il s'approcha de moi & me serrant étroitement entre ses bras ? Quelle joye , poursuivit-il , j'ai de voir ici le Seigneur Gil Blas de Santillane ! Il n'étoit pas besoin que ma cousine la Marquise nous recommandât de vous régaler. Elle n'a

voit seulement qu'à nous mander que vous deviez passer par Valladolid. Cela suffisoit. Nous sçavons bien, ma sœur Camille & moi, comme il en faut user avec un homme qui a rendu le plus grand service du monde à la personne de notre famille que nous aimons le plus tendrement. Je répondis le mieux qu'il me fut possible à ces discours qui furent suivis de beaucoup d'autres semblables & entremêlez de mille caresses. Après quoi, s'apercevant que j'avois encore mes bottines, il me les fit ôter par ses valets.

Nous passâmes ensuite dans une chambre où l'on avoit servi. Nous nous mîmes à table, le Cavalier, la Dame & moi. Ils me dirent cent choses obligantes pendant le souper. Ils ne m'échappoit pas un mot qu'ils ne relevassent comme un trait admirable & il falloit voir l'attention qu'ils avoient tous deux à me présenter de tous les mets. D. Raphaël buvoit souvent à la santé de Dona Mencia. Je suivois son exemple, & il me sembloit quelquefois que Camille, qui trinquoit avec nous, me lançoit des regards qui signifioient quelque chose. Je crus même remarquer qu'elle prenoit

son tems pour cela, comme si elle eût craint que son frere ne s'en apperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me persuader que la Dame en tenoit & je me flatai de profiter de cette découverte, pour peu que je demeurasse à Valladolid. Cette espérance fut cause que je me rendis sans peine à la priere qu'ils me firent de vouloir bien passer quelques jours chez eux. Ils me remercièrent de ma complaisance, & la joye qu'en témoigna Camille me confirma dans l'opinion que j'avois qu'elle me trouvoit fort à son gré.

D. Raphaël me voyant déterminé à faire quelque séjour chez lui, me proposa de me mener à son château. Il m'en fit une description magnifique & me parla des plaisirs qu'il prétendoit m'y donner. Tantôt, disoit-il, nous prendrons le divertissement de la chasse, tantôt celui de la pêche; & si vous aimez la promenade, nous avons des bois & des jardins délicieux. D'ailleurs, nous aurons bonne compagnie. J'espère que vous ne vous ennuyerez point. J'acceptai la proposition, & il fut résolu que nous irions à ce beau château dès le jour suivant. Nous nous levâmes de table en for-

nant un si agréable dessein. D. Raphaël en parut transporté de joye : Seigneur Gil Blas, dit-il en m'embrassant, je vous laisse avec ma sœur. Je vais de ce pas donner les ordres nécessaires & faire avertir toutes les personnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles, il sortit de la chambre où nous étions, & je continuai de m'entretenir avec la Dame, qui ne démentit point par ses discours les douces œillades qu'elle m'avoit jettées. Elle me prit la main & regardant ma bague : Vous avez là, dit-elle, un diamant assez joli. Mais il est bien petit. Vous connoissez-vous en pierreries ? Je répondis que non. J'en suis fâchée, reprit-elle ; car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots, elle me montra un gros rubis qu'elle avoit au doigt ; & pendant que je le considérois, elle me dit : Un de mes oncles, qui a été Gouverneur dans les habitations que les Espagnols ont aux Isles Philippines, m'a donné ce rubis. Les Joiailliers de Valladolid l'estiment trois cens pistoles. Je le croirois bien, lui dis-je, je le trouve parfaitement beau. Puisqu'il vous plaît, repliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. Aussi-tôt

elle prit ma bague & me mit la sienne au petit doigt. Après ce troc , qui me parut une maniere galante de faire un present , Camille me serra la main & me regarda d'un air tendre ; puis tout à coup rompant l'entretien , elle me donna le bon soir & se retira toute confuse , comme si elle eût eu honte de me faire trop connoître ses sentimens.

Quoique galant des plus novices , je sentis tout ce que cette retraite précipitée avoit d'obligeant pour moi : & je jugeai que je ne passerois point mal le tems à la campagne. Plein de cette idée flatteuse & de l'état brillant de mes affaires , je m'enfermai dans la chambre où je devois coucher , après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de songer à me reposer , je m'abandonnai aux réflexions agréables que ma valise qui étoit sur une table & mon rubis m'inspirerent. Graces au Ciel , disois-je , si j'ai été malheureux , je ne le suis plus. Mille ducats d'un côté ; une bague de trois cens pistoles de l'autre : me voilà pour long-tems en fonds. Majuelo ne m'a point flatté. Je le vois bien , j'enflammerai mille femmes à Madrid , puisque



j'ai plû si facilement à Camille. Les bontés de cette généreuse Dame se présentoient à mon esprit avec tous leurs charmes, & je goûtois aussi par avance les divertissemens que D. Raphaël me préparoit dans son château. Cependant parmi tant d'images de plaisir, le sommeil ne laissa pas de venir répandre sur moi ses pavots. Dès que je me sentis assoupir, je me deshabillai & me couchai.

Le lendemain matin, lorsque je me réveillai, je m'apperçus qu'il étoit déjà tard. Je fus assés surpris de ne pas voir paroître mon valet, après l'ordre qu'il avoit reçu de moi. Ambroise, dis-je en moi-même, mon fidelle Ambroise est à l'Eglise, ou bien il est aujourd'hui fort paresseux. Mais je perdis bientôt cette opinion de lui pour en prendre une plus mauvaise; car m'étant levé, & ne voyant plus ma valise, je le soupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes soupçons, j'ouvris la porte de ma chambre & j'appellai l'hypocrite à plusieurs reprises. Il vint à ma voix un vieillard, qui me dit: Que souhaitez-vous, Seigneur? tous vos gens sont sortis de ma maison avant le jour. Comment de votre maison, m'écriai-je? Est-ce

que je ne suis pas ici chez D. Raphaël : Je ne sçai ce que c'est que ce Cavalier , me répondit-il. Vous êtes dans un hôtel-garni & j'en suis l'hôte. Hier au soir , une heure avant votre arrivée , la Dame qui a soupé avec vous vint ici & arrêta cet appartement pour un grand Seigneur , disoit-elle qui voïage *incognito*. Elle m'a même payé d'avance.

Je fûs alors au fait. Je sçûs ce que je devois penser de Camille & de D. Raphaël ; & je compris que mon valet ayant une entière connoissance de mes affaires , m'avoit vendu à ces fourbes. Au lieu de n'imputer qu'à moi ce triste incident , & de songer qu'il ne me seroit point arrivé , si je n'eusse pas eu l'indiscrétion de m'ouvrir à Majuelo sans nécessité , je m'en pris à la fortune innocente & maudiscent fois mon étoile. Le maître de l'hôtel garni , à qui je contai l'aventure qu'il sçavoit peut-être aussi bien que moi , se montra sensible à ma douleur. Il me plaignit & me témoigna qu'il étoit très-mortifié de ce que cette scène se fût passée chez lui ; mais je crois , malgré ses démonstrations , qu'il n'avoit pas moins de part à cette fourberie , que mon hôte de Burgos , à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.

## CHAPITRE XVII.

*Quel parti prit Gil Blas après l'aventure  
de l'hôtel garni.*

Lorsque j'eus fort inutilement bien déploré mon malheur, je fis réflexion qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devois plutôt me rôdir contre mon mauvais sort. Je rappelai mon courage, & pour me consoler, je disois en m'habillant : Je suis encore trop heureux que les fripons n'aient pas emporté mes habits & quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenois compte de cette discrétion. Ils avoient même été assez généreux pour me laisser mes bottines, que je donnai à l'hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avoient coûté. Enfin je sortis de l'hôtel garni, sans avoir, Dieu merci, besoin de personne pour porter mes hardes. La première chose que je fis, fut d'aller voir si mes mules ne seroient pas dans l'hôtellerie où j'étois descendu le jour précédent. Je jugeois bien qu'Ambroise ne les y avoit pas laissées, & plutôt au Ciel que j'eusse toujours jugé

aussi sainement de lui. J'appris que dès le soir même, il avoit eu soin de les en retirer. Ainsi, comptant de ne les plus revoir non plus que ma chere valise, je marchois tristement dans les ruës en rêvant à ce que je devois faire. Je fus tenté de retourner à Burgos pour avoir encore une fois recours à Dona Mencía; mais considérant que ce seroit abuser des bontés de cette Dame, & que d'ailleurs je passerois pour une bête, j'abandonnai cette pensée. Je jurai bien aussi que dans la suite je serois en garde contre les femmes. Je me serois alors défié de la chaste Suzanne. Je jettois de tems en tems les yeux sur ma bague, & quand je venois à songer que c'étoit un présent de Camille, j'en soupirois de douleur. Hélas, disois-je en moi-même, je ne me connois point en rubis; mais je connois les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'aille chez un Joüaillier pour être persuadé que je suis un sot.

Je ne laissai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valoit ma bague, & je l'allai montrer à un lapidaire qui l'estima trois ducats. A cette estimation, quoi qu'elle ne m'étonnât point, je don-

naï au diable la nièce du Gouverneur des Isles Philippines , ou plutôt je ne fis que lui en renouveler le don. Comme je sortois de chez le lapidaire, il passa près de moi un jeune homme qui s'arrêta pour me considérer. Je ne me le remis pas d'abord, bien que je le connusse parfaitement. Comment donc, Gil Blas, me dit-il, feignez-vous d'ignorer qui je suis ? ou deux années ont-elles si fort changé le fils du Barbier Nunez, que vous le méconnoissiez ? Ressouvenez-vous de Fabrice votre compatriote & votre compagnon d'école. Nous avons si souvent disputé chez le Docteur Godinez sur les universaux & sur les degrés métaphysiques.

Je le reconnus avant qu'il eût achevé ces paroles, & nous nous embrassâmes tous deux avec cordialité. Hé mon ami, reprit-il ensuite, que je suis ravi de te rencontrer ! je ne puis t'exprimer la joye que j'en ressens.... Mais, poursuivit-il d'un air surpris, dans quel état t'offres-tu à ma vûe ? Vive Dieu, te voilà vêtu comme un Prince ! Une belle épée, des bas de soye, un pourpoint & un manteau de velours, relevez d'une broderie d'argent. Malepeste ! Cela sent diable-

ment les bonnes fortunes. Je vais parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ses largesses. Tu te trompes, lui dis-je; mes affaires ne sont pas si florissantes que tu te l'imagines, à d'autres, repliqua-t-il, à d'autres. Tu veux faire le discret. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt, Monsieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous plaît? Il me vient, lui repartis-je, d'une franche friponne. Fabrice, mon cher Fabrice, bien loin d'être la coqueluche des femmes de Valladolid, apprends, mon ami, que j'en suis la duppe.

Je prononçai ces dernières paroles si tristement, que Fabrice vit bien qu'on m'avoit joué quelque tour. Il me pressa de lui dire pourquoi je me plaignois ainsi du beau sexe. Je me résolus sans peine à contenter sa curiosité, mais comme j'avois un assez long récit à faire, & que d'ailleurs nous ne voulions pas nous séparer sitôt, nous entrâmes dans un cabaret pour nous entretenir plus commodément. Là, je lui contai en déjeunant tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma sortie d'Oviedo. Il trouva mes aventures assez bizarres, & après m'avoir témoigné qu'il prenoit beau-

coup de part à la fâcheuse situation où j'étois , il me dit : Il faut se consoler , mon enfant , de tous les malheurs de la vie. C'est par-là qu'une ame forte & courageuse se distingue des ames foibles. Un homme d'esprit est-il dans la misere , il attend avec patience un tems plus heureux. Jamais , comme dit Ciceron , il ne doit se laisser abattre jusqu'à ne se plus souvenir qu'il est homme. Pour moi , je suis de ce caractère-là. Mes disgraces ne m'accablent point. Je suis toujours au-dessus de la mauvaise fortune. Par exemple , j'aimois une fille de famille d'Oviedo : j'en étois aimé. Je la demandai en mariage à son pere ; il me la refusa. Un autre en seroit mort de douleur : moi , admire la force de mon esprit , j'enlevai la petite personne. Elle étoit vive , étourdie , coquette , le plaisir , par conséquent la déterminoit toujours au préjudice du devoir. Je la promenai pendant six mois dans le Royaume de Galice ; de-là , comme je l'avois mise dans le goût de voyager , elle eut envie d'aller en Portugal ; mais elle prit un autre compagnon de voyage. Autre sujet de désespoir. Je ne suc-

combai point encore sous le poids de ce nouveau malheur; & plus sage que Ménélas, au lieu de m'armer contre le Pâris qui m'avoit soufflé mon Hélène, je lui sçûs bon gré de m'en avoir défait. Après cela, ne voulant plus retourner dans les Asturies, pour éviter toute discussion avec la Justice, je m'avancai dans le Royaume de Léon, dépensant de ville en ville l'argent qui me restoit de l'enlèvement de mon infante; car nous avions tous deux fait notre main en partant d'Oviedo, & nous n'étions pas mal nippés; mais tout ce que j'avois possédé se dissipa bientôt. J'arrivai à Palencia avec un seul ducat, sur quoi je fus obligé d'acheter une paire de souliers. Le reste ne me mena pas bien loin. Ma situation devint embarrassante. Je commençois déjà même à faire diette. Il fallut promptement prendre un parti. Je résolus de me mettre dans le service. Je me plaçai d'abord chez un gros Marchand de drap qui avoit un fils libertin. J'y trouvai un azile contre l'abstinence, & en même tems un grand embarras. Le pere m'ordonna d'épier son fils: le fils me



pria de l'aider à tromper son pere. Il falloit opter. Je préfèrai la priere au commandement & cette préférence me fit donner mon congé. Je passai ensuite au service d'un vieux peintre, qui voulut par amitié m'enseigner les principes de son art; mais en me les montrant il me laissoit mourir de faim. Cela me dégoûta de la peinture & du séjour de Palencia. Je vins à Valladolid, où par le plus grand bonheur du monde, j'entrai dans la maison d'un Administrateur de l'Hôpital. J'y demeure encore & je suis charmé de ma condition. Le Seigneur Manuel Ordonnez mon maître est un homme d'une piété profonde. Un homme de bien, car il marche toujours les yeux baissés avec un gros rosaire à la main. On dit que dès sa jeunesse n'ayant en vûë que le bien des pauvres, il s'y est attaché avec un zèle infatigable. Aussi ses soins ne sont-ils pas demeurés sans récompense. Tout lui a prospéré. Quelle bénédiction! en faisant les affaires des pauvres, il s'est enrichi.

Quand Fabrice m'eut tenu ce discours, je lui dis: Je suis bien aise que tu sois satisfait de ton sort; mais, entre

nous , tu pourrois , ce me semble , faire un plus beau rôle dans le monde que celui de valet. Un sujet de ton mérite peut prendre un vol plus élevé. Tu n'y penfes pas , Gil Blas , me répondit-il. Sçache que pour un homme de mon humeur , il n'y a point de situation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais est pénible , je l'avoue , pour un imbécile ; mais il n'a que des charmes pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur qui se met en condition , ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison , pour commander plutôt que pour servir. Il commence par étudier son maître. Il se prête à ses défauts , gagne sa confiance & le mene ensuite par le nez. C'est ainfi que je me suis conduit chez mon Administrateur. Je connus d'abord le Pélerin. Je m'apperçûs qu'il vouloit passer pour un saint personnage. Je feignis d'en être la dupe. Cela ne coûte rien. Je fis plus. Je le copiai , & joûant devant lui le même rôle qu'il fait devant les autres , je trompai le trompeur , & je suis devenu peu à peu son *Factotum*. J'efpere que quelque

quelque jour je pourrai sous ses auspices me mêler des affaires des pauvres. Je ferai peut-être fortune aussi, car je me sens autant d'amour que lui pour leur bien.

Voilà de belles espérances, repris-je, mon cher Fabrice; & je t'en félicite. Pour moi, je reviens à mon premier dessein. Je vais convertir mon habit brodé en soutanelle, me rendre à Salamanca, & là me rangeant sous les drapeaux de l'Université, remplir l'emploi de Précepteur. Beau projet, s'écria Fabrice! l'agréable imagination! Quelle folie de vouloir à ton âge te faire pédant? Sçais-tu bien, malheureux, à quoi tu t'engages en prenant ce parti? Sitôt que tu seras placé, toute la maison t'observera. Tes moindres actions seront scrupuleusement examinées. Il faudra que tu te contraignes sans cesse. Que tu te pares d'un extérieur hypocrite & paroisses posséder toutes les vertus. Tu n'auras presque pas un moment à donner à tes plaisirs. Censeur éternel de ton écolier, tu passeras les journées à lui enseigner le Latin & à le reprendre quand il dira ou fera des-

choses contre la bienfaisance, ce qui ne te donnera pas peu d'occupation. Après tant de peine & de contrainte, quel sera le fruit de tes soins? Si le petit Gentilhomme est un mauvais sujet, on dira que tu l'auras mal élevé, & les parens te renvoyeront sans récompense. Peut-être même sans te payer les appointemens qui te seront dus. Ne me parle donc point d'un poste de Précepteur. C'est un Bénéfice à charge d'armes. Mais parle moi de l'emploi d'un laquais. C'est un Bénéfice simple qui n'engage à rien. Un maître a-t-il des vices? le génie supérieur qui le sert les flatte, & souvent même les fait tourner à son profit. Un valet vit sans inquiétude dans une bonne maison. Après avoir bû & mangé tout son saoul, il s'endort tranquillement comme un enfant de famille, sans s'embarrasser du boucher ni du boulanger.

Je ne finirois point, mon enfant, poursuivit-il, si je voulois dire tous les avantages des valets. Crois-moi, Gil-Blas, perds pour jamais l'envie d'être Précepteur, & suis mon exemple. Oti, mais Fabrice, lui repartis-je, on ne

trouve pas tous les jours des Administrateurs ; & si je me résolvois à servir, je voudrois du moins n'être pas mal placé. Oh ! tu as raison, me dit-il, & j'en fais mon affaire. Je te réponds d'une bonne condition, quand ce ne seroit que pour arracher un galant homme à l'Université.

La prochaine misère dont j'étois menacé, & l'air satisfait qu'avoit Fabrice me persuadant encore plus que ses raisons, je me déterminai à me mettre dans le service. La-dessus, nous sortîmes du cabaret & mon compatriote me dit : Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adressent la plupart des laquais qui sont sur le pavé. Il a des grisons qui l'informent de tout ce qui se passe dans les familles. Il sçait où l'on a besoin de valets & il tient un registre exact non-seulement des places vacantes, mais même des bonnes & des mauvaises qualités des maîtres. C'est un homme qui a été frere dans je ne sçai quel Couvent de Religieux. Enfin, c'est lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adresse si singulier, le fils du Barbier Nunez me mena dans un cul de

fac. Nous entrâmes dans une petite maison, où nous trouvâmes un homme de cinquante & quelques années, qui écrivoit sur une table. Nous le saluâmes, assez respectueusement même; mais soit qu'il fût fier de son naturel, soit que n'ayant coutume de voir que des laquais & des cochers, il eût pris l'habitude de recevoir son monde cavalierement, il ne se leva point. Il se contenta de nous faire une légère inclination de tête. Il me regarda pourtant avec une attention particulière. Je vis bien qu'il étoit surpris qu'un jeune homme en habit de velours brodé voulut devenir laquais. Il avoit plutôt lieu de penser que je venois lui en demander un. Il ne put toutefois douter long-tems de mon intention, puisque Fabrice lui dit d'abord : Seigneur Arias de Londonna, vous voulez bien que je vous présente le meilleur de mes amis. C'est un garçon de famille que ses malheurs réduisent à la nécessité de servir. Enseignez-lui, de grace, une bonne condition & comptez sur sa reconnaissance. Messieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous, vous autres. Avant qu'on vous

place, vous faites les plus belles promesses du monde. Etes-vous bien placez? vous ne vous en souvenez plus. Comment donc, lui repliqua Fabrice? vous plaignez-vous de moi? n'ai-je pas bien fait les choses? Vous auriez pû les faire encore mieux, reprit Arias. Votre condition vaut un emploi de Commis, & vous m'avez payé comme si je vous eusse mis chez un Auteur. Je pris alors la parole & dis au Seigneur Arias que pour lui faire connoître que je n'étois pas ingrat, je voulois que la reconnoissance précédât le service. En même tems je tirai de mes poches deux ducats que je lui donnai avec promesse de n'en pas demeurer-là, si je me voyois dans une bonne maison.

Il parut content de mes manières. J'aime, dit-il, qu'on en use de la sorte avec moi. Il y a, continua-t-il d'excellens postes vacans. Je vais vous les nommer & vous choisirez celui qu'il vous plaira. En achevant ces paroles, il mit ses lunettes, ouvrit un registre qui étoit sur la table, tourna quelques feuillets & commença de lire dans ces termes : Il faut un laquais au Capitaine Torbellino, homme empor-

té, brutal & fantasque. Il gronde sans cesse, jure, frappe, & le plus souvent estropie ses domestiques. Passons à un autre, m'écriai-je à ce portrait. Ce Capitaine-là n'est pas de mon goût. Ma vivacité fit sourire Arias, qui poursuivit ainsi sa lecture : Dona Manuela de Sandoval, Douairière surannée, hargneuse & bizarre est actuellement sans laquais. Elle n'en a qu'un d'ordinaire ; encore ne le peut-elle garder un jour entier. Il y a dans la maison depuis dix ans un habit qui sert à tous les valets qui entrent de quelque taille qu'ils soient. On peut dire qu'ils ne font que l'essayer, & qu'il est encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'aient porté. Il manque un valet au Docteur Alvar Fannez. C'est un Médecin Chimiste. Il nourrit bien ses domestiques, les entretient proprement, leur donne même de gros gages ; mais il fait sur eux l'épreuve de ses remèdes. Il y a souvent des places de laquais à remplir chez cet homme-là.

Oh, je le crois bien, interrompît Fabrice en riant. Vive Dieu, vous nous enseignez-là de bonnes conditions. Patience, dit Arias de Londonna. Nous ne som-



mes pas au bout. Il y a de quoi vous contenter. Là-dessus , il continua de lire de cette sorte : Dona Alfonso de Solis vieille dévote qui passe les deux tiers de la journée dans l'Eglise & veut que son valet y soit toujours auprès d'elle, n'a point de laquais depuis trois semaines. Le Licencié Sedillo vieux Chanoine du Chapitre de cette Ville chassa hier au soir son valet. Halte-là , Seigneur Arias de Londona , s'écria Fabrice en cet endroit. Nous nous en tenons à ce dernier poste. Le Licencié Sedillo est des amis de mon maître & je le connois parfaitement. Je sçai qu'il a pour gouvernante une vieille béate , qu'on nomme la Dame Jacinte & qui dispose de tout chez lui. C'est une des meilleures maisons de Valladolid. On y vit doucement & l'on y fait très-bonne chere. D'ailleurs , le Chanoine est un homme infirme , un vieux goutteux qui fera bientôt son testament. Il y a un legs à espérer. La charmante perspective pour un valet. Gil Blas , ajouta-t-il , en se tournant de mon côté , ne perdons point de tems , mon ami. Allons tout à l'heure chez le Licencié. Je veux te présenter moi-même & te servir de répondant.

À ces mots, de crainte de manquer une si belle occasion, nous prîmes brusquement congé du Seigneur Arias, qui m'assura pour mon argent, que si cette condition m'échappoit, je pouvois compter qu'il m'en feroit trouver une aussi bonne.

*Fin du premier Livre.*



HISTOIRE



# HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE. *LIVRE SECOND.*

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Fabrice mène & fait recevoir Gil Blas chez le Licencié Sedillo. Dans quel état étoit ce Chanoine. Portrait de sa Gouvernante.*

**N** O U S avions si grand-peur d'arriver trop tard chez le vieux Licencié, que nous ne fîmes qu'un saût du cul de sac à sa maison. Nous en trouvâmes la porte fermée. Nous frappâmes. Une fille de

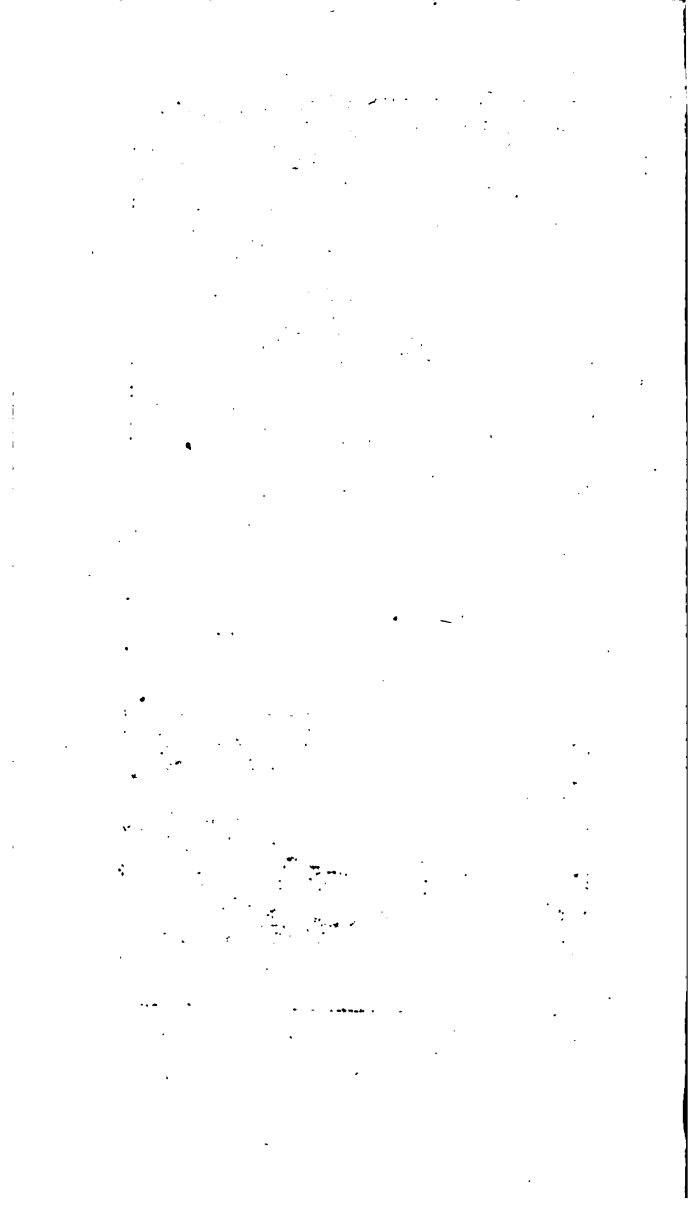
dix ans, que la Gouvernante faisoit passer pour sa nièce en dépit de la médifance, vint ouvrir, & comme nous lui demandions si l'on pouvoit parler au Chanoine, la Dame Jacinte parut. C'étoit une personne déjà parvenue à l'âge de discrétion, mais belle encore, & j'admiraï particulièrement la fraîcheur de son teint. Elle portoit une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune, avec une large ceinture de cuir, d'où pendoit d'un côté un trouffeu de clefs, & de l'autre un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'apperçûmes, nous la saluâmes avec beaucoup de respect. Elle nous rendit le salut fort civilement, mais d'un air modeste & les yeux baissés.

J'ai appris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au Seigneur Licencié Sedillo & je viens lui en présenter un dont j'espère qu'il sera content. La Gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement, & ne pouvant accorder ma broderie avec le discours de Fabrice, elle demanda si c'étoit moi qui recherchois la place vacante. Oüi, lui dit le fils de Nunnez, c'est ce jeune homme. Tel que vous le voyez, il lui est arrivé des disgraces qui

l'obligeant à se mettre en condition. Il se consolera de ses malheurs, ajouta-t'il d'un ton doux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maison & de vivre avec la vertueuse Jacinte, qui mériteroit d'être la gouvernante du Patriarche des Indes. A ces mots, la vieille Béate cessa de me regarder, pour considérer le gracieux personnage qui lui parloit ; & frappée de ses traits qu'elle crut ne lui être pas inconnus : J'ai une idée confuse de vous avoir vû, lui dit-elle ; aidez-moi à la débrouiller. Chaste Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'est bien glorieux de m'être attiré vos regards. Je suis venu deux fois dans cette maison avec mon maître le Seigneur Manuel Ordonnez Administrateur de l'Hôpital. Hé justement, repliqua la Gouvernante, je m'en souviens & je vous remets. Ah puisque vous appartenez au Seigneur Ordonnez, il faut que vous soyez un garçon de bien & d'honneur. Votre condition fait votre éloge & ce jeune homme ne sçauroit avoir un meilleur répondant que vous. Venez, poursuivit-elle, je vais vous faire parler au Seigneur Sedillo. Je crois qu'il sera bien-aise d'avoir un garçon de votre main.

Nous suivîmes la Dame Jacinte. Le Chanoine étoit logé par bas , & son appartement consistoit en quatre pièces de plein pied bien boisées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la première , & nous y laissa pour passer dans la seconde , où étoit le Licencié. Après y avoir demeuré quelque tems en particulier avec lui pour le mettre au fait , elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous apperçûmes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil , un oreiller sous la tête , des coussins sous les bras & les jambes appuyées sur un gros carreau plein de duvet. Nous nous approchâmes de lui sans ménager les révérences , & Fabrice portant encore la parole , ne se contenta pas de redire ce qu'il avoit dit à la gouvernante , il se mit à vanter mon mérite , & s'étendit principalement sur l'honneur que je m'étois acquis chez le Docteur Godinez dans les disputes de Philosophie ; comme s'il eût fallu que je fusse un grand Philosophe , pour devenir valet d'un Chanoine. Cependant par le bel éloge qu'il fit de moi , il ne laissa pas de jeter de la poudre aux yeux du Licencié , qui remarquant d'ailleurs que je ne déplaisois pas à la







Dame Jacinte, dit à mon répondant :  
L'ami, je reçois à mon service le garçon  
que tu m'amènes. Il me revient assés,  
& je juge favorablement de ses mœurs,  
puisque'il m'est présenté par un domesti-  
que du Seigneur Ordonnez.

D'abord que Fabrice vit que j'étois  
arrêté, il fit une grande révérence au  
Chanoine, un autre encore plus pro-  
fonde à la gouvernante, & se retira fort  
satisfait, après m'avoir dit tout bas que  
nous nous reverrions, & que je n'avois  
qu'à rester-là. Dès qu'il fut sorti, le Li-  
cencié me demanda comment je m'ap-  
pellois, pourquoi j'avois quitté ma pa-  
trie, & par ses questions il m'engagea  
devant la Dame Jacinte à raconter mon  
histoire. Je les divertis tous deux, sur-  
tout par le récit de ma dernière avan-  
ture. Camille & D. Raphaël leur don-  
nerent une si forte envie de rire qu'il en  
pença coûter la vie au vieux goutteux ;  
car comme il rioit de toute sa force, il  
lui prit une toux si violente, que je crus  
qu'il alloit passer. Il n'avoit pas encore  
fait son testament, jugez si la gouver-  
nante fut alarmée. Je la vis tremblante,  
éperduë courir au secours du bon hom-  
me, & faisant ce qu'on fait pour soula-

ger les enfans qui toussent , lui frotter le front & lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'une fausse alarme. Le vieillard cessa de tousser & sa gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit ; mais la Dame Jacinte craignant une seconde toux , s'y opposa. Elle m'emmena même de la chambre du Chanoine dans une garde-robe , où parmi plusieurs habits étoit celui de mon prédécesseur. Elle me le fit prendre & mit à sa place le mien , que je n'étois pas fâché de conserver , dans l'espérance qu'il me serviroit encore. Nous allâmes ensuite tous deux préparer le dîner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuisine. Il est vrai que j'en avois fait l'heureux apprentissage sous la Dame Léonarde , qui pouvoit passer pour une bonne cuisinière. Elle n'étoit pas toutefois comparable à la Dame Jacinte. Celle-ci l'emportoit peut-être sur le cuisinier même de l'Archevêché de Tolède. Elle excelloit en tout. On trouvoit ses bûques exquisés , tant elle sçavoit bien choisir & mêler les suc des viandes qu'elle y faisoit entrer , & ses hachis étoient assaisonnez d'une manière qui les rendoit très-agréables au goût. Quand le di-

fier fut prêt, nous retournâmes à la  
 chambre du Chanoine, où pendant que  
 je dressois une table auprès de son fau-  
 teuil, la gouvernante passa sous le men-  
 ton du vieillard une serviette & la lui  
 attacha aux épaules. Un moment après,  
 je servis un potage qu'on auroit pu pré-  
 senter au plus fameux Directeur de Ma-  
 drid, & deux entrées qui auroient eu de  
 quoi piquer la sensualité d'un Viceroy,  
 si la Dame Jacinte n'y eût pas épargné  
 les épices, de peur d'irriter la goutte du  
 Licencié. A la vue de ces bons plats,  
 mon vieux maître que je croyois per-  
 clus de tous ses membres, me montra  
 qu'il n'avoit pas entièrement encore per-  
 du l'usage de ses bras. Il s'en aida pour  
 se débarrasser de son oreiller & de ses  
 coussins, & se disposa gayement à man-  
 ger. Quoique la main lui tremblât,  
 elle ne refusa pas le service. Il la faisoit  
 aller & venir assez librement, de façon  
 pourtant qu'il répandoit sur la nappe &  
 sur sa serviette la moitié de ce qu'il por-  
 toit à sa bouche. J'étais la bisque, lors-  
 qu'il n'en voulut plus, & j'apportai  
 une perdrix flanquée de deux cailles  
 rôties que la Dame Jacinte lui dépen-  
 ça. Elle avoit aussi soin de lui faire boire

de tems en tems de grands coups de vin un peu trempé , dans une coupe d'argent large & profonde qu'elle lui tenoit comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna sur les entrées & ne fit pas moins d'honneur aux petits pieds. Quand il se fut bien empiffré , la Béate lui détacha sa serviette, lui remit son oreiller & ses coussins, puis le laissant dans son fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner , nous desservîmes & nous allâmes manger à notre tour.

Voilà de quelle maniere dînoit tous les jouts notre Chanoine ; qui étoit peut-être le plus grand mangeur du Chapitre. Mais il soupoit plus légèrement, Il se contentoit d'un poulet ou d'un lapin avec quelques compotes de fruits. Je faisois bonne chère dans cette maison. J'y menois une vie très-douce. Je n'y avois qu'un désagrément : c'est qu'il me falloit veiller mon maître & passer la nuit comme une garde de malade. Outre une rétention d'urine qui l'obligeoit à demander dix fois par heure son pot de chambre, il étoit sujet à suer, & quand cela arrivoit, il falloit lui changer de chemise. Gil Blas, me dit-

il dès la seconde nuit, tu as de l'adresse & de l'activité. Je prévois que je m'accommoderai bien de ton service. Je te recommande seulement d'avoir de la complaisance pour la Dame Jacinte, & de faire docilement tout ce qu'elle te dira, comme si je te l'ordonnois moi-même. C'est vne fille qui me sert depuis quinze années avec un zèle tout particulier. Elle a un soin de ma personne, que je ne puis assez reconnoître. Aussi, je te l'avoue, elle m'est plus chere que toute ma famille. J'ai chassé de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre sœur; & j'ai bien fait. Il n'avoit aucune considération pour cette pauvre fille, & bien loin de rendre justice à l'attachement sincère qu'elle a pour moi, l'insolent la traitoit de fausse dévote; car aujourd'hui la vertu ne paroît qu'hypocrisie aux jeunes gens. Graces au Ciel, je me suis défait de ce maraud-là. Je préfere aux droits du sang l'affection qu'on me témoigne, & je ne me laisse prendre seulement que par le bien qu'on me fait. Vous avez raison, Monsieur, dis-je alors au Licencié. La reconnoissance doit avoir plus de force sur nous que les loix de la nature. Sans

doute, reprit-il, & mon testament fera bien voir que je ne me soucie guère de mes parens. Ma gouvernante y aura bonne part, & tu n'y feras point oublié, si tu continues comme tu commences à me servir. Le valet que j'ai mis dehors hier, a perdu par sa faute un bon legs. Si ce misérable ne m'eût pas obligé par ses manières à lui donner son congé, je l'aurois enrichi; mais c'étoit un orgueilleux qui manquoit de respect à la Dame Jacinte : un paresseux qui craignoit la peine. Il n'aimoit point à me veiller & c'étoit pour lui une chose bien fatigante, que de passer les nuits à me soulager. Ah le malheureux ? m'écriai-je, comme si le génie de Fabrice m'eût inspiré ! il ne méritoit pas d'être auprès d'un aussi honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir, doit avoir un zèle infatigable. Il doit se faire un plaisir de son devoir & ne se pas croire occupé, lors même qu'il sue sang & eau pour vous.

Je m'aperçûs que ces paroles plurent fort au Licencié. Il ne fut pas moins content de l'assurance que je lui donnai d'être toujours parfaitement soumis aux volontés de la Dame Jacinte. Voulant

donc passer pour un valet que la fatigue ne pouvoit rebuter, je faisois mon service de la meilleure grace qu'il m'étoit possible. Je ne me plaignois point d'être toutes les nuits sur pied. Je ne laissois pas pourtant de trouver cela très-désagréable, & sans le legs dont je repaissois mon espérance, je me serois bientôt dégoûté de ma condition. Je n'y aurois pû résister, il est vrai que je me reposois quelques heures pendant le jour. La gouvernante, je lui dois cette justice, avoit beaucoup d'égard pour moi. Ce qu'il falloit attribuer au soin que je prenois de gagner ses bonnes grâces par des manières complaisantes & respectueuses. Etois-je à table avec elle & sa nièce qu'on appelloit Inesille ? je leur changeois d'assiettes ; je leur versois à boire ; j'avois une attention toute particulière à les servir. Je m'insinuai par-là dans leur amitié. Un jour que la Dame Jacinte étoit sortie pour aller à la provision, me voyant seul avec Inesille, je commençai à l'entretenir. Je lui demandai si son pere & sa mere vivoient encore. Oh que non, me répondit-elle. Il y a bien long-tems, bien long-tems qu'ils sont morts ; car ma bonne

sante me l'a dit, & je ne les ai jamais vûs. Je crus pieusement la petite fille quoique sa réponse ne fût pas catégorique, & je la mis si bien en train de parler, qu'elle-m'en dit plus que je n'en voulois sçavoir. Elle m'apprit ou plutôt je compris, par les naïvetés qui lui échaperent, que sa bonne tante avoit un bon ami qui demeurait aussi auprès d'un vieux Chanoine dont il administrait le temporel, & que ces heureux domestiques comptoient d'assembler les dépouilles de leurs maîtres par un hymenée dont ils goûtoient les douceurs par avance. J'ai déjà dit que la Dame Jacinte, bien qu'un peu surannée, avoit encore de la fraîcheur. Il est vrai qu'elle n'épargnoit rien pour se conserver. Outre qu'elle prenoit tous les matins un clystère, elle avaloit pendant le jour & en se couchant d'excellens coulis. De plus, elle dormoit tranquillement la nuit, tandis que je veillois mon maître. Mais ce qui peut-être contribuoit encore plus que toutes ces choses à lui rendre le teint si frais, c'étoit à ce que me dit Inefille, une fontaine qu'elle avoit à chaque jambe.



## CHAPITRE II.

*De quelle maniere le Chanoine , étant tombé malade , fut traité ; ce qu'il en arriva ; & ce qu'il laissa par Testament à Gil Blas,*

**J**E servis pendant trois mois le Licencié Sedillo, sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me faisoit passer. Au bout de ce tems-là il tomba malade. La fièvre le prit, & avec le mal qu'elle lui causoit, il sentit irriter sa goutte. Pour la première fois de sa vie, qui avoit été longue, il eut recours aux Médecins. Il demanda le Docteur Sangrado, que tout Valladolid regardoit comme un Hippocrate. La Dame Jacinte auroit mieux aimé que le Chanoine eût commencé par faire son Testament. Elle lui en toucha même quelques mots; mais outre qu'il ne se croyoit pas encore proche de sa fin, il avoit de l'opiniâtreté dans certaines choses. J'allai donc chercher le Docteur Sangrado. Je l'amenai au logis. C'étoit un grand homme sec & pâle, & qui depuis quarante ans pour

le moins occupoit le cizeau des Parques. Ce sçavant Médecin avoit l'extérieur grave. Il pesoit ses discours & donnoit de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnemens paroissoient géométriques & ses opinions fort singulieres.

Après avoir observé mon maître, il lui dit d'un air doctoral : Il s'agit ici de suppléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres à ma place, ordonneroient sans doute des remèdes salins, urinaires, volatils, & qui pour la plupart participent du soufre & du mercure. Mais les purgatifs & les sudorifiques sont des drogues pernicieuses & inventées par des Charlatans. Toutes les préparations chymiques ne semblent faites que pour nuire. Pour moi, j'emploie des moyens plus simples & plus sûrs. À quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoutumé ? Je mange ordinairement, répondit le Chanoine, des bisques & des viandes succulentes. Des bisques & des viandes succulentes, s'écria le Docteur avec surprise ! Ah vraiment je ne m'étonne plus si vous êtes malade ! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés ! ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus sûre-

ment. Il faut que vous renonciez aux alimens de bon goût. Les plus fades sont les meilleures pour la santé. Comme le sang est insipide, il veut des mets qui tiennent de sa nature. Et bûvez-vous du vin, ajouta-t-il? Oûi, dit le Licencié, du vin trempé. Oh! trempé, tant qu'il vous plaira, reprit le Médecin! Quel déreglement! voilà un régime épouvantable! Il y a long-tems que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous? j'entre dans ma soixante-neuvième année, répondit le Chanoine, Justement, répliqua le Médecin; une vieillesse anticipée est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bû que de l'eau claire toute votre vie, & que vous vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites, par exemple, de pois ou de fèves, vous ne seriez pas présentement tourmenté de la goutte, & tous vos membres feroient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespère pas toutefois de vous remettre sur pied, pourvû que vous vous abandonniez à mes ordonnances. Le Licencié tout friand qu'il étoit, promit de lui obéir en toutes choses.

Alors Sangrado m'envoya chercher

un Chirurgien qu'il me nomma, & fit tirer à mon maître six bonnes palettes de sang, pour commencer à suppléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au Chirurgien, Maître Martin Onnez, revenez dans trois heures en faire autant, & demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie. On ne peut trop saigner un malade. Comme il n'est obligé à aucun mouvement, ou exercice considérable, & qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi. La vie dans tous les deux ne consiste que dans le pouls & dans la respiration. Le bon Chanoine s'imaginant qu'un si grand Médecin ne pouvoit faire de faux raisonnemens, se laissa saigner sans résistance. Lorsque le Docteur eût ordonné de fréquentes & copieuses saignées, il dit qu'il falloit aussi donner au Chanoine de l'eau chaude à tout moment, assurant que l'eau bûë en abondance pouvoit passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite, en disant d'un air de confiance à la Dame Jacinte & à moi, qu'il répondoit de la vie du malade, si  
on le

on le traitoit de la maniere qu'il venoit de prescrire. La gouvernante, qui jugeoit peut-être autrement que lui de sa méthode, protesta qu'on la suivroit avec exactitude. En effet nous mêmes promptement de l'eau chauffer; & comme le Médecin nous avoit recommandé sur toutes choses de ne la point épargner, nous en fîmes d'abord boire à mon Maître, deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après, nous réitérâmes; puis retournant encore de tems en tems à la charge, nous versâmes dans son estomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le Chirurgien nous secondant par la quantité de sang qu'il tiroit, nous réduisîmes en moins de deux jours le vieux Chanoine à l'extrémité.

Ce pauvre Ecclésiastique n'en pouvant plus, comme je voulois lui faire avaler encore un grand verre du spécifique, me dit d'une voix foible: Arrête, Gil Blas; ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir malgré la vertu de l'eau; & quoiqu'il me reste à peine une goutte de sang, je ne m'en porte pas mieux pour cela. Ce qui prouve bien que le plus habile Médecin du monde ne sçauroit prolonger

nos jours, quand leur terme fatal est arrivé. Il faut donc que je me prépare à partir pour l'autre monde. Va me chercher un Notaire. Je veux faire mon Testament. A ces derniers mots, que je n'étois pas fâché d'entendre, j'affectai de paroître fort triste, ce que tout héritier ne manque pas de faire en pareil cas, & cachant l'envie que j'avois de m'acquitter de la commission qu'il me donnoit : Hé mais, Monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas si bas, Dieu merci, que vous ne puissiez vous relever. Non, non, repartit-il, mon enfant; c'en est fait. Je sens que la goutte remonte & que la mort s'approche. Hâte-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'apperçus effectivement, qu'il changeoit à vue d'œil, & la chose me parut si pressante, que je sortis vite pour faire ce qu'il m'ordonnoit, laissant auprès de lui la Dame Jachette, qui craignoit encore plus que moi qu'il ne mourût sans tester. J'entrai dans la maison du premier Notaire dont on m'enseigna la demeure, & le trouvant chez lui : Monsieur, lui dis-je, le Licencié Sedillo mon maître tire à sa fin, il veut faire écrire ses dernières volontés. Il n'y a pas un moment à perdre.

Le Notaire étoit un petit vieillard gay qui se plaisoit à railler. Il me demanda quel Médecin voyoit le Chanoine. Je lui répondis que c'étoit le Docteur Sangrado. A ce nom, prenant brusquement son manteau & son chapeau: Vive Dieu, s'écria-t-il, partons donc en diligence; car ce Docteur est si expéditif, qu'il ne donne pas le tems à ses malades d'appeler des Notaires. Cet homme là m'a bien soufflé des testamens.

En parlant de cette sorte, il s'empressa de sortir avec moi, & pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis, Monsieur, vous sçavez qu'un testateur mourant manque souvent de mémoire. Si par hazard mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire souvenir de mon zèle. Je le veux bien, mon enfant, me répondit le Notaire. Tu peux compter là-dessus. Il est juste qu'un Maître récompense un Domestique qui l'a bien servi. Je l'exhorterai même à te donner quelque chose de considérable pour peu qu'il soit disposé à reconnoître tes services. Le Licencié, quand nous arrivâmes dans sa chambre, avoit encore tout son bon sens. La Dame

Jacinte , le visage baigné de pleurs de commande étoit auprès de lui. Elle venoit de jouer son rôle & de préparer le bon-homme à lui faire beaucoup de bien. Nous laissâmes le Notaire seul avec mon maître , & passâmes, elle & moi , dans l'antichambre , où nous rencontrâmes le Chirurgien que le Médecin envoyoit pour faire une nouvelle & dernière saignée. Nous l'arrêtâmes. Attendez Maître Martin , lui dit la gouvernante ; vous ne sçauriez entrer présentement dans la chambre du Seigneur Sedillo. Il va dicter ses dernières volontés à un Notaire qui est avec lui. Vous le saignerez tout à votre aise quand il aura fait son testament.

Nous avions grand peur , la Béate & moi , que le Licencié ne mourut en testant ; mais par bonheur , l'aête qui causoit notre inquiétude se fit. Nous vîmes sortir le Notaire , qui me trouvant sur son passage , me frappa sur l'épaule & me dit en souriant : On n'a point oublié Gil Blas . A ces mots je ressentis une joye toute des plus vives , & je sçûs si bon gré à mon maître de s'être souvenu de moi , que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort , qui ne



manqua pas d'arriver bientôt ; car le Chirurgien l'ayant encore saigné , le pauvre vieillard , qui n'étoit déjà que trop affoibli , expira presque dans le moment. Comme il rendoit les derniers soupirs , le Médecin parut & demeura un peu sot , malgré l'habitude qu'il avoit de dépêcher ses malades. Cependant loin d'imputer la mort du Chanoine à la boisson & aux saignées , il sortit en disant d'un air froid qu'on ne lui avoit pas tiré assez de sang , ni fait boire assez d'eau chaude. L'exécuteur de la haute Médecine , je veux dire le Chirurgien , voyant aussi qu'on n'avoit plus besoin de son ministère , suivit le Docteur Sangrado. L'un & l'autre disant que dès le premier jour ils avoient condamné le Licencié. Effectivement ils ne se trompoient presque jamais quand ils portoient un pareil jugement.

Sitôt que nous vîmes le patron sans vie , nous fîmes la Dame Jacinte , Inésille & moi , un concert de cris funèbres , qui fut entendu de tout le voisinage. La Béate sur-tout , qui avoit le plus grand sujet de se réjouir , pouffoit des accens si plaintifs , qu'elle sembloit être la personne du monde la plus touchée. La

chambre en un instant se remplit de gens moins attirés par la compassion que par la curiosité. Les parens du défunt n'eurent pas plutôt vent de sa mort, qu'ils vinrent fondre au logis & faire mettre le scellé par tout. Ils trouverent la gouvernante si affligée, qu'ils crurent d'abord que le Chanoine n'avoit point fait de testament. Mais ils apprirent bientôt, à leur grand regret, qu'il y en avoit un revêtu de toutes les formalités nécessaires. Lorsqu'on vint à l'ouvrir & qu'ils virent que le testateur avoit disposé de ses meilleures effets en faveur de la Dame Jacinte & de la petite fille, ils firent son oraison funebre dans des termes peu honorables à sa mémoire. Ils apostrophèrent en même-tems la Béate, & firent aussi quelque mention de moi. Il faut avouer que je le méritois bien: le Licencié, devant Dieu soit son ame, pour m'engager à me souvenir de lui toute ma vie, s'expliquoit ainsi pour mon compte par un article de son testament: *Item, puisque Gil Blas est un garçon qui a déjà de la littérature, pour achever de le rendre sçavant, je lui laisse ma bibliothèque, tous mes livres & mes manuscrits sans aucune exception.*

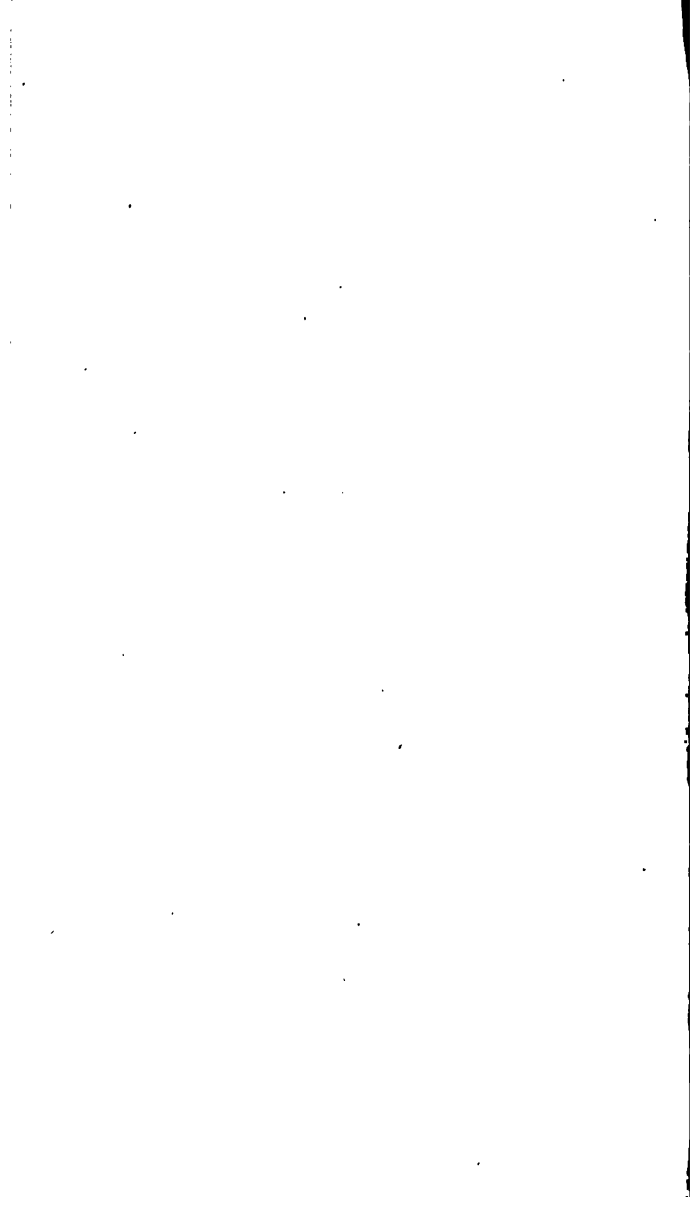
J'ignorois ou pouvoit être cette prétendue bibliothèque. Je ne m'étois point apperçû qu'il y en eût dans la maison. Je sçavois seulement qu'il y avoit quelques papiers avec cinq ou six volumes sur deux petits ais de sapin dans le cabinet de mon maître. C'étoit là mon legs. Encore les livres ne me pouvoient-ils être d'une grande utilité. L'un avoit pour titre : le Cuisinier parfait; l'autre traitoit de l'indigestion & de la manière de la guérir, & les autres étoient les quatre parties du bréviaire, que les vers avoient à demi rongées. A l'égard des manuscrits, le plus curieux contenoit toutes les pièces d'un procès que le Chanoine avoit eu autrefois pour sa Prébende. Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention qu'il n'en méritoit, je l'abandonnai aux parens qui me l'avoient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étois revêtu, & je repris le mien, bornant à mes gages le fruit de mes services. J'allai chercher ensuite une autre maison. Pour la Dame Jacinte, outre les sommes qui lui avoient été léguées, elle eût encore de bonnes nippes, qu'à l'aide de son bon ami, elle avoit détournées pendant la maladie du Licencié.

## CHAPITRE III.

*Gil Blas s'engage au service du Docteur Sangrado, & devient un célèbre Médecin.*

**J**E résolus d'aller trouver le Seigneur Arias de Londonna, & de choisir dans son registre une nouvelle condition; mais comme j'étois prêt d'entrer dans le cul de sac où il demeuroid, je rencontrai le Docteur Sangrado, que je n'avois point vû depuis le jour de la mort de mon maître, & je pris la liberté de le saluer. Il me remit dans le moment, quoique j'eusse changé d'habit, & témoignant quelque joye de me voir: Hé te voilà, mon enfant me dit-il, je pensois à toi tout à l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, & tu m'es revenu dans l'esprit. Tu me parois bon enfant & je crois que tu serois bien mon fait si-tu sçavois lire & écrire. Monsieur, lui répondis-je, sur ce pied-là je suis donc votre affaire, car je sçai l'un & l'autre. Cela étant, reprit-il, tu es l'homme qu'il me faut. Vien  
chez





chez moi. Tu n'y auras que de l'agrément. Je te traiterai avec distinction. Je ne te donnerai point de gages, mais rien ne te manquera. J'aurai soin de t'entretenir proprement, & je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu seras plutôt mon élève que mon valet.

J'acceptai la proposition du Docteur, dans l'espérance que je pourrois sous un si sçavant maître me rendre illustre dans la Médecine. Il me mena chez lui sur le champ, pour m'installer dans l'emploi qu'il me destinoit, & cet emploi consistoit à écrire le nom & la demeure des malades qui l'envoyoient chercher pendant qu'il étoit en Ville. Il y avoit pour cet effet au logis un registre, dans lequel une vieille servante, qu'il avoit pour tout domestique, marquoit les adresses; mais outre qu'elle ne sçavoit point l'otrographe, elle écrivoit si mal qu'on ne pouvoit le plus souvent déchiffrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre, qu'on pouvoit justement appeller un registre mortuaire, puisque les gens dont je prenois les noms mouroient presque tous. J'inscrivois, pour ainsi parler, les personnes qui vouloient partir.

pour l'autre monde, comme un Cornu mis dans un bureau de voiture publique écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avois souvent la plume à la main, parce qu'il n'y avoit point en ce tems-là de Médecin à Valladolid plus accrédité que le Seigneur Sangrado. Il s'étoit mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux, soutenu d'un air imposant, & par quelques cures heureuses qui lui avoient fait plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

Il ne manquoit pas de pratique, ni par conséquent de bien. Il n'en faisoit pas toutefois meilleure chere. On vivoit chez lui très frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites ou du fromage. Il disoit que ces alimens étoient les plus convenables à l'estomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'est-à-dire à être broyés plus aisément. Néanmoins, bien qu'il les crût de facile digestion, il ne vouloit point qu'on s'en rassasiât. En quoi, certes, il se montroit fort raisonnable. Mais s'il nous défendoit, à la servante & à moi, de manger beaucoup, en récompense il nous permettoit de boire de l'eau à discrétion.



Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus, il nous disoit quelquefois. Bûvez, mes enfans. La santé consiste dans la souplesse & l'humectation des parties. Bûvez de l'eau abondamment. C'est un dissolvant universel. L'eau fond tous les Sels. Le cours du sang est-il ralenti? elle le précipite. Est-il trop rapide? elle en arrête l'impétuosité. Notre Docteur étoit de si bonne foi sur cela, qu'il ne bûvoit jamais lui-même que de l'eau, bien qu'il fût dans un âge avancé. Il définissoit la vieillesse une phthisie naturelle qui nous dessèche & nous consume; & sur cette définition, il déplorait l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il soutenoit que le vin les use & les détruit, & disoit fort éloquemment que cette liqueur funeste est pour eux comme pour tout le monde un ami qui trahit & un plaisir qui trompe.

Malgré ces doctes raisonnemens après avoir été huit jours dans cette maison, il me prit un cours de ventre, & je commençai à sentir de grands maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel & à la mauvaise nourriture que je prenois. Je m'en plaignis à mon maître dans la pensée qu'il

pourroit se relâcher & me donner un peu de vin à mes repas ; mais il étoit trop ennemi de cette liqueur , pour me l'accorder. Quand tu auras formé l'habitude de boire de l'eau , me dit-il , tu en connoîtràs l'excellence. Au reste , poursuivit-il , si tu te sens quelque dégoût pour l'eau pure , il y a des secours innocens pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses. La sauge , par exemple , & la véronique leur donnent un goût délectable , & si tu veux les rendre encore plus délicieuses , tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet , du romarin , ou du coquelicot.

Il avoit beau vanter l'eau & m'enseigner le secret d'en composer des breuvages exquis , j'en bûvois avec tant de modération , que s'en étant appercû , il me dit : Hé vraiment , Gil Blas , je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé. Tu ne bois pas assez , mon ami. L'eau prise en petite quantité ne sert qu'à développer les parties de la bile , & qu'à leur donner plus d'activité ; au lieu qu'il les faut noyer dans un délayant copieux. Ne crains pas , mon cher enfant , que l'abondance de l'eau affoiblisse ou refroidisse ton estomac. Loin de

toi cette terreur panique que tu te fais peut-être de la boisson fréquente. Je te garantis de l'événement ; & si tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre , Celse même t'en fera garant. Cet oracle latin fait un éloge admirable de l'eau. Ensuite il dit en termes exprès que ceux qui pour boire du vin s'excusent sur la foiblesse de leur estomac , font une injustice manifeste à ce viscere & cherchent à couvrir leur sensualité.

Comme j'aurois eu mauvaise grace de me montrer indocile en entrant dans la carrière de la Médecine , je fis semblant d'être persuadé qu'il avoit raison. J'avouërai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau sur la garantie de Celse. Ou plutôt je commençai à noyer la bile en buvant copieusement de cette liqueur , & quoique de jour en jour je m'en sentisse plus incommodé, le préjugé l'emportoît sur l'expérience. J'avois , comme on voit , une heureuse disposition à devenir Médecin. Je ne pus pourtant résister toujours à la violence de mes maux , qui s'accrurent à un point que je pris enfin la résolution de sortir de chez le Docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi

qui me fit changer de sentiment. Ecoute, me dit-il un jour, je ne suis point de ces maîtres durs & ingrats, qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude, avant que de les récompenser. Je suis content de toi, je t'aime, & sans attendre que tu m'aies servi plus longtemps, j'ai pris la résolution de faire ta fortune dès aujourd'hui. Je veux tout à l'heure te découvrir le fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres Médecins en font consister la connoissance dans mille sciences pénibles, & moi, je prétends t'abrégér un chemin si long, & t'épargner la peine d'étudier la Physique, la Pharmacie, la Botanique & l'Anatomie. Sçaches, mon ami, qu'il ne faut que saigner, & faire boire de l'eau chaude. Voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce simple secret que je te révèle, & que la nature, impénétrable à mes confreres n'a pû dérober à mes observations, est renfermé dans ces deux points, dans la saignée & dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu sçais la Médecine à fonds, & profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup

aussi habile que moi. Tu peux, continuait-il, me soulager présentement. Tu tiendras le matin notre registre, & l'après-midi tu sortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai soin de la Noblesse & du Clergé, tu iras pour moi dans les maisons du tiers état où l'on m'appellera, & lorsque tu auras travaillé quelque tems, je t'en ferai agréger à notre corps. Tu es sçavant, Gil Blas, avant que d'être Médecin, au lieu que les autres sont long-tems Médecins, & la plupart toute leur vie, avant que d'être sçavans.

Je remerciai le Docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de Substitut; & pour reconnoître les bontés qu'il avoit pour moi, je l'assurai que je suivrois toute ma vie ses opinions, quand même elles seroient contraires à celle d'Hippocrate. Cette assurance pourtant n'étoit pas tout à fait sincère. Je désapprouvois son sentiment sur l'eau, & je me proposois de boire du vin tous les jours en allant voir mes malades. Je pendis au croc une seconde fois mon habit brodé pour en prendre un de mon maître & me donner l'air d'un Médecin. Après quoi, je me disposai à exercer la

Mèdeceine aux dépens de qui il appartient-droit. Je débutai par un Alguazil qui avoit une pleurésie. J'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde, & qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai ensuite chez un Patissier à qui la goutte faisoit pousser de grands cris. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'Alguazil, & j'ordonnai qu'on lui fit boire de l'eau de moment en moment. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances; ce qui me fit prendre tant de goût à la profession, que je ne demandai plus que playe & bosse. En sortant de la maison du Patissier, je rencontrai Fabrice que je n'avois point vû depuis la mort du Licencié Sedillo. Il me regarda long-tems avec surprise; puis il se mit à rire de toute sa force en se tenant les côtés. Ce n'étoit pas sans raison. J'avois un manteau qui traînoit à terre avec un pourpoint, & un haut-de chausses quatre fois plus long & plus large qu'il ne falloit. Je pouvois passer pour une figure originale & grotesque. Je le laissai s'épanouir la rate, non sans être tenté de suivre son exemple; mais je me contraignis pour garder le *decorum* dans la rue, & mieux contrefaire le Mèdecein qui n'est pas un

animal risible. Si mon air ridicule avoit excité les ris de Fabrice, mon sérieux les redoubla; & lorsqu'il s'en fut bien donné: Vive Dieu, Gil Blas, me dit-il, te voilà plaisamment équipé. Qui diable t'a déguisé de la sorte? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, tout beau; respectes un nouvel Hipocrate. Apprends que je suis le Substitut du Docteur Sangrado, qui est le plus fameux Médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois semaines. Il m'a montré la Médecine à fond; & comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le soulager. Il va dans les grandes maisons, & moi dans les petites. Fort bien, reprit Fabrice; c'est à dire qu'il t'abandonne le sang du peuple & se réserve celui des personnes de qualité. Je te félicite de ton partage. Il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand monde. Vive un Médecin de fauxbourgs! ses fautes sont moins en vûe & ses assassinats ne font point de bruit. Oui, mon enfant, ajouta-t-il, ton sort me paroît digne d'envie, & pour parler comme Alexandre, si je n'étois pas Fabrice, je voudrois être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du Barbier Nu-

nez qu'il n'avoit pas tort de vanter le bonheur de ma condition présente, je lui montrai les réaux de l'Alguazil & du Patissier. Puis nous entrâmes dans un cabaret pour en boire une partie. On nous apporta d'assez bon vin, que l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'étoit. J'en bûs à longs traits, & n'en déplaise à l'oracle latin, à mesure que j'en verfois dans mon estomac, je sentoie que ce viscere ne me sçavoit pas mauvais gré des injustices que je lui faisois. Nous demeurâmes long-tems dans ce cabaret, Fabrice & moi, nous y rîmes bien aux dépens de nos maîtres, comme cela se pratique entre les valets. Ensuite voyant que la nuit approchoit, nous nous séparâmes, après nous être mutuellement promis que le jour suivant l'après-dînée nous nous retrouverions au même lieu.





## CHAPITRE IV.

*Gil Blas continue d'exercer la Médecine avec autant de succès que de capacité. Avantage de la bague retrouvée.*

**J**E ne fus pas si tôt au logis, que le Docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avois vus & lui remis entre les mains huit réaux qui me restoient des douze que j'avois reçus pour mes ordonnances. Huit réaux, me dit-il après les avoir comptez, c'est peu de chose pour deux visites ; mais il faut tout prendre. Aussi les prit-il presque tous. Il en garda six & me donnant les deux autres ; Tien, Gil Blas, poursuivit-il, voilà pour commencer à te faire un fond ; de plus, je veux faire avec toi une convention qui te sera bien utile ; Je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu seras bientôt riche, mon ami ; car il y aura, s'il plaît à Dieu, bien des maladies cette année.

J'avois bien lieu d'être content de mon partage, puisqu'ayant dessein de retenir

tous les jours le quart de ce que je recevrois en Ville, & touchant encore le quart du reste, c'étoit si l'arithmétique est une science certaine, près de la moitié du tout qui me revenoit. Cela m'inspira une nouvelle ardeur pour la Médecine. Le Lendemain, dès que j'eus dîné, je repris mon habit de substitut & me remis en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avois inscrits, & je les traitai tous de la même manière, bien qu'ils eussent des maux différens. Jusques-là, les choses s'étoient passées sans bruit, & personne, grace au Ciel, ne s'étoit encore revolté contre mes ordonnances; mais quelque excellente que soit la pratique d'un Médecin, elle ne scauroit manquer de censeurs ni d'envieux. J'entrai chez un Marchand Epicier qui avoit un fils hydropique. J'y trouvai un petit Médecin brun, qu'on nommoit le Docteur Cuchillo, & qu'un parent du maître de la maison venoit d'amener pour voir le malade. Je fis de profondes révérences à tout le monde & particulièrement au personnage que je jugeai qu'on avoit appelé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissoit. Il me salua d'un air grave; puis m'ayant

envisagé quelques momens avec beaucoup d'attention: Seigneur Docteur, me dit-il, je vous prie d'excuser ma curiosité: je croyois connoître tous les Médecins de Valladolid mes confreres, & cependant je vous avoüe que vos traits me sont inconnus. Il faut que depuis très-peu de tems vous soyez venu vous établir dans cette ville. Je répondis que j'étois un jeune praticien & que je ne travaillois encore que sous les auspices du Docteur Sangrado. Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embrassé la méthode d'un si grand homme. Je ne doute point que vous ne soyez déjà très-habile, quoique vous paroissiez bien jeune. Il dit cela d'un air si naturel, que je ne sçavois s'il avoit parlé sérieusement, ou s'il s'étoit moqué de moi; & je rêvois à ce que je devois lui repliquer, lorsque l'Epicier prenant ce moment pour parler, nous dit: Messieurs, je suis persuadé que vous sçavez parfaitement l'un & l'autre l'art de la Médecine. Examinez, s'il vous plaît mon fils, & ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir. Là-dessus le petit Médecin se mit à observer le malade, & après m'avoir

## 181 HISTOIRE DE GIL BLAS

fait remarquer tous les symptômes qui découvroient la nature de la maladie, il me demanda de quelle manière je pensois qu'on dût le traiter. Je suis d'avis, répondis-je, qu'on le saigne tous les jours & qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment. A ces paroles, le petit Médecin me dit en souriant d'un air plein de malice ! Et vous croyez que ces remèdes lui sauveront la vie ? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton ferme vous verrez le malade guérir à vûe d'œil. Ils doivent produire cet effet, puisque ce sont des spécifiques contre toutes sortes de maladies. Demandez au Seigneur Sangrado. Sur ce pied-là, reprit-il, Celse a grand tort d'assurer que pour guérir plus facilement un hydropique, il est à propos de lui faire souffrir la soif & la faim. Oh Celse, lui repartis-je, n'est pas mon oracle. Il se trompoit comme un autre, & quelquefois je me sçai bon gré d'aller contre ses opinions, je m'en trouve fort bien. Je reconnois à vos discours, me dit Cuchillo, la pratique sûre & satisfaisante dont le Docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes praticiens. La saignée & la boisson sont la Médecine universelle. Je ne suis pas

surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains. . . . N'en venons point aux invectives , interrompis-je assez brusquement. Un homme de votre profession a bonne grace vraiment de faire de pareils reproches. Allez, allez, Monsieur le Docteur, sans saigner & sans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades en l'autre monde ; & vous en avez peut-être vous même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au Seigneur Sangrado, écrivez contre lui. Il vous répondra, & nous verrons de quel côté seront les rieurs. Par saint Jacques & par saint Denis, interrompit-il à son tour avec emportement, vous ne connoissez guère le Docteur Cuchillo, sçachez que j'ai bec & ongles & que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption & sa vanité, n'est qu'un original. La figure du petit Médecin me mit en colère. Je lui repliquai avec aigreur. Il me repartit de la même sorte, & bien-tôt nous en vîmes aux gourmades. Nous eûmes le tems de nous donner quelques coups de poing & de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'Epicier & son parent pussent nous se-

parer. Lorsqu'ils en furent venus à bout, ils me payerent ma visite & retinrent mon antagoniste qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette aventure, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros Chantre qui avoit la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il se montra si récalcitrant contre ce spécifique, qu'il se mit à jurer. Il me dit un million d'injures & me menaça même de me jeter par les fenêtres, si je ne me hâtois de sortir de chez lui. Je ne me le fis pas dire deux fois. Je me retirai promptement & ne voulant plus voir de malades ce jour-là, je gagnai l'hôtellerie où j'avois donné rendez-vous à Fabrice. Il y étoit déjà. Comme nous nous trouvâmes en humeur de boire, nous fîmes la débauche & nous nous en retournâmes chez nos maîtres en bon état, c'est-à-dire entre deux vins. Le Seigneur Sangrado ne s'aperçut point de mon yvresse, parce que je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avois eu avec le petit Docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me restoit encore de mon combat. D'ailleurs il entroit pour son compte dans le

le rapport que je lui faisois, & se sentant piqué contre Cuchillo: Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remèdes contre ce petit avorton de la Faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boissons aqueuses aux hydropiques: l'ignorant! Je soutiens moi, qu'il faut leur en accorder l'usage. Oûi, l'eau, poursuivait-il, peut guérir toute sorte d'hydropisies, comme elle est bonne pour les rhumatismes & pour les pâles couleurs, elle est encore excellente dans ces fièvres où l'on brûle & glace tout à la fois, & merveilleuse même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, sereuses phlegmatiques & pituiteuses. Cette opinion paroît étrange aux jeunes Médecins tels que Cuchillo, mais elle est très-soutenable en bonne Médecine, & si ces gens-là étoient capables de raisonner en Logiciens, au lieu de me décrier comme ils font, ils admireroient ma méthode & deviendroient mes plus zélés partisans.

Il ne me soupçonna donc point d'avoir bu, tant il étoit en colère; car pour l'aigrir encore davantage contre le petit Docteur, j'avois mis dans mon

rapport quelques circonstances de mon  
étre. Cependant tout occupé qu'il étoit  
de ce que je venois de lui dire, il ne  
pâssa pas de s'apercevoir que je buvois  
ce soir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire. Ef-  
fectivement, le vin m'avoit fort altéré.  
Tout autre que Sangrado se seroit défié  
de la soif qui me pressoit & des grands  
coups d'eau que j'avalais. Mais pour lui  
s'imaginant de bonne foi que je com-  
mençois à prendre goût aux boissons  
aqueuses : A ce que je vois, Gil Blas,  
me dit-il en souriant, tu n'as plus tant  
d'aversion pour l'eau. Vive Dieu tu la  
bois comme du nectar. Cela ne m'éton-  
ne point, mon ami. Je sçavois bien que  
tu t'accoutumerois à cette liqueur. Mon-  
sieur, lui répondis-je, chaque chose à  
son tems. Je donnerois à l'heure qu'il est  
un muid de vin pour une pinte d'eau.  
Cette réponse charma le Docteur qui  
ne perdit pas une si belle occasion de  
relever l'excellence de l'eau. Il entreprit  
d'en faire un nouvel éloge, non en ora-  
teur froid, mais en enthousiaste : Mille fois  
s'écria-t'il, mille & mille fois plus esti-  
mables & plus innocens que les cabarets  
de nos jours, ces thermopotes des sié-  
cles passez, où l'on n'alloit pas honteux



sement prostituer son bien & sa vie en se gorgeant de vin ; mais où l'on s'assembloit pour s'amuser honnêtement & sans risque à boire de l'eau chaude. On ne peut trop admirer la sage prévoyance de ces anciens maîtres de la vie civile , qui avoient établi des lieux publics où l'on donnoit de l'eau à boire à tout venant , & qui renfermoient le vin dans les boutiques des Apotiquaires , pour n'en permettre l'usage que par ordonnance des Médecins. Quel trait de sagesse ! C'est sans doute , ajouta-t'il , par un heureux reste de cette ancienne frugalité digne du siècle d'or , qu'il se trouve encore aujourd'hui des personnes qui , comme toi & moi , ne boivent que de l'eau , & qui croient se préserver ou se guérir de tous maux , en bûvant de l'eau chaude , qui n'a pas bouilli , car j'ai observé que l'eau quand elle a bouilli , est plus pesante & moins commode à l'estomac.

Tandis qu'il tenoit ce discours éloquent , je pensai plus d'une fois éclatter de rire. Je gardai pourtant mon sérieux. Je fis plus , j'entrai dans les sentimens du Docteur , je blâmai l'usage du vin & plaignis les hommes d'avoir malheureusement pris goût à une boisson si perni-

cieuse. Ensuite, comme je ne me sento-  
 tois pas encore bien désaltéré, je remplis  
 d'eau un grand gobelet & après avoir  
 bû à longs traits : Allons, Monsieur,  
 dis-je à mon maître, abreuvons-nous de  
 cette liqueur bienfaisante. Faisons re-  
 voir dans votre maison ces anciens ther-  
 mopolés que vous regrettez si fort. Il ap-  
 plaudit à ces paroles, & m'exhorta pen-  
 dant une heure entière à ne boire jamais  
 que de l'eau. Pour m'accoutumer à cette  
 boisson, je lui promis d'en boire une  
 grande quantité tous les soirs; & pour  
 tenir plus facilement ma promesse, je  
 me couchai dans la résolution d'aller  
 tous les jours au cabaret.

Le désagrément que j'avois eu chez  
 l'Épicier ne m'empêcha pas de continuer  
 d'exercer ma profession & d'ordonner  
 dès le lendemain des saignées & de l'eau  
 chaude. Au sortir d'une maison où je ve-  
 nois de voir un Poëte qui avoit la phré-  
 nésie, je rencontrai dans la rue une  
 vieille femme qui m'aborda pour me  
 demander si j'étois Médecin. Je lui ré-  
 pondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle,  
 Seigneur Docteur, je vous supplie très-  
 humblement de venir avec moi. Ma Nié-  
 ce est malade depuis hier, & j'ignore

quelle est sa maladie. Je suivis la vieille, qui me conduisit à sa maison, & me fit entrer dans une chambre assez propre, où je vis une personne alitée. Je m'approchai d'elle pour l'observer. D'abord ses traits me frappèrent; & après l'avoir envisagée quelques momens, je reconnus, à n'en pouvoir douter, que c'étoit l'avanturière qui avoit si bien fait le rôle de Camille. Pour elle, il ne me parût point qu'elle me remît, soit qu'elle fût accablée de son mal, soit que mon habit de Médecin me rendit méconnoissable à ses yeux. Je lui pris le bras, pour lui tâter le pouls, & j'aperçus ma bague à son doigt. Je fus terriblement ému à la vue d'un bien dont j'étois en droit de me saisir, & j'eus grande envie de faire un effort pour le reprendre, mais considérant que ces femmes se mettroient à crier, & que D. Raphaël, ou quelque autre défenseur du beau sexe pourroit accourir à leurs cris, je me gardai bien de céder à la tentation. Je fis réflexion qu'il valoit mieux dissimuler, & consulter là-dessus Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Cependant la vieille me pressoit de lui apprendre de quelle mal la nièce étoit atteinte. Je ne

fus pas assez sot pour avouer que je n'en sçavois rien. Au contraire, je fis le capable ; & copiant mon maître, je dis gravement que le mal provenoit de ce que la malade ne transpiroit point : qu'il falloit par conséquent se hâter de la saigner, parce que la saignée étoit le substitut naturel de la transpiration ; & j'ordonnai aussi de l'eau chaude, pour faire les choses suivant nos règles.

J'abrégai ma visite le plus qu'il me fût possible, & je courus chez le fils de Nunnez, que je rencontrai comme il sortoit pour aller faire une commission, dont son Maître venoit de le charger. Je lui contai ma nouvelle aventure, & lui demandai s'il jugeoit à propos que je fisse arrêter Camille par des gens de Justice. Hé ! non, me répondit-il, vive Dieu ! il faut bien t'en donner de garde. Ce ne seroit pas le moyen de ravoïr ta bague. Ces gens-là n'aiment pas à faire des restitutions. Souviens-toi de ta prison d'Astorga ; ton cheval, ton argent, jusqu'à ton habit ; tout n'est-il pas demeuré entre leurs mains ? Il faut plutôt nous servir de notre industrie pour rattraper ton diamant. Je me charge du soin de trouver quelque ruse pour cet

effet. Je vais y rêver en allant à l'Hôpital, où j'ai deux mots à dire au Pourvoyeur, de la part de mon maître. Toi, va m'attendre à notre cabaret, & ne t'impatiente point. Je t'y joindrai dans peu de tems.

Il y avoit pourtant déjà plus de trois heures que j'étois au rendez-vous, quand il y arriva. Je ne le reconnus pas d'abord. Outre qu'il avoit changé d'habit, & natté ses cheveux, une moustache postiche lui couvroit la moitié du visage. Il portoit une grande épée, dont la garde avoit pour le moins trois pieds de circonférence, & il marchoit à la tête de cinq hommes, qui avoient comme lui l'air déterminé, des moustaches épaisses, avec de longues rapières : Serviteur au Seigneur Gil Blas, dit-il en m'abordant. Il voit en moi un Alguazil de nouvelle fabrique, & dans ces braves gens qui m'accompagnent des Archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme qui lui a volé un diamant, & nous le lui ferons rendre, sur ma parole. J'embrassai Fabrice, à ce discours, qui me faisoit connoître le stratagème qu'il prétendoit employer pour moi, & je lui témoignai que j'approuvois fort l'expé-

dient qu'il avoit imaginé. Je saluai aussi les faux Archers. C'étoit trois Domestiques, & deux Garçons Barbiers de ses amis, qu'il avoit engagez à faire ce personnage. J'ordonnai qu'on apportât du vin, pour abreuver l'escouade, & nous allâmes tous ensemble chez Camille à l'entrée de la nuit. Nous frappâmes à la porte, que nous trouvâmes fermée. La vieille vint ouvrir, & prenant les personnes qui étoient avec moi, pour des Lévrieriers de Justice, qui n'entroient pas dans cette maison sans sujet, elle demeura fort effrayée : Rassurez-vous, ma bonne mere lui dit Fabrice; nous ne venons ici que pour une petite affaire, qui sera bientôt terminée, car nous sommes des gens expéditifs. A ces mots, nous nous avançâmes & gagnâmes la chambre de la malade, conduits par la vieille, qui marchoit devant nous, à la faveur d'une bougie qu'elle tenoit dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau. Je m'approchai du lit; & faisant remarquer mes traits à Camille : Perfide, lui dis-je, reconnoissez ce trop crédule Gil Blas, que vous avez trompé. Ah! scélérate, je vous rencontre enfin, après vous avoir longtemps cherchée. Le Corrégidor a reçu

ma plainte, & il a chargé cet Alguazil de vous arrêter. Allons, Monsieur l'Officier, disje à Fabrice; faites votre Charge. Il n'est pas besoin, répondit-il, en grossissant sa voix, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette bonne vivante. Il y a dix ans qu'elle est marquée en lettres rouges sur mes tablettes. Levez-vous, ma Princesse, ajoûta-t'il. Habillez-vous promptement. Je vais vous servir d'Ecuyer, & vous conduire aux Prisons de cette Ville, si vous l'avez pour agréable.

A ces paroles, Camille, toute malade qu'elle étoit, s'apercevant que deux Archers à grandes moustaches se préparoient à la tirer de son lit par force, se mit d'elle même à son séant, joignit les mains d'une manière suppliante; & me regardant avec des yeux où la frayeur étoit peinte: Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi. Je vous en conjure par la chaste mere à qui vous devez le jour. Je suis plus malheureuse que coupable. Vous en serez convaincu si vous voulez entendre mon histoire. Non Mademoiselle Camille m'écriai-je, non, je ne veux pas vous écouter. Je ne sçai que trop bien que vous excellez à faire

des Romans : Hé bien , reprit-elle , puisque vous ne me permettez pas de me justifier , je vais vous rendre vôtre diamant , & ne me perdez point. En parlant de cette sorte , elle tira de son doigt ma bague , & me la donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne suffisoit point , & que je voulois qu'on restituât encore les mille ducats qui m'avoient été volés dans l'Hôtel garni. Oh ! pour vos ducats , Seigneur , repliqua-t'elle , ne me les demandez point. Le traître D. Raphaël , que je n'ai pas vû depuis ce tems-là , les emporta dès la nuit même. Hé ! petite mignone , dit alors Fabrice , n'y a-t'il qu'à dire , pour vous tirer d'intrigue , que vous n'avez pas eu de part au gâteau ? Vous n'en serez pas quitte à si bon marché. C'est assez que vous soyez des complices de D. Raphaël , pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie passée. Vous devez bien avoir des choses sur la conscience. Vous viendrez , s'il vous plaît , en prison faire une confession générale. J'y veux mener aussi , continua-t'il , cette bonne vieille ; je juge qu'elle sçait une infinité d'histoires curieuses , que Monsieur le Corrégidor ne fera pas fâché d'entendre.



Les deux femmes , à ces mots , mirent tout en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de tris , de plaintes , & de lamentations. Tandis que la vieille à genoux , tantôt devant l'Alguazil & tantôt devant les Archers , tâchoit d'exciter leur compassion , Camille me prioit de la maniere du monde la plus touchante de la sauver des mains de la Justice , c'étoit une chose à voir que ce spectacle. Je feignis de me laisser fléchir : Monsieur l'Officier , dis-je au fils de Nunez, puisque j'ai mon diamant, je me console du reste. Je ne souhaite pas qu'on fasse de la peine à cette pauvre femme. Je ne veux point la mort du pécheur. Fy donc , répondit-il, vous avez de l'humanité. Vous ne seriez pas bon à être Exempt. Il faut , poursuivit-il , que je m'acquitte de ma Commission. Il m'est expressément ordonné d'arrêter ces Infantes. Monsieur le Corrégidor en veut faire un exemple. Hé ! de grace , repris-je , ayez quelque égard à ma priere , & relâchez-vous un peu de votre devoir en faveur du présent que ces Dames vont vous offrir. Oh ! c'est une autre affaire , repartit-il ; voilà ce qui s'appelle une figure de Rhétorique bien placée. C'à voyons. Qu'ont-elles à me

donner? J'ai un collier de perles, lui dit Camille, & des pendans d'oreilles d'un prix considérable. Oüi, mais interrompit-il brusquement, si cela vient des Isles Philippines, je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en assurance, reprit-elle; je vous les garentis fins. En même tems, elle se fit apporter par la vieille une petite boîte, d'où elle tira le collier & les pendans, qu'elle mit entre les mains de Monsieur l'Alguazil: Bien qu'il ne se connût guères mieux que moi en pierreries, il ne douta pas que celles qui composoient les pendans ne fussent fines, aussi-bien que les perles. Ces bijoux, dit-il, après les avoir considérés attentivement, me paroissent de bon aloy; & si l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le Seigneur Gil Blas, je ne répons plus de ma fidélité. Je ne crois pas, dis-je alors à Camille, que vous vouliez pour une bagatelle rompre un accommodement si avantageux pour vous. En prononçant ces dernieres paroles, j'ôtai la bougie, que je remis à la vieille, & livrai le flambeau à Fabrice qui s'en tenant-là, peut-être parce qu'il n'appercevoit plus rien dans la chambre qui se pût aisément emporter, dit aux deux fem-

mes : Adieu mes Dames, demeurez tranquilles. Je vais parler à Monsieur le Corréridor, & vous rendre plus blanches que la neige. Nous sçavons lui tourner les choses comme il nous plaît; & nous ne lui faisons des rapports fidèles, que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux.

---

## CHAPITRE V.

*Suite de l'avanture de la bague retrouvée ;  
Gil Blas abandonne la Médecine,  
& le séjour de Valladolid*

**A** Près avoir exécuté de cette manière le projet de Fabrice, nous sortîmes de chez Camille, en nous applaudissant d'un succès qui surpassoit nôtre attente; car nous n'avions compté que sur la bague. Nous emportions sans façon tout le reste. Bien loin de nous faire un scrupule d'avoir volé des Courtisanes, nous nous imaginions avoir fait une action méritoire. Messieurs, nous dit Fabrice, lorsque nous fûmes dans la rue après avoir fait une si belle expédition, nous quitterons-nous sans nous

en réjouir le verre à la main ? Ce n'est pas mon sentiment ; & je suis d'avis que nous regagnions nôtre Cabaret , où nous passerons la nuit à nous réjouir. Demain nous vendrons , le flambeau , le collier , les pendans d'oreilles , & nous en partagero s l'argent en freres. Après quoi , chacun reprendra le chemin de sa maison , & s'excusera du mieux qu'il lui sera possible auprès de son Maître. La pensée de Monsieur l'Alguazil nous parût très-judicieuse. Nous retournâmes tous au Cabaret , les uns jugeant qu'ils trouveroient facilement une excuse pour avoir découché , & les autres ne se souciant guères d'être chassés de chez eux.

Nous fîmes apprêter un bon souper ; & nous nous mîmes à table avec autant d'appétit , que de gayeté. Le repas fût assaisonné de mille discours agréables. Fabrice , surtout , qui sçavoit donner de l'enjouement à la conversation , divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne sçai combien de traits pleins de sel Castillan , qui vaut bien le sel Attrique. Mais dans le tems que nous étions le plus en train de rire , notre joye fût tout à coup troublée par un événement imprévu & des plus désagréables. Il entra dans la

chambre où nous soupions , un homme assez bien fait , suivi de deux autres de très-mauvaise mine. Après ceux-là , trois autres parurent , & nous en comptâmes jusqu'à douze , qui survinrent ainsi trois à trois. Ils portoient des carabines , avec des épées , & des bayonnettes. Nous vîmes bien que c'étoient des Archers de la Patrouille , & il ne nous fût pas difficile de juger de leur intention. Nous eûmes d'abord quelque envie de résister : mais ils nous enveloppèrent en un instant , & nous tinrent en respect , tant par leur nombre , que par leurs armes à feu. Messieurs , nous dit le Commandant , d'un air railleur , je sçai par quel ingénieux artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine avanturiere. Certes , le trait est excellent , & mérite bien une récompense publique. Aussi , ne peut-elle vous échapper ; la justice qui vous destine dans son Palais un logement , ne manquera pas de payer un si bel effort de génie. Toutes les personnes à qui ce discours s'adressoit , en furent déconcertées. Nous changeâmes de contenance , & sentîmes à notre tour la même frayeur que nous avions inspirée chez Camille. Fabrice pourtant , quoique pâle & défait ,

voulut nous justifier. Seigneur, dit-il, nous n'avons pas eu une mauvaise intention, & par conséquent on nous doit pardonner cette petite supercherie. Comment diable, répliqua le Commandant avec colere, vous appelez cela une petite supercherie ? Sçavez-vous bien qu'il y va de la corde ? Outre qu'il n'est pas permis de se rendre justice soi-même, vous avez emporté un flambeau, un collier, & des pendans d'oreilles ; & ce qui, sans doute, est un cas pendable, c'est que pour faire ce vol, vous vous-êtes travestis en Archers. Des misérables se déguiser en honnêtes gens, pour mal faire ! Je vous trouverai trop heureux, si l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré. Lorsqu'il nous eût fait comprendre que la chose étoit encore plus sérieuse que nous ne l'avions pensé d'abord, nous nous jettâmes tous à ses pieds, & le priâmes d'avoir pitié de notre jeunesse : mais nos prieres furent inutiles. De plus, ce qui est tout à fait extraordinaire, il rejetta la proposition que nous fîmes de lui abandonner le collier, les pendans & le flambeau. Il refusa même ma bague, parce que je la lui offrois, peut-être, en trop bonne

compagnie. Enfin, il se montra inexorable. Il fit désarmer mes compagnons & nous emmena tous ensemble aux prisons de la Ville. Comme on nous y conduisoit, un des archers m'apprit que la vieille, qui demouroit avec Camille, nous ayant soupçonnés de n'être pas de véritables valets de pied de la Justice, elle nous avoit suivis jusqu'au cabaret: & que là ses soupçons s'étant tournés en certitude, elle en avoit averti la Patrouille pour se venger de nous.

On nous fouilla d'abord par tout. On nous ôta le collier, les pendans & le flambeau. On m'arracha pareillement ma bague avec le rubis des Isles Philippines, que j'avois par malheur dans mes poches. On ne me laissa pas seulement les réaux que j'avois reçûs ce jour-là pour mes ordonnances. Ce qui me prouva que les gens de Justice de Valladolid sçavoient aussi-bien faire leur charge que ceux d'Astorga, & que tout ces Messieurs avoient des manieres uniformes. Tandis qu'on me spolioit de mes bijoux & de mes especes, l'Officier de la Patrouille qui étoit présent, contoit notre aventure aux ministres de la spoliation. Le fait leur sembla si grave, que la plu-

part d'entr'eux nous trouvoient dignes du dernier supplice. Les autres moins sévères, disoient que nous pourrions en être quittes pour chacun deux cens coups de fouet avec quelques années de service sur mer. En attendant la décision de Monsieur le Corrégidor, on nous enferma dans un cachot où nous nous couchâmes sur la paille dont il étoit presque aussi jonché qu'une écurie où l'on a fait la litiere aux chevaux. Nous aurions pû y demeurer long-tems & n'en sortir que pour aller aux galeres, si dès le lendemain le Seigneur Manuel Ordonez n'eût entendu parler de notre affaire, & résolu de tirer Fabrice de prison. Ce qu'il ne pouvoit faire sans nous délivrer tous avec lui. C'étoit un homme fort estimé dans la Ville. Il n'épargna point les sollicitations; & tant par son crédit, que par celui de ses amis, il obtint au bout de trois jours notre élargissement. Mais nous ne sortîmes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés; le flambeau, le collier, les pendans, ma bague & le rubis, tout y resta. Cela me fit souvenir de ces vers de Virgile qui commencent par *Sic vos, non vobis*.

D'abord que nous fûmes en liberté,



nous retournâmes chez nos maîtres. Le Docteur Sangrado me reçût bien : mon pauvre Gil Blas, me dit-il, je n'ai sçu que ce matin ta disgrâce. Je me préparois à solliciter fortement pour toi. Il faut te consoler de cet accident, mon ami, & t'attacher plus que jamais à la Médecine. Je répondis que j'étois dans ce dessein ; & véritablement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation, il arriva, comme mon maître l'avoit si heureusement prédit, qu'il y eut bien des maladies. Des fièvres malignes commencerent à regner dans la ville & dans les fauxbourgs. Tous les Médecins de Valladolid eurent de la pratique, & nous particulièrement. Il ne se passoit point de jour que nous ne vissions chacun huit ou dix malades. Ce qui suppose bien de l'eau bûe & du sang répandu. Mais je ne sçai comment cela se faisoit : ils mouroient tous, soit que nous les traitassions d'une manière propre à cela, soit que leurs maladies fussent incurables. Nous faisons rarement trois visites à un même malade. Dès la seconde, nous apprenions qu'il venoit d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étois qu'un jeune Médecin qui n'avoit

pas encore eu le tems de s'endurcir au meurtre , je m'affligeois des événemens funestes qu'on pouvoit m'imputer. Monsieur , dis-je un un soir , au Docteur Sangrado , j'atteste ici le Ciel que je suis exactement votre méthode. Cependant tous mes malades vont en l'autre monde. On diroit qu'ils prennent plaisir à mourir pour décréditer notre Médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portoit en terre. Mon enfant , me répondit-il , je pourrois te dire à peu près la même chose. Je n'ai pas souvent la satisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains ; & si je n'étois pas aussi sûr de mes principes que je le suis , je croirois mes remedes contraires à presque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire , Monsieur , repris-je , nous changerons de pratique. Donnons par curiosité des préparations chymiques à nos malades. Essayons le Kermés. Le pis qu'il en puisse arriver, c'est qu'il produise le même effet que notre eau chaude & nos saignées. Je ferois volontiers cet essai , repliqua-t-il , si cela ne tiroit pas à conséquence , mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente saignée & l'usage de la boisson : veux-tu

que j'aïlle décrier mon ouvrage ? Oh vous avez raison, lui repartis-je, il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis. Ils diroient que vous vous laissez désabuser. Ils vous perdroient de réputation. Périssent plutôt le peuple, la Noblesse & le Clergé. Allons donc toujours notre train. Après-tout, nos confreres, malgré l'aversion qu'ils ont pour la saignée, ne sçavent pas faire de plus grands miracles que nous ; & je crois que leurs drogues valent bien nos spécifiques.

Nous continuâmes à travailler sur nouveaux frais, & nous y procédâmes de maniere qu'en moins de six semaines nous fîmes autant de veuves & d'orphelins que le siège de Troye. Il sembloit que la peste fut dans Valladolid, tant on y faisoit de funérailles. Il venoit tous les jours au logis quelque pere nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui nous reprochoit la mort de son neveu. Pour les neveux & les fils dont les oncles & les peres s'étoient mal trouvés de nos remedes, ils ne paroissoient point chez nous. Les maris étoient aussi fort discrets : ils ne nous chicannoient point sur la perte de leurs femmes. Mais les

personnes affligées dont il nous falloit es-  
fuyer les reproches, avoient quelquefois  
une douleur brutale. Ils nous appelloient  
ignorans, assassins. Ils ne ménageoient  
point les termes. J'étois ému de leurs  
épithetes; mais mon maître, qui étoit  
fait à cela, les écoutoit de sang froid.  
J'aurois pû comme lui m'accoutumer  
aux injures, si le Ciel, pour ôter sans  
doute aux malades de Valladolid un de  
leurs fleaux, n'eût fait naître une occa-  
sion de me dégoûter de la Médecine,  
que je pratiquois avec si peu de succès.  
C'est dequoi je vais faire un détail fidèle,  
dût le Lecteur en rire à mes dépens.

Il y avoit dans notre voisinage un jeu  
de paume où les fainéans de la Ville s'as-  
sembloient chaque jour. On y voyoit un  
de ces braves de profession qui s'érigent  
en maîtres & décident les différens dans  
les tripots. Il étoit de Biscaye & se fai-  
soit appeller Don Rodrigue de Mondra-  
gon. Il paroissoit avoir trente ans. C'é-  
toit un homme d'une taille ordinaire,  
mais sec & nerveux. Outre deux petits  
yeux étincelans qui lui rouloient dans  
la tête & sembloient menacer tous ceux  
qu'il regardoit, un nez fort épaté lui  
tomboit sur une moustache rousse, qui

s'élevoit en croc jusqu'à la temple. Il avoit la parole si rude & si brusque qu'il n'avoit qu'à parler , pour inspirer de l'effroi. Ce casseur de raquettes s'étoit rendu le tyran du jeu de paume. Il jugeoit impérieusement les contestations qui survenoient entre les joïeurs , & il ne falloit pas qu'on appellât de ses jugemens , à moins que l'appellant ne voulut se résoudre à recevoir de lui le lendemain un cartel de défi. Tel que je viens de représenter le Seigneur D. Rodrigue , que le Don qu'il mettoit à la tête de son nom , n'empêchoit pas d'être roturier , il fit une tendre impression sur la maîtresse du tripot. C'étoit une femme de quarante ans , riche , assez agréable , & veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put lui plaire. Ce ne fut pas assurément par sa beauté ; ce fut donc par ce je ne sçai quoi qu'on ne sçauroit dire. Quoi qu'il en soit , elle eut du goût pour lui & forma le dessein de l'épouser ; mais dans le tems qu'elle se préparoit à consommer cette affaire , elle tomba malade & malheureusement pour elle je devins son Médecin. Quand sa maladie n'auroit pas été une fièvre maligne , mes remedes suffisoient

pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours, je remplis de deuil le tripot. La paûmiere alla où j'envoyois tous mes malades, & ses parens s'emparerent de son bien. D. Rodrigue au désespoir d'avoir perdu sa maîtresse, ou plutôt l'espérance d'un mariage très-avantageux pour lui, ne se contenta pas de jeter feu & flammes contre moi, il jura qu'il me passeroit son épée au travers du corps, & m'extermineroit à la premiere vûe. Un voisin charitable m'avertit de ce serment, & la connoissance que j'avois de Mondragon, bien loin de me faire mépriser cet avis, me remplit de trouble & de frayeur. Je n'osois sortir du logis, de peur de rencontrer ce diable d'homme, & je m'imaginois sans cesse le voir entrer dans notre maison d'un air furieux. Je ne pouvois goûter un moment de repos. Cela me détacha de la Médecine, & je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé, & après avoir dit adieu à mon maître qui ne pût me retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, non sans craindre de trouver Don Rodrigue en mon chemin.

## CHAPITRE

## CHAPITRE VI.

*Quelle route il prit en sortant de Valladolid, & quel homme le joignit en chemin.*

**J**E marchois fort vite & regardois de tems en tems derriere moi, pour voir si ce redoutable Biscayen ne suivoit point mes pas. J'avois l'imagination si remplie de cet homme-là, que je prenois pour lui tous les arbres & les buissons. Je sentoisi à tous momens mon cœur tressaillir d'effroi. Je me rassurai pourtant après avoir fait une bonne lieue & je continuai plus doucement mon chemin vers Madrid, où je me proposois d'aller. Je quittois sans peine le séjour de Valladolid; tout mon regret étoit de me séparer de Fabrice; mon cher Pylade, à qui je n'avois pu même faire mes adieux. Je n'étois nullement fâché d'avoir renoncé à la Médecine; au contraire, je demandois pardon à Dieu de l'avoir exercée. Je ne laissai pas de compter avec plaisir l'argent que j'avois dans mes poches, bien que ce fût le salaire de mes

assassinats. Je ressemblois aux femmes qui cessent d'être libertines , mais qui gardent toujours à bon compte le profit de leur libertinage. J'avois en réaux , à peu près , la valeur de cinq ducats. C'étoit la tout mon bien. Je me promettois avec eela de me rendre à Madrid où je ne doutois point que je ne trouvasse quelque bonne condition. D'ailleurs , je souhaitois passionnément d'être dans cette superbe ville qu'on m'avoit vantée comme l'abrégé de toutes les merveilles du monde.

Tandis que je rappellois tout ce que j'en avois ouï dire , & que je jouïssois par avance des plaisirs qu'on y prend , j'entendis la voix d'un homme qui marchoit sur mes pas , & qui chantoit à plein gozier. Il avoit sur le dos un sac de cuir , une guittarre pendue au col , & il portoit une assez longue épée. Il alloit si bon train qu'il me joignit en peu de tems. C'étoit un des deux garçons Barbiers avec qui j'avois été en prison pour l'aventure de la bague. Nous nous reconnûmes d'abord l'un l'autre , quoique nous eussions changé d'habit , & nous demeurâmes fort étonnés de nous rencontrer inopinément sur un grand che-



min. Si je lui témoignai que j'étois ravi de l'avoir pour compagnon de voyage, il me parut de son côté sentir une extrême joye de me revoir. Je lui contai pourquoi j'avois abandonné Valladolid, & lui, pour me faire la même confidence, m'apprit qu'il avoit eu du bruit avec son maître, & qu'ils s'étoient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'eusse voulu, ajoûta-t'il, demeurer plus long-tems à Valladolid, j'y aurois trouvé dix boutiques pour une; car, sans vanité, j'ose dire qu'il n'est point de Barbier en Espagne, qui sçache mieux que moi raser à poil & à contrepoil, & mettre une moustache en papillotes. Mais je n'ai pû résister davantage au violent desir que j'ai de retourner dans ma patrie, d'où il y a dix années entieres que je suis sorti. Je veux respirer un peu l'air natal, & sçavoir dans quelle situation sont mes parens. Je serai chez eux après demain; puisque l'endroit qu'ils habitent & qu'on appelle Olmédo, est un gros village en-deça de Ségovie.

Je résolus d'accompagner ce Barbier jusques chez lui, & d'aller à Ségovie chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençâmes à nous en-

retenir de choses indifférentes en poursuivant notre route. Ce jeune homme étoit de bonne humeur & avoit l'esprit agréable. Au bout d'une heure de conversation, il me demanda si je me sentois de l'appétit. Je lui répondis qu'il le verroit à la première hôtellerie. En attendant que nous y arrivions, me dit-il nous pouvons faire une pause. J'ai dans mon sac de quoi déjeuner. Quand je voyage, j'ai toujours soin de porter des provisions. Je ne me charge point d'habits, de linge, ni d'autres hardes inutiles. Je ne veux rien de superflu. Je ne mets dans mon sac que des munitions de bouche avec mes rasoirs, & une savonnette. Je n'ai besoin que de cela. Je louai sa prudence & consentis de bon cœur à la pause qu'il proposoit. J'avois faim, & je me préparois à faire un bon repas. Après ce qu'il venoit de dire, je m'y attendois. Nous nous détournâmes un peu du grand chemin, pour nous asseoir sur l'herbe. Là, mon garçon Barbier étala ses vivres, qui consistoient dans cinq ou six oignons avec quelques morceaux de pain & de fromage, mais ce qu'il produisit comme la meilleure pièce du sac, fut un petit outre rempli, disoit-il, d'un

vin délicat & friand. Quoique les mets ne fussent pas bien savoureux, la faim qui nous pressoit l'un & l'autre, ne nous permit pas de les trouver mauvais; & nous vuidâmes aussi l'outre, où il y avoit environ deux pintes d'un vin qu'il se seroit fort bien passé de me vanter. Nous nous levâmes après cela, & nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gayeté. Le Barbier, à qui Fabrice avoit dit qu'il m'étoit arrivé des aventures très-particulières, me pria de les lui apprendre moi-même. Je crûs ne pouvoir rien refuser à un homme qui m'avoit si bien régalé. Je lui donnai la satisfaction qu'il demandoit. Ensuite, je lui dis que pour reconnoître ma complaisance, il falloit qu'il me contât aussi l'histoire de sa vie. Oh ! pour mon histoire, s'écria-t-il, elle ne mérite guère d'être entendue. Elle ne contient que des faits fort simples. Néanmoins, ajouta-t'il, puisque nous n'avons rien de meilleur à faire, je vais vous la raconter telle qu'elle est. En même tems, il en fit le récit, à peu près de cette sorte.



## CHAPITRE VII.

*Histoire du Garçon Barbier.*

**F**ernand Perès de la Fuente mon grand-pere [ je prends la chose de loin ] après avoir été pendant cinquante ans Barbier du village d'Olmédo, mourut, & laissa quatre fils. L'aîné nommé Nicolas, s'empara de sa boutique, & lui succéda dans sa profession. Bertrand, le puîné, se mettant le commerce en tête, devint marchand Mercier, & Thomas, qui étoit le troisième, se fit Maître d'Ecole. Pour le quatrième, qu'on appelloit Pedro, comme il se sentoît né pour les belles Lettres, il vendit une petite piece de terre, qu'il avoit eüe pour son partage, & alla demeurer à Madrid, où il esperoît qu'un jour il se feroit distinguer par son sçavoir & par son esprit. Ses trois autres frères ne se séparèrent point. Ils s'établirent à Olmédo, en se mariant avec des filles de Laboureurs, qui leur apportèrent en mariage peu de bien, mais en récompense une grande fécondité. Elles firent des enfans comme à

J'envi l'une de l'autre. Ma mere, femme du Barbier, en mit au monde six pour sa part dans les cinq premières années de son mariage. Je fus du nombre de ceux-là. Mon pere m'apprit de très-bonne heure à raser; & lorsqu'il me vit parvenu à l'âge de quinze ans, il me chargea les épaules de ce sac que vous voyez, me ceignit d'une longue épée, & me dit : Va, Diego, tu es en état présentement de gagner ta vie; va courir le país. Tu as besoin de voyager pour te dégourdir & te perfectionner dans ton art. Pars, & ne reviens à Olmédo qu'après avoir fait le tour de l'Espagne. Que je n'entende point parler de toi avant ce tems-là. En achevant ces paroles, il m'embrassa de bonne amitié & me poussa hors du logis.

Tels furent les adieux de mon pere. Pour ma mere, qui avoit moins de rudesse dans ses mœurs, elle parut plus sensible à mon départ. Elle laissa couler quelques larmes & me glissa même dans la main un ducat à la dérobée. Je partis donc ainsi d'Olmédo & pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cens pas, que je m'arrêtai pour visiter mon sac. J'eus envie de voir ce qu'il y avoit

dedans , & de connoître précisément ce que je possédois. J'y trouvai une trouffe où étoient deux rasoirs qui sembloient avoir rasé dix générations, tant ils étoient usés , avec une bandelette de cuir pour les repasser & un morceau de savon. Outre cela , une chemise de chanvre toute neuve , une vieille paire de souliers de mon pere , & ce qui me réjouit plus que tout le reste , une vingtaine de réaux enveloppez dans un chiffon de linge. Voilà quelles étoient mes facultés. Vous jugez bien par-là que Maître Nicolas le Barbier comptoit beaucoup sur mon sçavoir faire , puisqu'il me laissoit partir avec si peu de chose. Cependant la possession d'un ducat & de vingt réaux ne manqua pas d'ébloir un jeune homme qui n'avoit jamais eu d'argent. Je crus mes finances inépuisables , & transporté de joye , je continuai mon chemin , en regardant de moment en moment la garde de ma rapiere , dont la lame me battoit à chaque pas le mollet , ou s'embarassoit dans mes jambes.

J'arrivai sur le soir au village d'Ataquinès avec un très-rude appétit. J'allai loger à l'hôtellerie , & comme si j'eusse été en état de faire de la dépense , je deman-

demandai d'un ton haut à souper. L'hôte me considéra quelque tems & voyant à qui il avoit affaire, il me dit d'un air doux : C'à, mon Gentilhomme, vous serez satisfait. On va vous traiter comme un Prince. En parlant de cette sorte, il me mena dans une petite chambre, où il m'apporta, un quart d'heure après, un civé de matou, que je mangeai avec la même avidité, que s'il eût été de lièvre ou de lapin. Il accompagna cet excellent ragoût d'un vin qui étoit si bon, disoit-il, que le Roi n'en buvoit pas de meilleur. Je m'aperçûs pourtant que c'étoit du vin gâté. Mais cela ne m'empêcha pas de lui faire autant d'honneur qu'au matou. Il falloit ensuite, pour achever d'être traité comme un Prince, que je me couchasse dans un lit plus propre à causer l'insomnie qu'à l'ôter. Peignez-vous un grabat fort étroit & si court que je ne pouvois étendre les jambes, tout petit que j'étois. D'ailleurs, il n'avoit pour matelas & lit de plume, qu'une simple paillasse piquée & couverte d'un drap mis en double, qui depuis le dernier blanchissage, avoit servi peut-être à cent voyageurs. Néanmoins dans ce lit, que je viens de

représenter, l'estomac plein du civé & de ce vin délicieux que l'hôte m'avoit donné, graces à ma jeunesse & à mon temperament, je dormis d'un profond sommeil & passai la nuit sans indigestion.

Le jour suivant, lorsque j'eus dejeuné & bien payé la bonne chere qu'on m'avoit faite, je me rendis tout d'une traite à Ségovie. Je n'y fus pas si-tôt que j'eus le bonheur de trouver une boutique, où l'on me reçut pour ma nourriture & mon entretien; mais je n'y demeurai que six mois: un garçon Barbier avec qui j'avois fait connoissance, & qui vouloit aller à Madrid, me déboucha, & je partis pour cette Ville avec lui. Je me plaçai là sans peine sur le même pied qu'à Ségovie. J'entrai dans une boutique des plus achalandées. Il est vrai qu'elle étoit auprès de l'Eglise de sainte Croix, & que la proximité du *Theâtre du Prince* y attiroit bien de la pratique. Mon maître, deux grands garçons & moi, nous ne pouvions presque suffire à servir les hommes qui venoient s'y faire raser. J'en voyois de toutes sortes de conditions; mais entr'autres des Comédiens & des Auteurs. Un



jour deux personnages de cette dernière espèce s'y trouverent ensemble. Ils commencerent à s'entretenir des Poëtes & des Poësies du tems, & je leur entendis prononcer le nom de mon oncle. Cela me rendit plus attentif à leurs discours que je ne l'avois été : Don Juan de Zavalera, disoit l'un, est un Auteur sur lequel il me paroît que le public ne doit pas compter. C'est un esprit froid, un homme sans imagination. Sa dernière pièce l'a furieusement décrié. Et Luis Velez de Guevara, disoit l'autre, ne vient-il pas de donner un bel ouvrage au public ? a-t-on jamais rien vû de plus misérable ? Ils nommerent encore je ne sçai combien d'autres Poëtes dont j'ai oublié les noms ; je me souviens seulement qu'ils en dirent beaucoup de mal. Pour mon oncle, ils en firent une mention plus honorable. Ils convinrent tous deux que c'étoit un garçon de mérite. Oüi, dit l'un, Don Pedro de la Fuente est un Auteur excellent. Il y a dans ses livres une fine plaisanterie meslée d'érudition, qui les rends piquans & pleins de sel. Je ne suis pas surpris s'il est estimé de la Cour & de la Ville, & si plusieurs Grands lui font des pensions. Il y a déjà bien des années,

dit l'autre, qu'il jouit d'un assez gros revenu. Il a sa nourriture & son logement chez le Duc de Medina Celi. Il ne fait point de dépense. Il doit être fort bien dans ses affaires.

Je ne perdis pas un mot de tout ce que ces Poètes dirent de mon oncle. Nous avions appris dans la famille qu'il faisoit du bruit à Madrid par ses ouvrages. Quelques personnes en passant par Olmedo, nous l'avoient dit; mais comme il négligeoit de nous donner de ses nouvelles & qu'il paroïssoit fort détaché de nous, de notre côté, nous vivions dans une très-grande indifférence pour lui. Bon sang toutefois ne peut mentir. Dès que j'entendis dire qu'il étoit dans une belle passe & que je sçus où il demouroit, je fus tenté de l'aller trouver. Une chose m'embarrassoit: les Auteurs l'avoient appelé Don Pedro. Ce Don me fit quelque peine & je craignis que ce ne fût un autre Poète que mon oncle. Cette crainte pourtant ne m'arrêta point. Je crus qu'il pouvoit être devenu noble ainsi que bel esprit, & je résolus de le voir. Pour cet effet, avec la permission de mon maître, je m'ajustai un habit le mieux que je pus & je sortis de

notre boutique, un peu fier d'être neveu d'un homme qui s'étoit acquis tant de réputation par son génie. Les Barbiers ne sont pas les gens du monde les moins susceptibles de vanité. Je commençai à concevoir une grande opinion de moi, & marchant d'un air présomptueux, je me fis enseigner l'Hôtel du Duc de Medina Celi. Je me présentai à la porte & dis que je souhaitois de parler au Seigneur D. Pedro de la Fuente. Le portier me montra du doigt au fond d'une cour un petit escalier & me répondit : Montez par-là, puis frappez à la première porte que vous rencontrerez à main droite. Je fis ce qu'il me disoit : je frappai à une porte. Un jeune homme vint ouvrir, & je lui demandai si c'étoit-là que logeoit le Seigneur Don Pedro de la Fuente. Oui, me répondit-il ; mais vous ne sauriez lui parler présentement. Je serois bien-aise, lui dis-je de l'entretenir. Je viens lui apprendre des nouvelles de sa famille. Quand vous auriez, repartit-il, des nouvelles du Pape, à lui dire, je ne vous introduirois pas dans sa chambre en ce moment. Il compose, & lorsqu'il travaille, il faut bien se garder de le distraire de son ouvrage. Il ne sera visi-

ble que sur le midi. Allez faire un tour & revenez dans ce tems-là.

Je sortis & me promenai toute la matinée dans la Ville , en songeant sans cesse à la réception que mon oncle me feroit. Je crois , disois-je , qu'il sera ravi de me voir. Je jugeois de ses sentimens par les miens & je me préparois à une reconnoissance fort touchante. Je retournerai chez lui en diligence à l'heure qu'on m'avoit marquée. Vous arrivez à propos , me dit son valet. Mon maître va bientôt sortir. Attendez ici un instant. Je vais vous annoncer. A ces mots , il me laissa dans l'antichambre. Il y revint un moment après , & me fit entrer dans la chambre de son maître , dont le visage me frappa d'abord par un air de famille. Il me sembla que c'étoit mon oncle Thomas , tant ils se ressembloient tous deux. Je le saluai avec un profond respect & lui dis que j'étois fils de Maître Nicolas de la Fuente , Barbier d'Olmedo : je lui appris aussi que j'exerçois à Madrid depuis trois semaines le métier de mon pere en qualité de garçon , & que j'avois dessein de faire le tour de l'Espagne pour me perfectionner. Tandis que je parlois , je m'aperçûs que

mon oncle rêvoit. Il doutoit apparemment s'il me desavoueroit pour son neveu, ou s'il se dèferoit adroitement de moi. Il choisit ce dernier parti. Il affecta de prendre un air riant & me dit : Hé bien, mon ami, comment se portent ton pere & tes oncles ? Dans quel état sont leurs affaires ? Je commençai là dessus à lui représenter la propagation copieuse de notre famille. Je lui en nommai tous les enfans, mâles & femelles, & je compris dans cette liste jusqu'à leurs parains & leurs maraines. Il ne parut pas s'intéresser infiniment à ce détail, & venant à ses fins : Diego, reprit-il, j'approuve fort que tu coures le país pour te rendre parfait dans ton art ; & je te conseille de ne point t'arrêter plus long-tems à Madrid. C'est un séjour pernicieux pour la jeunesse. Tu t'y perdrois, mon enfant. Tu feras mieux d'aller dans les autres Villes du Royaume. Les mœurs n'y sont pas si corrompuës. Va-t'en, poursuivit-il ; & quand tu seras prêt à partir, viens me revoir, je te donnerai une pistole, pour t'aider à faire le tour de l'Espagne. En disant ces paroles, il me mit doucement hors de sa chambre & me renvoya.

Je n'eus pas l'esprit de m'appercevoir qu'il ne cherchoit qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique & rendis compte à mon maître de la visite que je venois de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du Seigneur Don Pedro, & il me dit : Je ne suis pas du sentiment de votre oncle. Au lieu de vous exhorter à courir le país, il devoit plutôt, ce me semble, vous engager à demeurer dans cette Ville. Il voit tant de personnes de qualité. Il peut aisément vous placer dans une grande maison, & vous mettre en état de faire peu à peu une grosse fortune. Frappé de ce discours qui me présentoit de flatueuses images, j'allai, deux jours après, retrouver mon oncle, & je lui proposai d'employer son crédit pour me faire entrer chez quelque Seigneur de la Cour. Mais la proposition ne fut pas de son goût. Un homme vain qui entroit librement chez les Grands & mangeoit tous les jours avec eux, n'étoit pas bien aise, pendant qu'il seroit à la table des Maîtres, qu'on vît son neveu à la table des valets. Le petit Diego auroit fait rougir le Seigneur Don Pedro. Il ne manqua donc pas de m'éconduire, & même très-

rudement. Comment, petit libertin, me dit-il, d'un air furieux, tu veux quitter ta profession ! Va je t'abandonne aux gens qui te donnent de si pernicious conseils. Sors de mon appartement & n'y remets jamais le pied. Autrement je te ferai châtier comme tu le mérites. Je fus bien étourdi de ces paroles & plus encore du ton sur lequel mon oncle le prenoit. Je me retirai les larmes aux yeux & fort touché de la dureté qu'il avoit pour moi. Cependant comme j'ai toujours été vif & fier de mon naturel, j'essuyai bientôt mes pleurs. Je passai même de la douleur à l'indignation & je résolus de laisser-là ce mauvais parent, dont je m'étois bien passé jusqu'à ce jour.

Je ne pensai plus qu'à cultiver mon talent. Je m'attachai au travail. Je faisois toute la journée, & le soir, pour donner quelque récréation à mon esprit, j'apprenois à jouer de la guitarrre. J'avois pour maître de cet instrument un vieux *Senor Escudero* à qui je faisois la barbe. Il me montrait aussi la musique qu'il sçavoit parfaitement. Il est vrai qu'il avoit été Chantre autrefois dans une Cathédrale. Il se nommoit Marcos de Obregon. C'étoit un homme sage,

qui avoit autant d'esprit que d'expérience, & qui m'aimoit comme si j'eusse été son fils. Il servoit d'écuyer à la femme d'un Médecin qui demouroit à trente pas de notre maison. Je l'allois voir sur la fin du jour, aussitôt que j'avois quitté l'ouvrage, & nous faisions tous deux assis sur le seuil de la porte, un petit concert qui ne déplaisoit pas au voisinage. Ce n'est pas que nous eussions des voix fort agréables; mais en raclant le boyau nous chantions l'un & l'autre méthodiquement notre partie, & cela suffisoit pour donner du plaisir aux personnes qui nous écoutoient. Nous divertissions particulièrement Dona Mergeлина femme du Medecin. Elle venoit dans l'allée nous entendre & nous obligeoit quelquefois à recommencer les airs qui se trouvoient le plus de son goût. . . Son mari ne l'empêchoit pas de prendre ce divertissement. C'étoit un homme qui, bien qu'Espagnol & déjà vieux, n'étoit nullement jaloux. D'ailleurs sa profession l'occupoit tout entier; & comme il revenoit le soir fatigué d'avoir été chez ses malades, il se couchoit de très-bonne heure, sans s'inquiéter de l'attention que la femme donnoit à nos concerts. Peut-



être aussi qu'il ne les croyoit pas fort capables de faire de dangereuses impressions. Il faut ajouter à cela qu'il ne pensoit pas avoir le moindre sujet de crainte, Mergeline étant une Dame jeune & belle à la vérité, mais d'une vertu si sauvage, qu'elle ne pouvoit souffrir les regards des hommes : il ne lui faisoit donc point un crime d'un passe-tems qui lui paroissoit innocent & honnête, & il nous laissoit chanter tant qu'il nous plaisoit.

Un soir comme j'arrivois à la porte du Medecin, dans l'intention de me réjouir à mon ordinaire, j'y trouvai le vieil Ecuyer qui m'attendoit. Il me prit par la main & me dit qu'il vouloit faire un tour de promenade avec moi, avant que de commencer notre concert. En même tems, il m'entraîna dans une rue détournée, où voyant qu'il pouvoit m'entretenir en liberté : Diego, mon fils, me dit-il d'un air triste, j'ai quelque chose de particulier à vous apprendre. Je crains fort, mon enfant, que nous ne nous repentions l'un & l'autre de nous amuser tous les soirs à faire des concerts à la porte de mon maître. J'ai sans doute beaucoup d'amitié pour vous

## 228 HISTOIRE DE GYL BEAS

Je suis bien aise de vous avoir montré à jouër de la guitarre & à chanter; mais si j'avois prévu le malheur qui nous menace, vive Dieu, j'aurois choisi un autre endroit pour vous donner des leçons. Ce discours m'effraya. Je priai l'Ecuyer de s'expliquer plus clairement & de me dire ce que nous avions à craindre; car je n'étois pas homme à braver le péril & je n'avois pas encore fait mon tour d'Espagne. Je vais, reprit-il, vous conter ce qu'il est nécessaire que vous sçachiez pour bien comprendre tout le danger où nous sommes.

Lorsque j'entrai, poursuivit-il, au service du Medecin, & il y a de cela une année, il me dit un matin, après m'avoir conduit devant sa femme: Voyez, Marcos, voyez votre maîtresse. C'est cette Dame que vous devez accompagner par tout. J'admirai Dona Mergelina. Je la trouvai merveilleusement belle, faite à peindre, & je fus particulièrement charmé de l'air agréable qu'elle a dans son port. Seigneur, répondis-je au Médecin, je suis trop heureux d'avoir à servir une Dame si charmante. Ma réponse déplut à Mergeline, qui me dit d'un ton brusque: *Voyez donc celui-là. Il s'éman-*

*cipe vraiment. Oh je n'aime point qu'on me dise des douceurs, moi.* Ces paroles sorties d'une si belle bouche me surprirent étrangement. Je ne pouvois concilier ces façons de parler rustiques & grossières avec l'agrément que je voyois répandu dans toute la personne de ma maîtresse. Pour son mari, il y étoit accoutumé, & s'applaudissant même d'avoir une épouse d'un si rare caractère : Marcos, me dit-il, ma femme est un prodige de vertu. Ensuite, comme il s'appêrçut qu'elle se couvroit de sa mante & se dispoisoit à sortir pour aller entendre la Messe, il me dit de la mener à l'Eglise. Nous ne fûmes pas plutôt dans la rue, que nous rencontrâmes, ce qui n'est pas extraordinaire, des hommes, qui frappez du bon air de Dona Mergelina, lui dirent en passant des choses flatteuses. Elle leur répondoit ; mais vous ne sçauriez vous imaginer jusqu'à quel point ses réponses étoient sorties & ridicules. Ils en demeuroient tout étonnés, & ne pouvoient concevoir qu'il y eût au monde une femme qui trouvât mauvais qu'on la louât. Hé, Madame, lui dis-je d'abord, ne faites point d'attention aux discours qui vous sont

adrez. Il vaut mieux garder le silence, que de parler avec aigreur. Non non, me repartit-elle, je veux apprendre à ces insolens, que je ne suis point femme à souffrir qu'on me manque de respect. Enfin, il lui échapa tant d'impertinences, que je ne pûs m'empêcher de lui dire tout ce que je pensois au hazard de lui déplaire. Je lui représentai avec le plus de ménagement toutefois qu'il me fût possible, qu'elle faisoit tort à la nature & gâtoit mille bonnes qualités par son humeur sauvage : qu'une femme douce & polie pouvoit se faire aimer sans le secours de la beauté ; au lieu qu'une belle personne sans la douceur & la politesse devenoit un objet de mépris. J'ajoutai à ces raisonnemens je ne sçai combien d'autres semblables, qui avoient tous pour but la correction de ses mœurs. Après avoir bien moralisé, je craignois que ma franchise n'excitât la colère de ma maîtresse & ne m'attirât quelque désagréable repartie ; néanmoins elle ne se révolta point contre ma remontrance, elle se contenta de la rendre inutile, de même que celles qu'il me prit sottement envie de lui faire les jours suivans.

Je me laissai de l'avertir en vain de ses défauts , & je l'abandonnai à la férocité de son naturel. Cependant , le croirez-vous ? cet esprit farouche : cette orgueilleuse femme est depuis deux mois entièrement changée d'humeur. Elle a de l'honnêteté pour tout le monde & des manières très-agréables. Ce n'est plus cette même Mergeline qui ne répondoit que des sottises aux hommes qui lui tenoient des discours obligeans. Elle est devenue sensible aux louanges qu'on lui donne. Elle aime qu'on lui dise qu'elle est belle , qu'un homme ne peut la voir impunément. Les flateries lui plaisent. Elle est présentement comme une autre femme. Ce changement est à peine concevable ; & ce qui doit encore vous étonner davantage , c'est d'apprendre que vous êtes l'auteur d'un si grand miracle. Oui , mon cher Diego , continua l'Ecuyer , c'est vous qui avez ainsi métamorphosé Dona Mergelina. Vous avez fait une brebis de cette tigresse. En un mot , vous vous êtes attiré son attention. Je m'en suis aperçu plus d'une fois , & je me connois mal en femmes , ou bien elle a conçu pour vous un amour très-violent. Voilà , mon fils , la triste

nouvelle que j'avois à vous annoncer ; & la fâcheuse conjoncture où nous nous trouvons.

Je ne vois pas , dis-je alors au vieillard , qu'il y ait là-dedans un si grand sujet d'affliction pour nous ; ni que ce soit un malheur pour moi d'être aimé d'une jolie Dame. Ah Diego , repliqua-t-il , vous raisonnez en jeune homme. Vous ne voyez que l'appas : vous ne prenez point garde à l'hameçon. Vous ne regardez que le plaisir , & moi j'envisege tous les désagrémens qui le suivent. Tout éclatte à la fin. Si vous continuez de venir chanter à notre porte , vous irriterez la passion de Mergeline , qui perdant peut-être toute retenue , laissera voir sa foiblesse au Docteur Oloroso son mari ; & ce mari qui se montre aujourd'hui si complaisant , parcequ'il ne croit pas avoir sujet d'être jaloux , deviendra furieux ; se vengera d'elle & pourra nous faire à vous & à moi un fort mauvais parti. Hé bien , repris-je , Seigneur Marcos je me rends à vos raisons & m'abandonne à vos conseils. Prescrivez-moi la conduite que je dois tenir , pour prévenir tout sinistre accident. Nous n'avons qu'à ne plus faire  
de

de concerts, repartit-il. Cessez de paroître devant ma maîtresse. Quand elle ne vous verra plus, elle reprendra sa tranquillité. Demeurez chez votre maître, j'irai vous y trouver, & nous jouerons là de la guittarre sans péril. J'y consens, lui dis-je, & je vous promets de ne plus remettre le pied chez vous : effectivement, je résolus de ne plus aller chanter à la porte du Médecin & de me tenir désormais renfermé dans ma boutique, puisque j'étois un homme si dangereux à voir.

Cependant le bon Ecuyer Marcos, avec toute sa prudence, éprouva peu de jours après, que le moyen qu'il avoit imaginé pour éteindre les feux de Dona Mergelina, produisoit un effet tout contraire. La Dame, dès la seconde nuit, ne m'entendant point chanter, lui demanda pourquoi nous avions discontinué nos concerts, & pour quelle raison elle ne me voyoit plus. Il répondit que j'étois si occupé, que je n'avois pas un moment à donner à mes plaisirs. Elle parut se contenter de cette excuse, & pendant trois autres jours encore elle soutint mon absence avec assez de fermeté; mais au bout de ce tems-là, elle perdit pa-

tience & dit à son Ecuyer: Vous me trompez, Marcos. Diego n'a pas cessé sans sujet de venir ici. Il y'a là-dessous un mystere que je veux éclaircir. Parlez, je vous l'ordonne. Ne me cachez rien. Madame, lui répondit-ilen la payant d'une autre défaite, puisque vous souhaitez de sçavoir les choses, je vous dirai qu'il lui est souvent arrivé, après nos concerts, de trouver chez lui la table desservie. Il n'ose plus s'exposer à se coucher sans souper. Comment sans souper, s'écria-t-elle avec chagrin! que ne m'avez-vous dit cela plutôt? se coucher sans souper! ah le pauvre enfant! allez le voir tout à l'heure, & qu'il revienne dès ce soir. Il ne s'en retournera plus sans manger. Il y aura toujours ici un plat pour lui.

Qu'entends-je, lui dit l'Ecuyer, en feignant d'être surpris de ce discours? quel changement, ô Ciel! Est-ce vous, Madame, qui me tenez ce langage? Hé depuis quand êtes-vous si pitoyable & si sensible? Depuis, répondit-elle brusquement, depuis que vous demeurez dans cette maison, ou plutôt depuis que vous avez condamné mes manieres dédaigneuses, & que vous vous êtes efforcé



d'adoucir la rudesse de mes mœurs. Mais hélas , ajouta-t-elle en s'attendrissant , j'ai passé de l'une à l'autre extrémité. D'altière & d'insensible que j'étois , je suis devenuë trop douce & trop tendre. J'aime votre jeune ami Diego , sans que je puisse m'en deffendre ; & son absence , bien loin d'affoiblir mon amour , semble lui donner de nouvelles forces. Est-il possible , reprit le vieillard , qu'un jeune homme qui n'est ni beau , ni bien-fait , soit l'objet d'une passion si forte ! Je vous pardonnerois vos sentimens , s'ils vous avoient été inspirés par quelque Cavalier d'un mérite brillant ... Ah Marcos , interrompit Mergeline , je ne ressemble donc point aux autres personnes de mon sexe , ou bien , malgré votre longue expérience , vous ne les connoissez guère , si vous croyez que le mérite les détermine à faire un choix. Si j'en juge par moi-même , elles s'engagent sans délibération. L'amour est un déreglement d'esprit qui nous entraîne vers un objet & nous y attache malgré nous. C'est une maladie qui nous vient comme la rage aux animaux. Cessez donc de me représenter que Diego n'est pas digne de ma tendresse. Il suffit que je l'aime ,

pour trouver en lui mille belles qualités qui ne frappent point votre vûe & qu'il ne possède peut-être pas. Vous avez beau me dire que ses traits & sa taille ne méritent pas la moindre attention; il me paroît fait à ravir & plus beau que le jour. De plus, il a dans la voix une douceur qui me touche & il joue, ce me semble, de la guitarrre avec une grace toute particulière. Mais, Madame, repliqua Marcos, songez-vous à ce qu'est Diego. La bassesse de sa condition... Je ne suis guère plus que lui, interrompit-elle encore & quand même je serois une femme de qualité, je ne prendrois pas garde à cela.

Le résultat de cet entretien fut que l'Ecuyer jugeant qu'il ne gagneroit rien alors sur l'esprit de sa maîtresse, cessa de combattre son entêtement comme un adroit Pilote cede à la tempête qui l'écarte du port où il s'est proposé d'aller. Il fit plus, pour satisfaire la patronne, il me vint chercher, me prit à part, & après m'avoir conté ce qui s'étoit passé entre elle & lui : Vous voyez, Diego, me dit-il, que nous ne sçaurions nous dispenser de continuer nos concerts à la porte de Mergeline. Il faut absolument,

mon ami, que cette Dame vous revoye, autrement elle pourroit faire quelque folie qui nuirait plus que toute autre chose à sa réputation. Je ne fis point le cruel. Je répondis à Marcos que je me rendrois chez lui sur la fin du jour avec ma guitarre : qu'il pouvoit aller porter cette agréable nouvelle à sa maîtresse. Il n'y manqua pas, & ce fut pour cette amante passionnée un grand sujet de ravissement d'apprendre qu'elle auroit ce soir-là le plaisir de me voir & de m'entendre.

Peu s'en fallut pourtant qu'un incident assez désagréable ne la frustrât de cette espérance. Je ne pus sortir de chez mon maître avant la nuit, qui, pour mes péchez, se trouva très-obscure. Je marchois à tâtons dans la rue, & j'avois fait peut-être la moitié de mon chemin, lorsque d'une fenêtre on me coëffa d'une cassiolette qui ne chatouilloit point l'odorat. Je puis dire même que je n'en perdis rien, tant je fus bien ajusté. Dans cette situation, je ne sçavois à quoi me résoudre : de retourner sur mes pas, & quelle scène pour mes camarades ! C'étoit me livrer à toutes les mauvaises plaisanteries du monde. D'aller aussi chez Mergeline dans le bel état où j'étois,

cela me faisoit de la peine. Je pris pourtant le parti de gagner la maison du Médecin. Je rencontrai à la porte le vieil Ecuyer qui m'attendoit. Il me dit que le Docteur Oloroso venoit de se coucher, & que nous pouvions librement nous divertir. Je répondis qu'il falloit auparavant nettoyer mes habits. En même tems je lui contai ma disgrâce. Il y parut sensible, & me fit entrer dans une salle où étoit sa maîtresse. D'abord que cette Dame sçut mon aventure, & me vit tel que j'étois, elle me plaignit autant qu'elle si les plus grands malheurs me fussent arrivez; puis apostrophant la personne qui m'avoit accommodé de cette manière, elle lui donna mille malédictions. Hé, Madame, lui dit Marcos, moderez vos transports. Considérez que cet événement est un pur effet du hazard. Il n'en faut point avoir un ressentiment si vif. Pourquoi, s'écria-t-elle avec emportement, pourquoi ne voulez-vous pas que je ressente vivement l'offense qu'on a fait à ce petit agneau, à cette colombe sans fiel, qui ne se plaint pas seulement de l'outrage qu'il a reçu? Ah que ne suis-je homme en ce moment pour le venger!

Elle dit une infinité d'autres choses encore qui marquoient bien l'excès de son amour, qu'elle ne fit pas moins éclater par ses actions; car tandis que Marcos s'occupoit à m'essuyer avec une serviette, elle courut dans la chambre, & en apporta une boîte remplie de toutes sortes de parfums. Elle brûla des drogues odoriférantes & en parfuma mes habits. Après quoi, elle répandit dessus des essences abondamment. La fumigation & l'aspersion finie, cette charitable femme alla chercher elle-même dans la cuisine du pain, du vin, & quelques morceaux de mouton rôti, qu'elle avoit mis à part pour moi. Elle m'obligea de manger, & prenant plaisir à me servir tantôt elle me coupoit ma viande & tantôt elle me versoit à boire, malgré tout ce que nous pouvions faire, Marcos & moi, pour l'en empêcher. Quand j'eus soupe, Messieurs de la symphonie se préparèrent à bien accorder leur voix avec leurs guitarres. Nous fîmes un concert qui charma Mergeline. Il est vrai que nous affectâmes de chanter des airs dont les paroles flatoient son amour, & il faut remarquer qu'en chantant je la regardois quelquefois du coin de l'œil,

#### 146 HISTOIRE DE GIL BLAS

d'une maniere qui mettoit le feu aux étouppes ; car le jeu commençoit à me plaire. Le concert, quoiqu'il durât depuis long-tems , ne m'ennuyoit point. Pour la Dame , à qui les heures paroïssent des momens , elle auroit volontiers passé la nuit à nous entendre , si le vieil Ecuyer , à qui les momens paroïssent des heures , ne l'eût fait souvenir qu'il étoit déjà tard. Elle lui donna bien dix fois la peine de repeter cela. Mais elle avoit affaire à un homme infatigable là-dessus. Il ne la laissa point en repos , que je ne fusse sorti. Comme il étoit sage & prudent , & qu'il voyoit la maitresse abandonnée à une folle passion , il craignit qu'il ne nous arrivât quelque traversé. Sa crainte fut bientôt justifiée. Le Medecin , soit qu'il se donnât de quelque intrigue secrete , soit que le Démon de la jalousie qui l'avoit respecté jusqu'alors , voulut l'agiter , s'avisa de blâmer nos concerts. Il fit plus : il les défendit en maître , & sans dire les raisons qu'il avoit d'en user de cette sorte , il déclara qu'il ne souffriroit pas davantage qu'on reçut chez lui des étrangers.

Marcos me signifia cette déclaration ,  
qui

qui me regardoit particulièrement , & dont je suis très-mortifié. J'avois conçu des espérances que j'étois fâché de perdre. Néanmoins pour rapporter les choses en fidèle historien , je vous avouerai que je pris mon mal en patience. Il n'en fût pas de même de Mergeline. Ses sentimens en devinrent plus vifs : Mon cher Marcos , dit-elle à son Ecuyer ; c'est de vous seul que j'attends du secours. Faites en sorte , je vous prie que je puisse voir secrettement Diego. Que me demandez-vous , répondit le Vieillard avec colere ? Je n'ai eu que trop de complaisance pour vous. Je ne prétends point , pour satisfaire votre ardeur insensée , contribuer , à deshonorer mon Maître , à vous perdre de réputation , & à me couvrir d'infamie , moi qui ai toujours passé pour un domestique d'une conduite irréprochable. J'aime mieux sortir de votre maison , que d'y servir d'une manière si honteuse. Ah , Marcos , interrompit la Dame toute effrayée de ces dernières paroles , vous me percez le cœur , quand vous me parlez de vous retirer. Cruel , vous songez à m'abandonner , après m'avoir réduite dans l'état où je suis ! Rendez moi donc

auparavant mon orgueil , & cet esprit sauvage que vous m'avez ôté. Que n'ai-je encore ces heureux défauts ! Je serois aujourd'hui tranquille , au lieu que vos remontrances indiscrettes m'ont ravi le repos dont je jouïssois. Vous avez corrompu mes mœurs , en voulant les corriger... Mais , poursuivit-elle en pleurant , que dis-je , malheureuse ? Pourquoi vous faire d'injustes reproches ? Non , mon Pere , vous n'êtes point l'auteur de mon infortune. C'est mon mauvais sort qui me préparoit tant d'ennui. Ne prenez point garde , je vous en conjure , aux discours extravagans qui m'échappent. Helas ! ma passion me trouble l'esprit. Ayez pitié de ma foiblesse. Vous êtes toute ma consolation ; & si ma vie vous est chere , ne me refusez point votre assistance.

A ces mots , ses pleurs redoublèrent , de sorte qu'elle ne pût continuer. Elle tira son mouchoir , & s'en couvrant le visage , elle se laissa tomber sur une chaise comme une personne qui succombe à son affliction. Le vieux Marcos , qui étoit peut-être la meilleure pâte d'Ecuyer qu'on vit jamais , ne résista point à un spectacle si touchant, Il en fût vivement



pénétré. Il confondit même ses larmes avec celles de sa Maîtresse, & lui dit d'un air attendri: Ah! Madame, que vous êtes séduisante! je ne puis tenir contre votre douleur. Elle vient de vaincre ma vertu. Je vous promets mon secours. Je ne m'étonne plus si l'amour a la force de vous faire oublier votre devoir, puisque la compassion seule est capable de m'écarter du mien. Ainsi donc l'Ecuyer, malgré sa conduite irréprochable, se devoïa fort obligeamment à la passion de Mergeline. Il vint un matin m'instruire de tout cela, & il me dit en me quittant, qu'il concertoit déjà dans son esprit ce qu'il avoit à faire pour me procurer une secrète entrevûe avec la Dame. Il ranima par-là mon esperance: mais j'appris, deux heures après, une très-mauvaise nouvelle. Un Garçon Apotiquaire du Quartier, une de nos Pratiques, entra pour se faire faire la barbe. Tandis que je me disposois à le raser, il me dit: Seigneur Diégo, comment gouvernez-vous le vieil Ecuyer Marcos de Obregon votre ami: Sçavez-vous qu'il va sortir de chez le Docteur Oloroso? Je répondis que non. C'est une chose certaine, reprit-il. On doit aujourd'hui lui

donner son congé. Son Maître, & le mien viennent, devant moi, tout à l'heure de s'entretenir à ce sujet; & voici, poursuivit-il, qu'elle a été leur conversation; Seigneur Apuntador, a dit le Médecin, j'ai une prière à vous faire. Je ne suis pas content d'un vieil Ecuyer que j'ai dans ma maison, & je voudrois bien mettre ma femme sous la conduite d'une Duegne fidèle, sévère & vigilante. Je vous entends, a interrompu mon Maître. Vous auriez besoin de la Dame Melancia, qui a servi de gouvernante à mon épouse, & qui depuis six semaines que je suis veuf, demeure encore chez moi. Quoiqu'elle me soit utile dans mon ménage, je vous la cede, à cause de l'intérêt particulier que je prends à votre honneur. Vous pourrez vous reposer sur elle de la sûreté de votre front. C'est la perle des Duegnes: un vrai dragon pour garder la pudicité du sexe. Pendant douze années entières qu'elle a été auprès de ma femme, qui, comme vous sçavez, avoit de la jeunesse & de la beauté, je n'ai pas vu l'ombre d'un Galant dans ma maison. Oh! vive Dieu, il ne falloit pas s'y jouer? Je vous dirai même que la défunte, dans les commencemens avoit

une grande propension à la coquetterie , mais la Dame Melancia la refroidit bientôt , & lui inspira du goût pour la vertu. Enfin , c'est un trésor que cette Gouvernante ; & vous me remercirez plus d'une fois de vous avoir fait ce présent. Là-dessus le Docteur a témoigné que ce discours lui donnoit bien de la joie , & ils sont convenus , le Seigneur Apuntador & lui , que la Duegne iroit dès ce jour remplir la place du vieil Ecuyer.

Cette nouvelle que je crûs véritable , & qui l'étoit en effet , troubla les idées de plaisir dont je recommençois à me repaître , & Marcos l'aprèsdînée acheva de les confondre , en me confirmant le rapport du garçon Apotiquaire. Mon cher Diego , me dit le bon Ecuyer , je suis ravi que le Docteur Oloroso m'ait chassé de sa maison. Il m'épargne par-là bien des peines. Outre que je me voyois à regret chargé d'un vilain emploi , il m'auroit fallu imaginer des ruses & des détours pour vous faire parler en secret à Mergeline. Quel embarras ! graces au Ciel , je suis delivré de ces soins fâcheux , & du danger qui les accompagnoit. De votre côté , mon fils , vous devez vous consoler de la perte de quelques doux

momens qui auroient pû être suivis de mille chagrins. Je goûtai la morale de Marcos, parce que je n'espérois plus rien, & je quittai la partie. Je n'étois pas, je l'avoue, de ces Amans opiniâtres qui se roidissent contre les obstacles, mais quand je l'aurois été, la Dame Melancia m'eût fait lâcher prise. Le caractère qu'on donnoit à cette Duegne me paroissoit capable de désespérer tous les Galans. Cependant avec quelques couleurs qu'on me l'eût peinte, je ne laissai pas deux ou trois jours après, d'apprendre que la femme du Médecin avoit endormi cet Argus, ou corrompu sa fidélité. Comme je sortois pour aller raser un de nos voisins, une bonne Vieille m'arrêta dans la rue, & me demanda si je m'appellois Diego de la Fuente. Je répondis qu'oüi. Cela étant, reprit-elle, c'est à vous que j'ai affaire. Trouvez-vous cette nuit à la porte de Dona Mergelina, & quand vous y serez, faites-le connoître par quelque signal, & l'on vous introduira dans la maison. Hé bien, lui dis-je, il faut convenir du signe que je donnerai. Je sçai contre faire le chat à ravier, je miaulerai à diverses reprises. C'est assez, repliqua la Messagere de

galanterie; je vais porter votre réponse. Votre servante, Seigneur Diego, que le Ciel vous conserve. Ah! que vous êtes gentil! Par sainte Agnès, je voudrois n'avoir que quinze ans! je ne vous chercherois pas pour les autres. A ces paroles, l'officieuse Vieille s'éloigna de moi.

Vous vous imaginez bien que ce message m'agita furieusement. Adieu la morale de Marcos. J'attendis la nuit avec impatience; & quand je jugeai que le Docteur Oloroso reposoit, je me rendis à sa porte. Là je me mis à faire des miaulemens qu'on devoit entendre de loin, & qui sans doute faisoient honneur au Maître qui m'avoit enseigné un si bel art. Un moment après, Mergeline vint elle-même, ouvrir doucement la porte, & la referma, dès que je fus dans la maison. Nous gagnâmes la salle où notre dernier concert avoit été fait, & qu'une petite lampe qui brûloit dans la cheminée éclairoit foiblement. Nous nous assîmes à côté l'un de l'autre pour nous entretenir, tous deux fort émus, avec cette différence que le plaisir seul cau-  
soit toute son émotion, & qu'il entroit un peu de crainte dans la mienne. Ma

Dame m'assuroit vainement que nous n'avions rien à craindre de la part de son mari; je sentoïis un frisson qui troubloït ma joie. Madame, lui dis-je, comment avez-vous pû tromper la vigilance de votre Gouvernante? Après ce que j'ai ouï dire de la Dame Melancia, je ne croyois pas qu'il vous fût possible de trouver les moyens de me donner de vos nouvelles, encore moins de me voir en particulier. Dona Mergelina sourit à ce discours, & me répondit: Vous cesserez d'être surpris de la secrète entrevûe que nous avons cette nuit ensemble, lorsque je vous aurai conté ce qui s'est passé entre ma Duegne & moi. Lorsqu'elle entra dans cette maison, mon mari lui fit mille caresses, & me dit: Mergeline, je vous abandonne à la conduite de cette discrete Dame, qui est un précis de toutes les vertus. C'est un miroir que vous aurez incessamment devant les yeux pour vous former à la sagesse. Cette admirable personne a gouverné pendant douze années la femme d'un Apotiquaire de mes amis: mais gouverné!... comme on ne gouverne point. Elle en a fait une espèce de sainte.

Cet éloge que la mine sévère de la

Dame Melancia ne démentoit point, me coûta bien des pleurs , & me mit au désespoir. Je me représentai les leçons qu'il me faudroit écouter depuis le matin jusqu'au soir , & les réprimandes que j'aurois à essuyer tous les jours. Enfin , je m'attendois à devenir la femme du monde la plus malheureuse. Ne ménageant rien dans une si cruelle attente , je dis d'un air brusque à la Duegne , d'abord que je me vis seule avec elle / Vous vous préparez sans doute à me bien faire souffrir ; mais je ne suis pas fort patiente , je vous en avertis. Je vous donnerai de mon côté toutes les mortifications possibles. Je vous déclare que j'ai dans le cœur une passion que vos remontrances n'en arracheront pas. Vous pouvez prendre vos mesures là-dessus. Redoublez vos soins vigilans. Je vous avouë que je n'épargnerai rien pour les tromper. A ces mots , la Duegne refrognée , je crûs qu'elle m'alloit bien haranguer pour son coup d'essai , se dérida le front , & me dit d'un air riant : Vous êtes d'une humeur qui me charme , & votre franchise excite la mienne. Je vois que nous sommes faites l'une pour l'autre. Ah ! belle Mergeline , que vous me connoissez mal ,

si vous jugez de moi par le bien que le Docteur votre époux vous en a dit , ou sur ma vûë rebarbarative ! Je ne suis rien moins qu'une ennemie des plaisirs , & je ne me rends ministre de la jalousie des maris , que pour servir les jolies femmes. Il y a longtems que je possède le grand art de me masquer ; & je puis dire que je suis doublement heureuse , puisqu'je jôuis tout ensemble de la commodité du vice & de la réputation que donne la vertu. Entre nous , le monde n'est guères vertueux que de cette façon. Il en coûte trop pour acquérir le fond des vertus ; on se contente aujourd'hui d'en avoir les apparences.

Laissez-moi vous conduire , poursuivit la Gouvernante. Nous allons bien en faire accroire au vieux Docteur Oloroso. Il aura , par ma foi , le même destin que le Seigneur Apuntador. Le front d'un Médecin ne me paroît pas plus respectable que celui d'un Apotiquaire. Le pauvre Apuntador , que nous lui avons jôué de tours sa femme & moi ! Que cette Dame étoit aimable ! Le bon petit naturel ! Le Ciel lui fasse paix ! Je vous répons qu'elle a bien passé sa jeunesse. Elle a eu je ne sçai combien d'Amans



que j'ai introduits dans la maison , sans que son mari s'en soit jamais apperçu. Regardez-moi donc , Madame , d'un œil plus favorable , & soyez persuadée , quelque talent qu'eût le vieil Ecuyer qui vous servoit , que vous ne perdez rien au change. Je vous ferai peut-être encore plus utile que lui.

Je vous laisse à penser , Diego , continua Mergeline , si je scûs bon gré à la Duegne de se découvrir à moi si franchement. Je la croyois d'une vertu austere. Voilà comme on juge mal des femmes. Elle me gagna d'abord par ce caractère de sincérité. Je l'embrassai avec un transport de joye qui lui marqua d'avance que j'étois charmée de l'avoir pour gouvernante. Je lui fis ensuite une confidence entiere de mes sentimens , & je la priai de me ménager au plutôt un entretien secret avec vous. Elle n'y a pas manqué. Dès ce matin , elle a mis en campagne cette vieille qui vous a parlé & qui est une intrigante qu'elle a souvent employée pour la femme de l'Aporiquaire. Mais ce qu'il y a de plus plaisant dans cette aventure , ajouta-t-elle en riant , c'est que Melancia , sur le rapport que je lui ai fait de l'habitude que mon époux

a de passer la nuit fort tranquillement ; s'est couchée auprès de lui & tient ma place en ce moment. Tant pis, Madame, dis-je alors à Mergeline ; je n'applaudis point à l'invention. Votre mari peut fort bien se reveiller & s'apercevoir de la supercherie. Il ne s'en apercevra point , répondit-elle avec précipitation. Soyez sur cela sans inquiétude , & qu'une vaine crainte n'empoisonne pas le plaisir que vous devez avoir d'être avec une jeune Dame qui vous veut du bien.

La femme du vieux Docteur remarquant que ce discours ne m'empêchoit pas de craindre, n'oublia rien de tout ce qu'elle crut capable de me rassurer ; & elle s'y prit de tant de façons , qu'elle en vint à bout. Je ne pensai plus qu'à profiter de l'occasion ; mais dans le tems que le Dieu Cupidon suivi des Ris & des Jeux se dispoisoit à faire mon bonheur , nous entendîmes frapper rudement à la porte de la rue. Aussitôt l'amour & sa suite s'envolèrent , ainsi que des oiseaux timides qu'un grand bruit effarouche tout à coup. Mergeline me cacha promptement sous une table qui étoit dans la salle ; elle souffla la lampe , & comme

elle en étoit convenüe avec sa gouvernante, en cas que ce contretiens arrivât, elle se rendit à la porte de la chambre où reposoit son mari. Cependant on continuoit de frapper à grands coups redoublez, qui faisoient retentir toute la maison. Le Médecin s'éveille en sursaut & appelle Melancia. La Duegne s'élance hors du lit, bien que le Docteur, qui la prenoit pour sa femme, lui criât de ne se point lever; elle joignit sa maîtresse, qui la sentant à ses côtes, appelle aussi Melancia & lui dit d'aller voir qui frappe à la porte: Madame, lui répond la gouvernante, me voici. Recouchez-vous, s'il vous plaît. Je vais sçavoir ce que c'est. Pendant ce tems-là Mergeline s'étant deshabillée, se mit au lit auprès du Docteur, qui n'eut pas le moindre soupçon qu'on le trompât. Il est vrai que cette scène venoit d'être jouée dans l'obscurité par deux actrices dont l'une étoit incomparable & l'autre avoit beaucoup de disposition à le devenir.

La Duegne, couverte d'une robe de chambre, parut bientôt après, tenant un flambeau à la main: Seigneur Docteur, dit-elle à son maître, prenez la peine de vous lever. Le Libraire Fer-



mandez de Buendia, notre voisin, est tombé en apopléxie. On vous demande de sa part. Courez à son secours. Le Médecin s'habilla le plutôt qu'il lui fut possible & sortit. Sa femme en robe de chambre vint avec la Duegne dans la salle où j'étois. Elles me retirèrent de dessous la table plus mort que vif: Vous n'avez rien à craindre, Diego, me dit Mergeline. Remettez-vous. En même tems elle m'apprit en deux mots comment les choses s'étoient passées. Elle voulut ensuite renouer avec moi l'entretien qui avoit été interrompu: mais la gouvernante s'y opposa. Madame, lui dit-elle, votre époux trouvera peut-être le Libraire mort & reviendra sur ses pas. D'ailleurs, ajouta-t'elle en me voyant, transi de peur, que feriez-vous de ce pauvre garçon-là? Il n'est pas en état de soutenir la conversation. Il vaut mieux le renvoyer & remettre la partie à demain. Dona Mergelina n'y consentit qu'à regret, tant elle aimoit le présent; & je croi qu'elle fut bien mortifiée de n'avoir pu faire prendre à son Docteur le nouveau bonnet qu'elle lui destinoit.

Pour moi, moins affligé d'avoir manqué les plus précieuses faveurs de l'a-

mour, que bien aise d'être hors de péril, je retournai chez mon maître où je passai le reste de la nuit à faire des réflexions sur mon aventure. Je doutai quelque tems si j'irois au rendez - vous la nuit suivante. Je n'avois pas meilleure opinion de cette seconde équipée que de l'autre; mais le diable qui nous obsède toujours, ou plutôt nous possède dans de pareilles conjonctures, me représenta que je serois un grand sot d'en demeurer en si beau chemin. Il offrit même à mon esprit Mergeline avec de nouveaux charmes, & releva le prix des plaisirs qui m'attendoient. Je résolus de poursuivre ma pointe, & me promettant bien d'avoir plus de fermeté, je me rendis le lendemain dans cette belle disposition à la porte du Docteur entre onze heures & minuit. Le Ciel étoit très-obscur. Je n'y voyois pas briller une étoile. Je miaulai deux ou trois fois pour avertir que j'étois dans la rue, & comme personne ne venoit ouvrir, je ne me contentai pas de recommencer, je me mis à contrefaire tous les differens cris de chat, qu'un berger d'Olme m'avoit appris, & je m'en acquittai si bien, qu'un voisin qui rentroit chez lui me prenant

pour un de ces animaux dont j'imitois les miaulemens, ramassa un caillou qui se trouva sous ses pieds & me le jetta de toute sa force, en disant : Maudit soit le matou ! Je reçûs le coup à la tête & j'en fus si étourdi dans le moment, que je pensai tomber à la renverse. Je sentis que j'étois bien blessé. Il ne m'en fallut pas davantage pour me dégoûter de la galanterie, & perdant mon amour avec mon sang je regagnai notre maison où je reveillai & fis lever tout le monde. Mon maître visita & pensa ma blessure, qu'il jugea dangereuse. Elle n'eut pas pourtant de mauvaises suites, & il n'y paroissoit plus trois semaines après. Pendant tout ce tems-là, je n'entendis point parler de Mergeline. Il est à croire que la Dame Melancia pour la détacher de moi, lui fit faire quelque bonne connoissance. Mais c'est de quoi je ne m'embarassois guère, puisque je sortis de Madrid, pour continuer mon tour d'Espagne, d'abord que je me vis parfaitement guéri.



## CHAPITRE VIII.

*De la rencontre que Gil Blas & son compagnon firent d'un homme qui trempoit des croutes de pain dans une fontaine ; & de l'entretien qu'ils eurent avec lui.*

LE Seigneur Diego de la Fuente me raconta d'autres aventures encore qui lui étoient arrivées depuis ; mais elles me semblent si peu dignes d'être rapportées , que je les passerai sous silence. Je fus pourtant obligé d'en entendre le récit , qui ne laissa pas d'être fort long ; Il nous mena jusqu'à Ponte de Duero. Nous nous arrêtâmes dans ce bourg le reste de la journée. Nous fîmes faire dans l'hôtellerie une soupe aux choux & mettre à la broche un lièvre , que nous eumes grand soin de vérifier. Nous poursuivîmes notre chemin dès la pointe du jour suivant , après avoir rempli notre outre d'un vin assez bon & notre sac de quelques morceaux de pain , avec la moitié du lièvre qui nous restoit de notre souper.

*Tome I.*

Y

Lorsque nous eumes fait environ deux lieues, nous nous sentimes de l'appétit; & comme nous aperçûmes à deux cens pas du grand chemin plusieurs gros arbres qui formoient dans la campagne un ombrage très-agréable, nous allames faire halte en cet endroit. Nous y rencontrames un homme de vingt-sept à vingt huit ans, qui trempoit des croûtes de pain dans une fontaine. Il avoit auprès de lui une longue rapiere étendue sur l'herbe avec un havresac dont il s'étoit déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu, mais bienfait & de bonne mine. Nous l'abordames civilement. Il nous salua de même. Ensuite il nous présenta de ses croûtes & nous demanda d'un air riant, si nous voulions être de la partie. Nous lui répondîmes qu'oûi, pourvû qu'il trouvât bon que pour rendre le repas plus solide, nous joignissions notre déjeuner au sien. Il y consentit fort volontiers, & nous exhibames aussitôt nos denrées. Ce qui ne déplût point à l'inconnu; Comment donc, Messieurs, s'écria-t'il tout transporté de joie, voilà bien des munitions? Vous êtes à ce que je vois, des gens de prévoyance. Je ne voyage pas avec tant de précaution,



moi. Je donne beaucoup au hazard. Cependant, malgré l'état où vous me trouvez, je puis dire sans vanité, que je fais quelquefois une figure assez brillante. Sçavez vous bien qu'on me traite ordinairement de Prince & que j'ai des gardes à ma suite ? Je vous entends dit Diego. Vous voulez nous faire comprendre par là que vous êtes Comédien. Vous l'avez deviné, répondit l'autre. Je fais la Comédie depuis quinze années pour le moins. Je n'étois encore qu'un enfant, que je jouïois déjà de petits rôles. Franchement, repliqua le Barbier en branlant la tête, j'ai de la peine à vous croire. Je connois les Comédiens. Ces Messieurs-là ne font pas, comme vous, des voyages à pied, ni des repas de saint Antoine. Je doute même que vous mouchiez les chandelles. Vous pouvez, répartit l'histrion, penser de moi tout ce qu'il vous plaira; mais je ne laisse pas de jouer les premiers rôles. Je fais les amoureux. Cela étant, dit mon camarade, je vous en félicite, & suis ravi que le Seigneur Gil Blas & moi, nous ayons l'honneur de déjeuner avec un personnage d'une si grande importance. Nous commençames alors à ronger

nos grignons & les restes précieux du lièvre, en donnant à l'outré de si rudes accolades, que nous l'eumes bientôt vidé. Nous étions si occupez tous trois de ce que nous faisons, que nous ne parlames presque point pendant ce tems-là; mais après avoir mangé, nous reprimes ainsi la conversation: Je suis surpris, dit le Barbier au Comédien, que vous paroissiez si mal dans vos affaires. Pour un héros de théâtre, vous avez l'air bien indigent! Pardonnez si je vous dis si librement ma pensée. Si librement, s'écria l'Acteur! Ah vraiment vous ne connoissez guere Melchior Zapata. Gracias à Dieu, je n'ai point un esprit à contrepoil. Vous me faites plaisir de me parler avec tant de franchise; car j'aime à dire aussi tout ce que j'ai sur le cœur. J'avoüe de bonne foi que je ne suis pas riche. Tenez, poursuivit-il, en nous faisant remarquer que son pourpoint étoit doublé d'affiches de Comedies, voilà l'étoffe ordinaire qui me sert de doublure; & si vous êtes curieux de voir ma garde-robe, je vais satisfaire votre curiosité. En même tems, il tira de son havresac un habit couvert de vieux passe-mens d'argent faux, une mauvaise ca-

peline avec quelques vieilles plumes , des bas de soie tout plein de trous & des souliers de maroquin rouge fort usés. Vous voyez , nous dit-il ensuite , que je suis passablement gueux. Cela m'étonne , repliqua Diego , vous n'avez donc ni femme ni fille : J'ai une femme belle & jeune , repartit Zapata , & je n'en suis pas plus avancé. Admirez la fatalité de mon étoile. J'épouse une aimable Actrice , dans l'espérance qu'elle ne me laissera pas mourir de faim : & pour mon malheur , elle a une sagesse incorruptible. Qui diable n'y auroit pas été trompé comme moi ? Il faut que parmi les Comédiennes de campagne il s'en trouve une vertueuse & qu'elle me tombe entre les mains. C'est assurément jouer de malheur , dit le Barbier. Aussi , que ne preniez-vous une Actrice de la grande troupe de Madrid ? vous auriez été sûr de votre fait. J'en demeure d'accord , reprit l'histrien ; mais malepeste , il n'est pas permis à un petit Comédien de Campagne d'élever sa pensée jusqu'à ces fameuses héroïnes. C'est tout ce que pourroit faire un Acteur même de la Troupe du Prince. Encore y en a-t'il qui sont obligés de se pourvoir en Ville ; heu-

fement pour eux la Ville est bonne & l'on y rencontre souvent des sujets qui valent bien des Princesses de coulisses.

Hé n'avez-vous jamais songé, lui dit mon compagnon, à vous introduire dans cette Troupe ? Est-il besoin d'un mérite infini pour y entrer ? Bon, répondit Melchior, vous moquez vous avec votre mérite infini ? Il y a vingt Acteurs. Demandez de leurs nouvelles au public. Vous en entendrez parler dans de jolis termes. Il y en a plus de la moitié qui mériteroient de porter encore le havrefac. Malgré tout cela, néanmoins, il n'est pas aisé d'être reçu parmi eux. Il faut des espèces ou de puissans amis pour suppléer à la médiocrité du talent. Je dois le sçavoir, puisque je viens de débiter à Madrid, ou j'ai été hué & sifflé comme tous les diables, quoique je dusse être fort applaudi ; car j'ai crié : j'ai pris des tons extravagans & suis sorti cent fois de la nature : de plus, j'ai mis en déclamant le poing sous le menton de ma Princesse : en un mot, j'ai joué dans le goût des grands Acteurs de ce pais-là ; & cependant le même public qui trouve en eux ces manières fort agréables, n'a pû les souffrir en moi. Voyez ce

que c'est que la prévention. Ainsi donc , ne pouvant plaire par mon jeu, & n'ayant pas de quoi me faire recevoir en dépit de ceux qui m'ont sifflé, je m'en retourne à Zamora. J'y vais rejoindre ma femme & mes camarades , qui n'y font pas trop bien leurs affaires. Puisse nous n'être pas obligés d'y quêter , pour nous mettre en état de nous rendre dans une autre Ville , comme cela nous est arrivé plus d'une fois.

A ces mots , le Prince dramatique se leva , reprit son havresac & son épée , & nous dit d'un air grave en nous quittant : Adieu, Messieurs; puissent les Dieux sur vous épuiser leurs faveurs ! Et vous , lui répondit Diego du même ton , puissiez-vous retrouver à Zamora votre femme changée & bien établie. Dès que le Seigneur Zapata nous eut tourné les talons , il se mit à gesticuler & à déclamer en marchant. Aussi-tôt le Barbier & moi , nous commençâmes à le siffler , pour lui rappeler son début. Nos sifflemens frappèrent ses oreilles. Il crut entendre encore les sifflets de Madrid. Il regarda derrière lui , & voyant que nous prenions plaisir à nous égayer à ses dépens , loin de s'offenser de ce trait bouf-

fon, il entra de bonne grace dans la plaisanterie, & continua son chemin en faisant de grands éclats de rire. De notre côté, nous nous en donnâmes tout le saoul, après quoi, nous regagnâmes le grand chemin & poursuivîmes notre route.

---

## CHAPITRE IX.

*Dans quel état Diego retrouva sa famille ;  
& après quelles rejoissances Gil  
Blas & lui se séparèrent.*

**N**Ous allâmes ce jour-là coucher entre Moyados & Valpuesta dans un petit village dont j'ai oublié le nom ; & le lendemain nous arrivâmes sur les onze heures du matin dans la plaine d'Olmedo : Seigneur Gil Blas, me dit mon camarade, voici le lieu de ma naissance. Je ne puis le revoir sans transport, tant il est naturel d'aimer sa patrie. Seigneur Diego, lui répondis-je, un homme qui témoigne tant d'amour pour son pays, en doit parler, ce me semble, un peu plus avantageusement que vous n'avez fait. Olmedo me paroît une ville, &  
vous

vous m'avez dit que c'étoit un village. Il falloit du moins le traiter de gros bourg. Je lui fais réparation d'honneur, reprit le Barbier, mais je vous dirai qu'après avoir vû Madrid, Tolède, Saragoce, & toutes les autres grandes villes où j'ai demeuré en faisant le tour de l'Espagne, je regarde les petites comme des villages. A mesure que nous avancions dans la plaine, il nous paroissoit que nous apercevions beaucoup de monde auprès d'Olmedo; & lorsque nous fûmes plus à portée de discerner les objets, nous trouvâmes de quoi occuper nos regards.

Il y avoit trois pavillons tendus à quelque distance l'un de l'autre; & tout auprès un grand nombre de cuisiniers & de marmiteux qui préparoient un festin. Ceux-ci mettoient des couverts sur de longues tables dressées sous les tentes; ceux-là remplissoient de vin des cruches de terre. Les autres faisoient bouillir des marmites, & les autres, enfin, tournoient des broches où il y avoit toutes sortes de viandes. Mais je considerai plus attentivement que tout le reste, un grand Théâtre qu'on avoit élevé. Il étoit orné d'une décoration de carton peint de diverses couleurs

& chargé de devises Grecques & Latines. Le Barbier n'eût pas plutôt vû ces inscriptions, qu'il me dit : Tous ces mots Grecs sentent furieusement mon oncle Thomas : je vais parier qu'il y aura mis la main ; car entre nous c'est un habile homme. Il sçait par cœur une infinité de livres de Collège. Tout ce qui me fâche, c'est qu'il en rapporte sans cesse des passages dans la conversation. Ce qui ne plaît pas à tout le monde. Outre cela, continua-t'il, mon oncle a traduit des Poëtes. Latins & des Auteurs Grecs. Il possède l'antiquité, comme on le peut voir par les belles remarques qu'il a faites. Sans lui nous ne sçaurions pas que dans la ville d'Athènes les enfans pleuroient quand on leur donnoit le foïet. Nous devons cette découverte à sa profonde érudition.

Après que mon camarade & moi nous eûmes regardé toutes les choses dont je viens de parler, il nous prit envie d'apprendre pourquoi l'on faisoit de pareils préparatifs. Nous allions nous en informer, lorsque dans un homme qui avoit l'air de l'Ordonnateur de la fête, Diego reconnut le Seigneur Thomas de la Fuente, que nous joignîmes avec em-



preſſement. Le Maître d'Ecole ne remit pas d'abord le jeune Barbier, tant il le trouva changé depuis dix années, ne pouvant toutefois le méconnoître, il l'embrassa cordialement, & lui dit d'un air affectueux : Hé te voilà, Diego mon cher neveu, te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vû naître ? Tu viens revoir tes Dieux Penates, & le Ciel te rend ſain & ſauf à ta famille. O jour trois & quatre fois heureux ! *albo dies notanda lapillo*. Il y a bien des nouvelles, mon ami, pourſuivit-il ; ton oncle Pedro le bel eſprit eſt devenu la victime de Pluton. Il y a trois mois qu'il eſt mort. Cet avare pendant ſa vie craignoit de manquer des choſes les plus néceſſaires. *Argenti paltebat amore*. Outre les groſſes penſions que quelques Grands lui faiſoient, il ne dépenſoit pas dix piſtoles chaque année pour ſon entretien. Il étoit même ſervi par un valet qu'il ne nourriſſoit point. Ce fou, plus inſenſé que le Grec Ariſtippe, qui fit jeter au milieu de la Lydie toutes les richesses que portoient ſes eſclaves, comme un fardeau qui les incommodoit dans leur marche, entaſſoit tout l'or & l'argent qu'il pouvoit amaffer. Hé pour-

qui ! pour des héritiers qu'il ne vouloit point voir. Il étoit riche de trente mille ducats , que ton pere , ton oncle Bertrand & moi , nous avons partagez. Nous sommes en état de bien établir nos enfans. Mon frere Nicolas a déjà disposé de ta sœur Thérèse. Il vient de la marier au fils d'un de nos Alcades. *Connubio junxit stabili propriamque dicavit.* C'est cet hymen , formé sous les plus heureux auspices , que nous célébrons depuis deux jours avec tant d'appareil. Nous avons fait dresser dans la plaine ces pavillons. Les trois héritiers de Pedro ont chacun le sien , & font tour à tour la dépense d'une journée. Je voudrois que tu fusses arrivé plutôt , tu aurois vû le commencement de nos réjouissances. Avant-hier , jour du mariage , ton pere faisoit les frais. Il donna un festin superbe , qui fut suivi d'une course de bague. Ton oncle le Mercier mit hier la nappe , & nous régala d'une fête pastorale. Il habilla en bergers dix garçons des mieux faits & dix jeunes filles. Il employa tous les rubans & toutes les aiguillettes de sa boutique à les parer. Cette brillante jeunesse forma diverses danses & chants , mille chansonnettes tendres & légères.

Néanmoins quoique rien n'ait jamais été plus galant, cela ne fit pas un grand effet. Il faut qu'on n'aime plus, comme autrefois, la pastorale.

Pour aujourd'hui continua-t'il, tout roule sur mon compte, & je dois fournir aux Bourgeois d'Olmedo un spectacle de mon invention. *Finis coronabit opus* ! J'ai fait élever un théâtre, sur lequel, Dieu aidant, je ferai représenter par mes disciples une pièce que j'ai composée. Elle a pour titre : *Les amusemens de Muley Bugentuf, Roi de Maroc*. Elle sera parfaitement bien jouée, parce que j'ai des Ecoliers qui déclament comme les Comédiens de Madrid. Ce sont des enfans de famille de Pennafiel & de Ségovie que j'ai en pension chez moi. Les excellens acteurs ! Il est vrai que je les ai exercés. Leur déclamation paroîtra frappée au coin du Maître, *ut ita dicam*. A l'égard de la pièce, je ne t'en parlerai point. Je veux te laisser le plaisir de la surprise. Je dirai simplement qu'elle doit enlever tous les spectateurs. C'est un de ces sujets tragiques qui remuent l'ame par les images de mort qu'ils offrent à l'esprit. Je suis du sentiment d'Aristote : il faut exciter la

terreur. Ah ! si je m'étois attaché au Théâtre, je n'aurois jamais mis sur la scène que des Princes sanguinaires, que des Héros assassins ! Je me serois baigné dans le sang. On auroit toujours vû périr dans mes Tragédies non-seulement les principaux personnages, mais les Gardes mêmes. J'aurois égorgé jusques au souffleur. Enfin je n'aime que l'effroyable. C'est mon goût. Aussi ces sortes de poëmes entraînent la multitude, entretiennent le luxe des Comédiens, & font rouler tout doucement les Auteurs.

Dans le tems qu'il achevoit ces paroles, nous vîmes sortir du village & entrer dans la plaine un grand concours de personnes de l'un & de l'autre sexe. C'étoient les deux époux, accompagnés de leurs parens & de leurs amis, & précédés de dix à douze joueurs d'instrumens, qui jouant tous ensemble formoient un concert très-bruyant. Nous allâmes au devant d'eux, & Diego se fit connoître. Des cris de joye s'éleverent aussitôt dans l'assemblée, & chacun s'empressa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on lui donna. Toute la fa-

mille , & tous ceux mêmes qui étoient  
présens l'accablèrent d'embrassades.  
Après quoi , son pere lui dit : Tu sois le  
bien venu : Diego. Tu retrouves tes pa-  
rens un peu engraissez , mon ami. Je ne  
t'en dis pas davantage présentement. Je  
t'expliquerai cela tantôt par le menu.  
Cependant tout le monde s'avança dans  
la plaine , se rendit sous les tentes , &  
s'assit au tour des tables qu'on y avoit  
dressées. Je ne quittai pas mon com-  
pagnon , & nous dinâmes tous deux avec  
les nouveaux mariez , qui me parurent  
bien assortis. Le repas fut assez long ,  
parce que le Maître d'Ecole eut la vani-  
té de le vouloir donner à trois services ,  
pour l'emporter sur ses freres qui n'a-  
voient pas fait les choses si magnifi-  
quement.

Après le festin tous les convives té-  
moignerent une grande impatience de  
voir représenter la pièce du Seigneur  
Thomas ; ne doutant pas , disoient-ils ,  
que la production d'un aussi beau génie  
que le sien ne méritât d'être entendue.  
Nous nous approchâmes du Theatre , au  
devant duquel tous les joüeurs d'instru-  
mens s'étoient déjà placez pour joüer  
dans les entr'Actes. Comme chacun dans

un grand silence attendoit qu'on commençât, les Acteurs parurent sur la Scène; & l'Auteur, le Poëme à la main, s'assit dans les coulisses à portée de souffler. Il avoit eu raison de nous dire que la Piece étoit tragique; car dans le premier Acte, le Roi de Maroc, par maniere de récréation, tua cent Esclaves Mores à coups de flèches. Dans le second, il coupa la tête à trente Officiers Portugais, qu'un de ses Capitaines avoit fait Prisonniers de guerre; & dans le troisième, enfin, ce Monarque saoul de ses femmes, mit le feu lui-même à un Palais isolé, où elles étoient enfermées, & le réduisit en cendres avec elles. Les Esclaves Mores, de même que les Officiers Portugais, étoient des figures d'osier faites avec beaucoup d'art; & le Palais composé de carton, parut tout embrasé par un feu d'artifice. Cet embrasement accompagné de mille cris plaintifs, qui sembloient sortir du milieu des flâmes, dénoia la Piece, & ferma le Théâtre d'une façon très divertissante. Toute la Plaine retentit du bruit des applaudissemens que reçût une si belle Tragédie. Ce qui justifia le bon goût du Poëte, & fit connoître qu'il sçavoit bien choisir ses sujets.

Je m'imaginois qu'il n'y avoit plus rien à voir après *Les amusemens de Muley Bugentuf*, mais je me trompois. Des tymbales & des trompettes nous annoncèrent un nouveau spectacle. C'étoit la distribution des prix ; car Thomas de la Fuente pour rendre la fête plus solennelle avoit fait composer tous ses Ecoliers, tant externes que pensionnaires, & il devoit ce jour-là donner à ceux qui avoient le mieux réussi, des livres achetez de ses propres deniers à Ségovie. On apporta donc tout à coup sur le Théâtre deux longs bancs d'école avec une armoire à livres remplie de bouquins proprement reliez. Alors tous les Acteurs revinrent sur la scène, & se rangerent tout autour du Seigneur Thomas, qui tenoit aussi bien sa morgue qu'un Préfet de Collège. Il avoit à la main une feuille de papier où étoient écrits les noms de ceux qui devoient remporter des prix. Il la donna au Roi de Maroc, qui commença de la lire à haute voix. Chaque Ecolier qu'on nommoit, alloit respectueusement recevoir un livre des mains du Pédant ; puis il étoit couronné de lauriers, & on le faisoit asseoir sur un des deux bancs pour l'ex-

poser aux regards de l'assistance admirative. Quelque envie toutefois qu'eût le Maître d'Ecole de renvoyer les spectateurs contens, il ne put en venir à bout, parce qu'ayant distribué presque tous les prix aux pensionnaires, ainsi que cela se pratique, les mères de quelques externes prirent feu là-dessus, & accusèrent le Pédant de partialité. De sorte que cette fête, qui jusqu'à ce moment avoit été si glorieuse pour lui, pensa finir aussi mal que le festin des Lapithes.

*Fin du second Livre.*





# HISTOIRE

DE

## GIL BLAS

### DE SANTILLANE.

LIVRE TROISIEME.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

*De l'arrivée de Gil Blas à Madrid & du  
premier Maître qu'il servit dans cette  
Ville.*



E fis quelque séjour chez le  
jeune Barbier. Je me joignis  
ensuite à un Marchand de  
Ségovie qui passa par Olmé-  
do. Il revenoit avec quatre mules de  
transporter des marchandises à Valla-

dplid, & s'en retournoit à vuide. Nous fimes connoissance sur la route, & il prit tant d'amitié pour moi qu'il voulut absolument me loger, lorsque nous fumes arrivez à Ségovie. Il me retint deux jours dans sa maison, & quand il me vit prêt à partir pour Madrid par la voye du muletier, il me chargea d'une lettre, en me priant de la rendre en main propre à son adresse, sans me dire que ce fût une lettre de recommandation. Je ne manquai pas de la porter au Seigneur Mathéo Melendez. C'étoit un marchand de Drap qui demouroit à la porte du Soleil, au coin de la rue des Bahutiers, il n'eut pas sitôt ouvert le paquet & lû ce qui étoit contenu dedans, qu'il me dit d'un air gracieux : Seigneur Gil Blas, Pedro Palacio mon correspondant m'écrit en votre faveur d'une manière si pressante, que je ne puis me dispenser de vous offrir un logement chez moi. De plus, il me prie de vous trouver une bonne condition. C'est une chose dont je me charge avec plaisir. Je suis persuadé qu'il ne me sera pas bien difficile de vous placer avantageusement.

J'acceptai l'offre de Melendez avec d'autant plus de joye, que mes finances

diminuoient à vûe d'œil. Mais je ne lui fus pas long-tems à charge. Au bout de huit jours, il me dit qu'il venoit de me proposer à un Cavalier de sa connoissance qui avoit besoin d'un valet de chambre, & que selon toutes les apparences ce poste ne m'échapperoit pas. En effet ce Cavalier étant survenu dans le moment : Seigneur, lui dit Melendez en me montrant, vous voyez le jeune homme dont je vous ai parlé. C'est un garçon qui a de l'honneur & de la morale. Je vous en réponds comme de moi-même. Le Cavalier me regarda fixement, dit que ma physionomie lui plaisoit, & qu'il me prenoit à son service. Il n'a qu'à me suivre, ajouta-t'il; je vais l'instruire de ses devoirs. A ces mots, il donna le bon jour au Marchand, & m'emmena dans la grande rue tout devant l'Eglise de saint Philippe. Nous entrâmes dans une assez belle maison dont il occupoit une aile: nous montâmes un escalier de cinq ou six marches, puis il m'introduisit dans une chambre fermée de deux bonnes portes qu'il ouvrit, & dont la première avoit au milieu une petite fenêtre grillée. De cette chambre nous passâmes dans une autre où il y

avoit un lit & d'autres meubles qui étoient plus propres que riches.

Si mon nouveau Maître m'avoit bien considéré chez Melendez, je l'examinaï à mon tour avec beaucoup d'attention. C'étoit un homme de cinquante & quelques années, qui avoit l'air froid & sérieux. Il me parut d'un naturel doux, & je ne jugeai point mal de lui. Il me fit plusieurs questions sur ma famille & satisfait de mes réponses : Gil Blas me dit-il, je te crois un garçon fort raisonnable. Je suis bien aise de t'avoir à mon service. De ton côté, tu peux compter que tu seras content de ta condition. Je te donnerai par jour six réaux, tant pour ta nourriture & pour ton entretien, que pour tes gages, sans préjudice des petits profits que tu pourras faire chez moi. D'ailleurs, je ne suis pas difficile à servir. Je ne fais point d'ordinaire. Je mange en ville. Tu n'auras le matin qu'à nettoyer mes habits, & tu seras libre tout le reste de la journée. Je te recommande seulement d'avoir soin de te retirer le soir de bonne heure & de m'attendre à ma porte. Voilà tout ce que j'exige de toi. Après m'avoir ainsi prescrit mon devoir, il tira de sa poche six réaux,

qu'il me donna pour commencer à garder les conventions. Nous sortîmes ensuite tous deux. Il ferma les portes lui-même, & emportant les clefs. Mon ami, me dit-il, ne me suis pas; va-t'en où il te plaira, promene-toi dans la Ville, mais quand je reviendrai ce soir, que je te retrouve sur cet escalier. En achevant ces paroles, il me quitta & me laissa disposer de moi comme je le jugerois à propos.

En bonne foi, Gil Blas, me dis-je alors à moi-même, tu ne pouvois trouver un meilleur Maître. Quoi, tu rencontres un homme qui pour épouffeter ses habits & faire sa chambre le matin, te donne six réaux par jour avec la liberté de te promener & de te divertir comme un écolier dans les vacances? Vive Dieu, il n'est point de situation plus heureuse! Je ne m'étonne plus si j'avois tant d'envie d'être à Madrid; je pressentois sans doute le bonheur qui m'y attendoit. Je passai le jour à courir les rues, en m'amusant à regarder les choses qui étoient nouvelles pour moi. Ce qui ne me donna pas peu d'occupation. Le soir, quand j'eus soupé dans une auberge qui n'étoit pas éloignée de notre maison, je ga-

gnai promptement le lieu où mon Maître m'avoit ordonné de me rendre. Il y arriva trois quarts d'heure après moi. Il parut content de mon exactitude : Fort bien, me dit-il, cela me plaît. J'aime les domestiques attentifs à leur devoir. A ces mots, il ouvrit les portes de son appartement & les referma sur nous, d'abord que nous fûmes entrez. Comme nous étions sans lumière, il prit une pierre à fusil avec de la mèche, & alluma une bougie. Je l'aidai ensuite à se deshabiller. Lorsqu'il fut au lit, j'allumai par son ordre une lampe qui étoit dans la cheminée, & j'emportai la bougie dans l'anti-chambre où je me couchai dans un petit lit sans rideaux. Il se leva le lendemain matin entre neuf & dix heures. J'épouffetai ses habits. Il me compta mes six réaux & me renvoya jusqu'au soir. Il sortit aussi, non sans avoir grand soin de fermer ses portes, & nous voilà partis l'un & l'autre pour toute la journée.

Tel étoit notre train de vie, que je trouvois très-agréable. Ce qu'il y avoit de plus plaisant, c'est que j'ignorois le nom de mon Maître. Melendez ne le savoit pas lui-même. Il ne connoissoit ce Cavalier que pour un homme, qui ve-

noir

noit quelquefois dans la boutique, & à qui de tems en tems il vendoit du drap. Nos voisins ne purent pas mieux satisfaire ma curiosité. Ils m'assurèrent tous que mon Maître leur étoit inconnu, bien qu'il demeurât depuis deux ans dans le quartier. Ils me dirent qu'il ne fréquentoit personne dans le voisinage; & quelques-uns accoutumés à tirer témérairement des conséquences, concluoient de-là que c'étoit un personnage dont on ne pouvoit porter un jugement avantageux. On alla même plus loin dans la suite: on le soupçonna d'être un espion du Roi de Portugal, & l'on m'avertit charitablement de prendre mes mesures là-dessus. L'avis me troubla. Je me représentai que si la chose étoit véritable, je courois risque de voir les Prisons de Madrid que je ne croyois pas plus agréables que les autres. Mon innocence ne pouvoit me rassurer. Mes disgraces passées me faisoient craindre la Justice. J'avois éprouvé deux fois que si elle ne fait pas mourir les innocens, du moins elle observe si mal à leur égard les Loix de l'hospitalité, qu'il est toujours fort triste de faire quelque séjour chez elle.

Je consultai Melendez dans une conjoncture si délicate. Il ne sçavoit quel conseil me donner. S'il ne pouvoit croire que mon Maître fût un espion, il n'avoit pas lieu non plus d'être ferme sur la négative. Je résolus d'observer le Patron, & de le quitter, si je m'appercevois que ce fût effectivement un ennemi de l'Etat : mais il me sembla que la prudence, & l'agrément de ma condition, demandoient que je fusse auparavant bien sûr de mon fait. Je commençai donc à examiner ses actions, & pour le sonder : Monsieur, lui dis-je un soir en le deshabillant, je ne sçai comment il faut vivre, pour se mettre à couvert des coups de langue. Le monde est bien méchant, Nous avons entr'autres des voisins qui ne valent pas le diable. Les mauvais esprits ! vous ne devineriez jamais de quelle maniere ils parlent de nous. Bon, Gil Blas, me répondit-il, hé qu'en peuvent-ils dire, mon ami ? Ah vraiment, repris-je, la médifance ne manque point de matiere. La vertu même lui en fournit. Nos voisins disent que nous sommes des gens dangereux ; que nous méritons l'attention de la Cour : est un mot vous passez ici pour un espi-



tion du Roi de Portugal. En prononçant ces paroles, j'envisageai mon Maître, comme Alexandre regarda son Médecin; & j'employai toute ma pénétration à démêler l'effet que mon rapport produisoit en lui. Je crus remarquer dans mon Patron un frémissement qui s'accordoit fort avec les conjectures du voisinage, & je le vis tomber dans une rêverie que je n'expliquai point favorablement. Il se remit pourtant de son trouble, & me dit d'un air assez tranquille : Gil Blas, laissons raisonner nos voisins, sans faire dépendre notre repos de leurs raisonnemens. Ne nous mettons point en peine de l'opinion qu'on a de nous, quand nous ne donnons pas sujet d'en avoir une mauvaise.

Il se coucha là-dessus, & je fis la même chose, sans sçavoir à quoi je devois m'en tenir. Le jour suivant, comme nous nous disposions le matin à sortir, nous entendîmes frapper rudement à la première porte sur l'escalier. Mon Maître ouvrit l'autre, & regarda par la petite fenêtre grillée. Il vit un homme bien vêtu, qui lui dit : Seigneur Cavalier, je suis Alguazil, & je viens ici pour vous dire que Monsieur le Corregidor souhaite de

vous parler. Que me veut-il, répondit mon Patron? C'est ce que j'ignore, Seigneur, répliqua l'Alguazil : mais vous n'avez qu'à l'aller trouver, & vous en ferez bientôt instruit. Je suis son serviteur, répartit mon Maître, je n'ai rien à démêler avec lui. En achevant ces mots, il referma brusquement la seconde porte. Puis s'étant promené quelque tems, comme un homme à qui, ce me sembloit, le discours de l'Alguazil donnoit beaucoup à penser, il me mit en main mes six réaux, & me dit : Gil Blas, tu peux sortir, mon ami & aller passer la journée où tu voudras. Pour moi, je ne sortirai pas si-tôt; & je n'ai pas besoin de toi ce matin. Il me fit juger par ces paroles, qu'il avoit peur d'être arrêté, & que cette crainte l'obligeoit à demeurer dans son Appartement. Je l'y laissai; & pour voir si je me trompois dans mes soupçons, je me cachai dans un endroit, d'où je pouvois le remarquer, s'il sortoit. J'aurois eu la patience de me tenir là toute la matinée, s'il ne m'en eût épargné la peine. Mais une heure après, je le vis marcher dans la rue avec un air d'affurance, qui confondit d'abord ma pe-

nétration. Loin de me rendre toute-fois à ces apparences, je m'en défiai; car il n'avoit point en moi un Juge favorable. Je songeai que sa contenance pouvoit être étudiée. Je m'imaginai même qu'il n'étoit resté chez lui, que pour prendre tout ce qu'il avoit d'or ou de pierreries, & que probablement il alloit par une prompte fuite pourvoir à sa sûreté. Je n'espérai plus le revoir, & je doutai si j'irois le soir l'attendre à sa porte, tant j'étois persuadé que dès ce jour-là il sortiroit de la Ville, pour se sauver du péril qui le menaçoit. Je n'y manquai pas pourtant. Ce qui me surprit, mon Maître revint à son ordinaire. Il se coucha, sans faire paroître la moindre inquiétude, & il se leva le lendemain avec autant de tranquillité.

Comme il achevoit de s'habiller, on frappa tout à coup à la porte. Mon Maître regarda par la petite grille. Il reconnoît l'Alguazil du jour précédent, & lui demande ce qu'il veut. Ouvrez, lui répond l'Alguazil; c'est Monsieur le Corregidor. A ce nom redoutable, mon sang se glaça dans mes veines. Je craignois diablement ces Messieurs-là, depuis que j'avois passé par leurs mains; & j'aurois

voulu dans ce moment être à cent lieues de Madrid. Pour mon Patron, il fut moins effrayé que moi, il ouvrit la porte, & reçût le Juge avec respect. Vous voyez, lui dit le Corregidor, que je ne viens point chez vous avec une grosse suite. Je veux faire les choses sans éclat. Malgré les bruits fâcheux qui courent de vous dans la Ville, je crois que vous méritez quelque ménagement. Apprenez-moi comment vous vous appelez, & ce que vous faites à Madrid ? Seigneur, lui répondit mon Maître, je suis de la Castille nouvelle, & je me nomme Don Bernard de Castil Blazo. A l'égard de mes occupations, je me promène, je fréquente les Spectacles, & me réjouis tous les jours avec un petit nombre de personnes d'un commerce agréable. Vous avez, sans doute, repris le Juge, un gros revenu ? Non, Seigneur, interrompit mon Patron, je n'ai ni rentes, ni terres, ni maisons. Hé de quoi vivez-vous donc, répliqua le Corregidor ? De ce que je vais vous faire voir, repartit Don Bernard. En même tems, il leva une tapisserie, ouvrit une porte que je n'avois pas remarquée, puis encore une autre qui étoit derrière, &

Et entrer le Juge dans un Cabinet, où il y avoit un grand coffre tout rempli de pièces d'or qu'il lui montra.

Seigneur, lui dit-il ensuite, vous sçavez que les Espagnols sont ennemis du travail ; cependant quelque aversion qu'ils ayent pour la peine, je puis dire que j'encheris sur eux là-dessus. J'ai un fond de paresse, qui me rend incapable de tout emploi. Si je voulois ériger mes vices en vertus, j'appellerois ma paresse une indolence philosophique : je dirois que c'est l'ouvrage d'un esprit revenu de tout ce qu'on recherche dans le monde avec ardeur : mais j'avoüerai de bon cœur que je suis paresseux par tempérament ; & si paresseux, que s'il me falloit travailler pour vivre, je crois que je me laisserois mourir de faim. Ainsi, pour mener une vie convenable à mon humeur : pour n'avoir pas la peine de ménager mon bien, & plus encore pour me passer d'Intendant, j'ai converti en argent comptant tout mon patrimoine, qui consistoit en plusieurs héritages considérables. Il y a dans ce coffre cinquante mille ducats. C'est plus qu'il ne m'en faut pour le reste de mes jours, quand je vivrois au-delà d'un siècle, puisque

je n'en dépense pas mille chaque année ; & que j'ai déjà passé mon dixième lustre. Je ne crains donc point l'avenir , parce que je ne suis adonné , graces au Ciel , à aucune des trois choses qui ruinent ordinairement les hommes. J'aime peu la bonne chere ; je ne jouë que pour m'amuser , & je suis revenu des femmes. Je n'apprehende point que dans ma vieillesse , on me compte parmi ces Barbons voluptueux , à qui les Coquettes vendent leurs bontez au poids de l'or.

Que je vous trouve heureux , lui dit alors le Corrégidor ! On vous soupçonne bien mal à propos d'être un espion. Ce personnage ne convient point à un homme de votre caractère. Allez , Don Bernard , ajouta-t'il , continuez de vivre comme vous vivez. Loin de vouloir troubler vos jours tranquilles , je m'en déclare le défenseur. Je vous demande votre amitié , & vous offre la mienne. Ah ! Seigneur , s'écria mon Maître , pénétré de ces paroles obligeantes , j'accepte avec autant de joie , que de respect , l'offre précieuse que vous me faites. En me donnant votre amitié , vous augmentez mes richesses , & mettez le comble à mon bonheur. Après cette conversation , que  
l'Aiguazili

l'Alguazil & moi nous entendîmes de la porte du cabinet, le Corregidor prit congé de Don Bernard, qui ne pouvoit assez à son gré lui marquer de reconnoissance. De mon côté, pour seconder mon Maître & l'aider à faire les honneurs de chez lui, j'accablai de civilités l'Alguazil : je lui fis mille réverences profondes, quoique dans le fonds de mon ame, je sentisse pour lui le mépris & l'aversion que tout honnête homme a naturellement pour un Alguazil.

---

## CHAPITRE II.

*De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le Capitaine Rolando : des choses curieuses que ce Va- leur lui raconta.*

**D** On Bernard de Castil Blazo après avoir conduit le Corregidor jusque dans la rue, revint vite sur ses pas fermer son coffre fort & toutes les portes qui en faisoient la sûreté. Puis nous sortîmes l'un & l'autre très-satisfaits, lui, de s'être acquis un ami puissant, & moi, de me voir assuré de mes six

réaux par jour. L'envie de conter cette aventure à Melendez, me fit prendre le chemin de sa maison; mais comme j'étois prêt d'y arriver j'apperçûs le Capitaine Rolando. Ma surprise fut extrême de le trouver là, & je ne pus m'empêcher de frémir à sa vûe. Il me reconnut aussi, m'aborda gravement, & conservant encore son air de supériorité, il m'ordonna de le suivre. J'obéis en tremblant & dis en moi-même: Hélas, il veut sans doute me faire payer tout ce que je lui dois! Où va-t'il me mener? Il a peut-être dans cette Ville quelque souterrain. Malepeste, si je le croyois, je lui ferois voir tout à l'heure que je n'ai pas la goute aux pieds. Je marchois donc derrière lui en donnant toute mon attention au lieu où il s'arrêteroit, résolu de m'en éloigner à toutes jambes, pour peu qu'il me parût suspect.

Rolando dissipa bientôt ma crainte. Il entra dans un fameux cabaret, je l'y suivis. Il demanda du meilleur vin, & dit à l'hôte de nous préparer à dîner. Pendant ce tems-là nous passâmes dans une chambre, où le Capitaine se voyant seul avec moi, me tint ce discours: Tu dois être étonné, Gil Blas, de revoir ici ton



ancien Commandant, & tu le feras bien davantage encore, quand tu fçauras ce que j'ai à te raconter. Le jour que je te laissai dans le souterrain, & que je partis avec tous mes cavaliers pour aller vendre à Mansilla les mules & les chevaux que nous avions pris le soir précédent, nous rencontrâmes le fils du Corregidor de Leon, accompagné de quatre hommes à cheval & bien armés qui suivoient son carosse. Nous fîmes mordre la poussière à deux de ses gens, & les deux autres s'enfuirent. Alors le cocher craignant pour son maître, nous cria d'une voix suppliante : Hé mes chers Seigneurs, au nom de Dieu, ne tuez point le fils unique de Monsieur le Corregidor de Leon. Ces mots n'attendrirent pas mes cavaliers. Au contraire, ils leur inspirèrent une espece de fureur. Messieurs, nous dit l'un d'entr'eux, ne laissons point échapper le fils du plus grand Ennemi de nos pareils. Combien son pere a-t'il fait mourir de gens de notre profession ? Vengeons - les. Immolons cette victime à leurs manes qui semble en ce moment nous la demander. Mes autres cavaliers applaudirent à ce sentiment, & mon Lieutenant même se pré-

paroit à servir de Grand-Prêtre dans ce sacrifice , lorsque je lui retins le bras ; Arrêtez , lui dis-je : pourquoi sans nécessité vouloir répandre du sang : Contentez-vous de la bourse de ce jeune homme. Puisqu'il ne résiste point , il y auroit de la barbarie à l'égorger. D'ailleurs , il n'est point responsable des actions de son pere , & son pere ne fait que son devoir , lorsqu'il nous condamne à la mort , comme nous faisons le notre en détruisant les voyageurs.

J'intercedai donc pour le fils du Corregidor , & mon intercession ne lui fut pas inutile. Nous prîmes seulement tout l'argent qu'il avoit & nous emmenames les chevaux des deux hommes que nous avions tuez. Nous les vendîmes avec ceux que nous conduisions à Mansilla , nous nous en retournames ensuite au souterrain , où nous arrivames le lendemain , quelques momens avant le jour , Nous ne fumes pas peu surpris de trouver la trape levée , & notre surprise devint encore plus grande , lorsque nous vîmes dans la cuisine Leonarde liée. Elle nous mit au fait en deux mots. Le souvenir de ta colique nous fit rire. Nous admirames comment tu avois pu nous

trômpier. Nous ne t'aurions jamais crû capable de nous joüer un si bon tour, & nous te le pardonnâmes à cause de l'invention. Dès que nous eûmes détaché la cuisiniere, je lui donnai ordre de nous apprêter à manger. Cependant nous allâmes soigner nos chevaux à l'écurie, où le vieux nègre qui n'avoit reçu aucun secours depuis vingt-quatre heures, étoit à l'extrémité. Nous souhaitions de le soulager, mais il avoit perdu connoissance & il nous parut si bas, que malgré notre bonne volonté, nous laissâmes ce pauvre diable entre la vie & la mort. Cela ne nous empêcha pas de nous mettre à table; & après avoir amplement déjeuné, nous nous retirâmes dans nos chambres, où nous reposâmes toute la journée. A notre reveil, Leonarde nous apprit que Domingo ne vivoit plus. Nous le portâmes dans le caveau où tu dois te souvenir d'avoir couché, & là nous lui fîmes des funérailles, comme s'il eut eu l'honneur d'être un de nos compagnons.

Cinq ou six jours après, il arriva que voulant faire une course, nous rencontrâmes un matin à la sortie du bois trois brigades d'archers de la sainte Herman-

dad , qui sembloient nous attendre pour nous charger. Nous n'en apperçûmes d'abord qu'une. Nous la méprisâmes , bien que supérieure en nombre à notre troupe , & nous l'attaquâmes ; mais dans le tems que nous étions aux mains avec elle , les deux autres qui avoient trouvé moyen de se tenir cachées , vinrent tout à coup fondre sur nous , de sorte que notre valeur ne nous servit de rien. Il fallut céder à tant d'ennemis. Notre Lieutenant & deux de nos cavaliers périrent dans cette occasion. Les deux autres & moi nous fûmes enveloppez & ferrez de si près , que les archers nous prirent ; & tandis que deux brigades nous conduisoient à Leon , la troisième alla détruire notre retraite , qui avoit été découverte de la manière que je vais te le dire. Un paysan de Luceno en traversant la forêt pour s'en retourner chez lui , apperçût par hazard la trape de notre souterrain que tu n'avois pas abattue , car c'étoit justement le jour que tu en sortis avec la Dame. Il se douta bien que c'étoit notre demeure. Il n'eut pas le courage d'y entrer. Il se contenta d'observer les environs , & pour mieux remarquer l'endroit , il écorça légèrement

avec son coùteau quelques arbres voisins & d'autres encore de distance en distance jusqu'à ce qu'il fût hors du bois. Il se rendit ensuite à Leon, pour faire part de cette découverte au Corregidor, qui en eût d'autant plus de joie, que son fils venoit d'être volé par notre compagnie. Ce Juge fit assembler trois brigades pour nous arrêter & le payfan leur servit de guide.

Mon arrivée dans la Ville de Leon y fut un spectacle pour tous les habitans. Quand j'aurois été un Général Portugais fait prisonnier de guerre, le peuple ne se seroit pas plus empressé de me voir. Le voilà, disoit-on, le voilà ce fameux Capitaine, la terreur de cette contrée. Il mériteroit d'être démembré avec des tenailles, de même que ses deux camarades. On nous mena devant le Corregidor qui commença de m'insulter. Hé bien, me dit-il, scelerat, le Ciel las des désordres de ta vie, t'abandonne à ma justice. Seigneur, lui répondis-je, si j'ai commis bien des crimes, du moins je n'ai pas la mort de votre fils unique à me reprocher. J'ai conservé ses jours. Vous m'en devez quelque reconnoissance. Ah, misérable, s'écria-t'il, c'est

bien avec des gens de ton caractère qu'il faut garder un procédé généreux. Et quand même je voudrois te sauver, le devoir de ma charge ne me le permettroit pas. Lorsqu'il eut parlé de cette sorte, il nous fit enfermer dans un cachot, où il ne laissa pas languir mes compagnons. Ils en sortirent au bout de trois jours pour aller jouer un rôle tragique dans la grande place. Pour moi, je demeurai dans les prisons trois semaines entières. Je crus qu'on ne différoit mon supplice, que pour le rendre plus terrible, & je m'attendois enfin à un genre de mort tout nouveau, quand le Corregidor m'ayant fait ramener en sa présence, me dit : Ecoute ton arrêt. Tu es libre. Sans toi mon fils unique auroit été assassiné sur les grands chemins. Comme pere; j'ai voulu reconnoître ce service, & comme Juge, ne pouvant t'absoudre, j'ai écrit à la Cour en ta faveur. J'ai demandé ta grace & je l'ai obtenue. Va donc où il te plaira. Mais, ajouta-t'il, crois-moi, profite de cet heureux événement. Rentre en toi même & quitte pour jamais le brigandage.

Je fus pénétré de ces paroles, & je pris la route de Madrid dans la résolu-

tion de faire une fin & de vivre doucement dans cette Ville. J'y ai trouvé mon pere & ma mere morts, & leur succession entre les mains d'un vieux parent, qui m'en a rendu un compte fidelle, comme font tous les tuteurs. Je n'en ai pû tirer que trois mille ducats, ce qui peut-être ne fait pas la quatrième partie de mon bien. Mais que faire à cela ? Je ne gagnerois rien à le chicanner. Pour éviter l'oisiveté, j'ai acheté une Charge d'Alguazil que j'exerce comme si toute ma vie je n'eusse fait autre chose. Mes confreres se seroient, par bienséance, opposés à ma réception, s'ils eussent sçu mon histoire. Heureusement, ils l'ignorent ou feignent de l'ignorer. Ce qui est la même chose. Car dans cet honorable corps, chacun a intérêt de cacher ses faits & gestes. On n'a, Dieu merci, rien à se reprocher les uns aux autres. Au diable soit le meilleur. Cependant, mon ami, continua Rolando, je veux te découvrir ici le fonds de mon ame. La profession que j'ai embrassée n'est guère de mon goût. Elle demande une conduite trop délicate & trop mystérieuse. On n'y sçauroit faire que des tromperies secretes & subtiles. Oh je

regrette mon premier métier. J'avoué qu'il y a plus de sûreté dans le nouveau ; mais il y a plus d'agrément dans l'autre , & j'aime la liberté. J'ai bien la mine de me défaire de ma Charge , & de partir un beau matin pour aller gagner les montagnes qui sont aux sources du Tage. Je sçai qu'il y a dans cet endroit une retraite habitée par une troupe nombreuse & remplie de sujets Catalans. C'est faire son éloge en un mot. Si tu veux m'accompagner , nous irons grossir le nombre de ces grands hommes. Je serai dans leur Compagnie Capitaine en second , & pour t'y faire recevoir avec agrément , j'assurerais que je t'ai vû dix fois combattre à mes côtes. J'éleverai ta valeur jusqu'aux nuës. Je dirai plus de bien de toi , qu'un Général n'en dit d'un Officier qu'il veut avancer. Je me garderai bien de dire la supercherie que tu as faite. Cela te rendroit suspect. Je tairai l'aventure. Hé bien , ajouta-t-il , es-tu prêt à me suivre ? J'attends ta réponse.

Chacun à ses inclinations , dis-je alors à Rolando ; vous êtes né pour les entreprises hardies , & moi pour une vie douce & tranquile. Je vous entends , interrom-



pit-il, la Dame que l'amour vous a fait enlever, vous tient encore au cœur & sans doute vous menez avec elle à Madrid cette vie douce que vous aimez. Avoûez, Monsieur Gil Blas, que vous l'avez mise dans ses meubles, & que vous mangez ensemble les pistoles que vous avez emportées au souterrain ? Je lui dis qu'il étoit dans l'erreur, & que pour le desabuser, je voulois en dînant lui conter l'histoire de la Dame. Ce que je fis effectivement, & je lui appris aussi tout ce qui m'étoit arrivé depuis que j'avois quitté la troupe. Sur la fin du repas, il me remit sur les sujets Catalans. Il m'avoüa même qu'il avoit résolu de les aller joindre, & fit une nouvelle tentative pour m'engager à prendre le même parti. Mais voyant qu'il ne pouvoit me persuader, il changea tout à coup de contenance & de ton. Il me regarda d'un air fier & me dit fort sérieusement : Puisque tu as le cœur assez bas pour préférer ta condition servile à l'honneur d'entrer dans une compagnie de braves gens, je t'abandonne à la bassesse de tes inclinations. Mais écoute bien les paroles que je vais te dire : qu'elles demeurent gravées dans ta mémoire :

oublies que tu m'as rencontré aujourd'hui, & ne t'entretiens jamais de moi avec personne ; car si j'apprens que tu me mêles dans tes discours .. tu me connois. Je ne t'en dis pas davantage. A ces mots, il appella l'hôte, paya l'écot, & nous nous levâmes de table pour nous en aller.

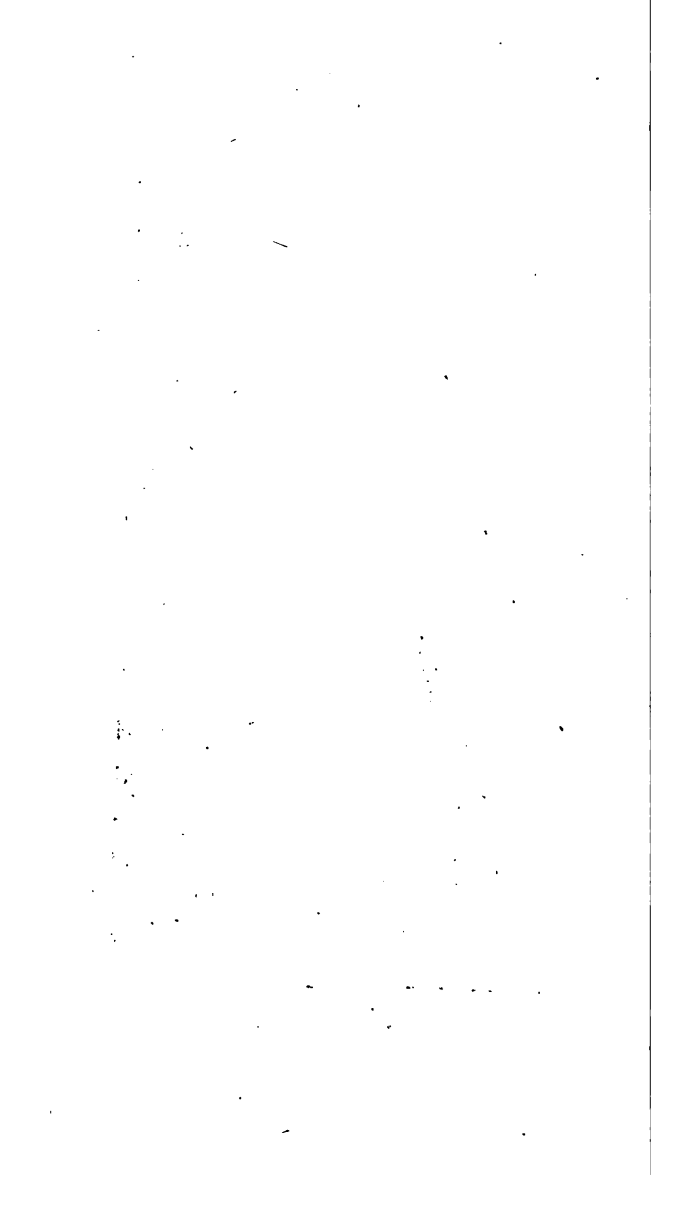
---

### CHAPITRE III.

*Il sort de chez Don Bernard de Castil  
Blazo, & va servir un petit  
Maître.*

**C**omme nous sortions du cabaret, & que nous prenions congé l'un de l'autre, mon Maître passa dans la rue. Il me vit, & je m'aperçus qu'il regarda plus d'une fois le Capitaine. Je jugeai qu'il étoit surpris de me rencontrer avec un semblable personnage. Il est certain que la vûe de Rolando ne prévenoit point en faveur de ses mœurs. C'étoit un homme fort grand. Il avoit le visage long avec un nez de perroquet, & quoiqu'il n'eût pas mauvaise mine, il ne faisoit pas d'avoir l'air d'un franc fripon,





Je ne m'étois point trompé dans mes conjectures. Le soir je trouvai Don Bernard occupé de la figure du Capitaine & très-disposé à croire toutes les belles choses que je lui en aurois pu dire, si j'eusse osé parler. Gil Blas, me dit-il, qui est ce grand escogriffe que j'ai vu tantôt avec toi? Je répondis que c'étoit un Alguazil, & je m'imaginai que satisfait de cette réponse, il en demeureroit-là; mais il me fit bien d'autres questions; & comme je lui parus embarrassé, parce que je me souvenois des menaces de Rolando, il rompit tout à coup la conversation & se coucha. Le lendemain matin, lorsque je lui eus rendu mes services ordinaires, il me compta mes six ducats au lieu de six réaux, & me dit: Tiens mon ami, voilà ce que je te donne pour m'avoir servi jusqu'à ce jour. Va chercher une autre maison. Je ne puis m'accommoder d'un valet qui a de si belles connoissances. Je m'avisai de lui représenter pour ma justification, que je connoissois cet Alguazil, pour lui avoir fourni certains remèdes à Valadolid dans le tems que j'y exerçois la Medecine. Fort bien, reprit mon Maître, la défaite est ingénieuse, Tu devois

me répondre cela hier au soir , & non pas te troubler. Monsieur , lui repartis-je , en vérité , je n'osois vous le dire par discrétion. C'est ce qui a causé mon embarras. Certes , repliqua-t'il , en me frappant doucement sur l'épaule , c'est être bien discret. Je ne te croyois pas si rusé. Va , mon enfant , je te donne ton congé. Un Garçon qui fraye avec des Alguazils n'est point du tout mon fait.

J'allai sur le champ apprendre cette mauvaise nouvelle à Melendez , qui me dit pour me consoler qu'il prétendoit me faire entrer dans une meilleure maison. En effet quelques jours après , il me dit : Gil Blas , mon ami , vous ne vous attendez pas au bonheur que j'ai à vous annoncer. Vous aurez le poste du monde le plus agréable. Je vais vous mettre auprès de Don Mathías de Silva. C'est un homme de la première qualité : un de ces jeunes Seigneurs qu'on appelle Petit-Mâîtres. J'ai l'honneur d'être son marchand. Il prend chez moi des étoffes , à crédit à la vérité ; mais il n'y a rien à perdre avec ces Seigneurs. Ils épousent souvent de riches héritières qui payent leurs dettes , & quand cela n'ar-

rive pas , un marchand qui entend son métier leur vend toujours si cher , qu'il se sauve en ne touchant même que le quart de ses parties. L'Intendant de Don Mathias, poursuivit-il , est mon intime ami. Allons le trouver. Il doit vous présenter lui-même à son Maître , & vous pouvez compter qu'à ma considération , il aura beaucoup d'égards pour vous.

Comme nous étions en chemin pour nous rendre à l'Hôtel de Don Mathias , le Marchand me dit : il est à propos , ce me semble , que je vous apprenne de quel caractère est l'Intendant , afin que vous vous régliez là-dessus. Il s'appelle Gregorio Rodriguez. Entre nous , c'est un homme de rien , qui se sentant né pour les affaires , a suivi son génie , & s'est enrichi dans deux maisons ruinées dont il a été l'Intendant. Je vous avertis qu'il est fort vain. Il aime à voir ramper devant lui les autres domestiques. C'est à lui qu'ils doivent d'abord s'adresser , quand ils ont la moindre grace à demander à leur Maître ; car s'il arrive qu'ils l'aient obtenuë sans sa participation , il a toujours des détours tout prêts pour faire revoquer la grace , ou pour la rendre inutile. Souvenez-vous bien de

cela, Gil Blas. Faites votre cour au Seigneur Rodriguez, préféablement à votre Maître même, & mettez tout en usage pour lui plaire. Son amitié vous sera d'une grande utilité. Il vous payera vos gages exactement; & si vous êtes assez adroit pour gagner sa confiance, il pourra vous donner quelque petit os à ronger. Il en a tant! Don Mathias est un jeune Seigneur qui ne songe qu'à ses plaisirs, & qui ne veut prendre aucune connoissance de ses propres affaires, Quelle maison pour un Intendant!

Lorsque nous fumes arrivés à l'Hôtel, nous demandâmes à parler au Seigneur Rodriguez. On nous dit que nous le trouverions dans son appartement. Il y étoit en effet & nous vîmes avec lui une manière de paysan qui tenoit un sac de toile bleüe rempli d'especes. L'Intendant qui me parut plus pâle & plus jaune qu'une fille fatiguée du célibat, vint au devant de Melendez, en lui tendant les bras; le Marchand de son côté ouvrit les siens, & ils s'embrassèrent tous deux avec des démonstrations d'amitié, pù il y avoit beaucoup plus d'art que de naturel. Après cela il fut question de moi. Rodriguez m'examina depuis les pieds



pieds jusqu'à la tête ; puis il me dit fort poliment que j'étois tel qu'il falloit être pour convenir à Don Mathias , & qu'il se chargeoit avec plaisir de me présenter à ce Seigneur. Là-dessus Melendez fit connoître jusqu'à quel point il s'intéressoit pour moi. Il pria l'Intendant de m'accorder sa protection , & me laissant avec lui après force complimens , il se retira. Dès qu'il fut parti , Rodriguez me dit : Je vous conduirai à mon Maître , d'abord que j'aurai expédié ce bon laboureur. Aussi-tôt il s'approcha du paysan , & lui prenant son sac : Talego , lui dit-il , voyons si les cinq cens pistoles sont là-dedans. Il compta lui-même les pieces. Il trouva le compte juste , donna quittance de la somme au laboureur , & le renvoya. Il remit ensuite les especes dans le sac. Alors s'adressant à moi , Nous pouvons présentement , me dit-il , aller au lever de mon Maître. Il sort du lit ordinairement sur le midi. Il est près d'une heure. Il doit être jour dans son appartement.

Don Mathias venoit en effet de se lever. Il étoit encore en robe de chambre , & renversé dans un fauteuil , sur un bras duquel il avoit une jambe étendue.

duë, il se balançoit en rapant du tabac, s'entretenoit avec un laquais, qui remplissant par *interim* l'emploi de valet de chambre, se tenoit-là tout prêt à le servir. Seigneur, lui dit l'Intendant, voici un jeune homme que je prends la liberté de vous présenter pour remplacer celui que vous chassates avant-hier. Melendez votre Marchand en répond : il assure que c'est un garçon de mérite, & je crois que vous en serez fort satisfait. C'est assez, répondit le jeune Seigneur, puisque c'est vous qui le produisez auprès de moi, je le reçois aveuglément à mon service. Je le fais mon valet de chambre. C'est une affaire finie. Rodriguez, ajouta-t'il, parlons d'autres choses, vous arrivez à propos. J'allois vous envoyer chercher. J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, mon cher Rodriguez. J'ai joué de malheur cette nuit. Avec cent pistoles que j'avois, j'en ai encore perdu deux cens sur ma parole. Vous sçavez de quelle conséquence il est pour des personnes de condition, de s'acquitter de cette sorte de dette. C'est proprement la seule que le point d'honneur nous oblige à payer avec exactitude : aussi ne payons-nous pas les autres ro-

Égicusement. Il faut donc trouver deux cens pistoles tout à l'heure & les envoyer à la Comtesse de Pedrosa. Monsieur, dit l'Intendant, cela n'est pas si difficile à dire qu'à exécuter. Où voulez-vous, s'il vous plaît, que je prenne cette somme? Je ne touche pas un maravedi de vos Fermiers, quelque menace que je puisse leur faire, cependant il faut que j'entretienne honnêtement votre domestique, & que je suë sang & eau pour fournir à votre dépense. Il est vrai que jusqu'ici, graces au Ciel, j'en suis venu à bout; mais je ne sçai plus à quel Saint me voïer, je suis réduit à l'extrémité. Tous ces discours sont inutiles, interrompit Don Matthias, & ces détails ne font que m'ennuyer. Ne prétendez-vous pas, Rodriguez, que je change de conduite, & que je m'amuse à prendre soin de mon bien? l'agréable amusement pour un homme de plaisir comme moi! Patience, repliqua l'Intendant, au train que vont les choses, je prévois que vous serez bientôt débarrassé pour toujours de ce soin-là. Vous me fatiguez, repartit brusquement le jeune Seigneur. Vous m'assassinez. Laissez-moi me ruiner sans que je m'en apperçoive. Il me faut, vous

dis-je , deux cens pistoles. Il me les faut , Je vais donc , dit Rodriguez , avoir recours au petit vieillard qui vous a déjà prêté de l'argent à grosse usure ? Ayez recours , si vous voulez , au diable , répondit Don Mathias ; pourvu que j'aye deux cens pistoles , je ne me soucie pas du reste.

Dans le moment qu'il prononçoit ces mots d'un air brusque & chagrin , l'Intendant sortit , & un jeune homme de qualité , nommé Don Antonio de Centelles , entra : Qu'as-tu , mon ami , dit ce dernier à mon Maître ? Je te trouve l'air nébuleux. Je vois sur ton visage une impression de colere ! qui peut t'avoir mis de mauvaise humeur ? Je vais parier que c'est ce marouffle qui sort. Ouy , répondit Don Mathias , c'est mon Intendant. Toutes les fois qu'il vient me parler , il me fait passer quelque mauvais quart-d'heure. Il m'entretient de mes affaires , il dit que je mange le fonds de mes revenus... L'animal ! Ne diroit-on pas qu'il y perd , lui ? Mon enfant , reprit Don Antonio , je suis dans le même cas. J'ai un homme d'affaires qui n'est pas plus raisonnable que ton Intendant. Quand le faquin , pour obéir à mes ordres ré-

térez, m'apporte de l'argent, vous diriez qu'il donne du sien. Il me fait toujours de grands raisonnemens : Monsieur, me dit-il, vous vous abîmez. Vos revenus sont saisis. Je suis obligé de lui couper la parole, pour abrégér ses sots discours. Le malheur, dit Don Mathias, c'est que nous ne sçaurions nous passer de ces gens-là. C'est un mal nécessaire : J'en conviens, repliqua Centellés... mais attends, poursuivit-il, en riant de toute sa force, il me vient une idée assez plaisante. Rien n'a jamais été mieux imaginé. Nous pouvons rendre comiques les scènes sérieuses que nous avons avec eux, & nous divertir de ce qui nous chagrine. Ecoute : il faut que ce soit moi qui demande à ton Intendant tout l'argent dont tu auras besoin. Tu en useras de même avec mon homme d'affaires. Qu'ils raisonnent alors tous deux tant qu'il leur plaira ; nous les écouterons de sang froid. Ton Intendant viendra me rendre ses comptes : mon homme d'affaires ira te rendre les siens. Je n'entendrai parler que de tes dissipations : tu ne verras que les miennes : cela nous réjouira..

Mille traits brillans suivirent cette

**316 HISTOIRE DE GIL BLAS**

faillie, & mirent en joye les jeunes Seigneurs qui continuerent de s'entretenir avec beaucoup de vivacité. Leur conversation fut interrompuë par Gregorio Rodriguez, qui rentra suivi d'un petit vieillard qui n'avoit presque point de cheveux, tant il étoit chauve. Don Antonio voulut sortir: Adieu, Don Mathias, dit-il, nous nous reverrons tantôt. Je te laisse avec ces Messieurs. Vous avez sans doute quelque affaire sérieuse à démêler ensemble. Hé non, non, lui répondit mon Maître, demeure, Tu n'es point de trop. Ce discret vieillard que tu vois est un honnête homme qui me prête de l'argent au denier cinq. Comment au denier cinq, s'écria Centelles d'un air étonné; Vive Dieu, je te félicite d'être en si bonne main. Je ne suis pas traité si doucement, moi. J'achette l'argent au poids de l'or. J'emprunte d'ordinaire au denier trois: quelle usure, dit alors le vieil usurier! Les fripons! songent-ils qu'il y a un autre monde? Je ne suis plus surpris si l'on déclame tant contre les personnes qui prêtent à intérêts. C'est le profit exorbitant que quelques-uns tirent de leurs espèces qui nous perd d'honneur & de répu-

vation. Si tous mes confreres me ressembloient, nous ne serions pas si décriez; car pour moi, je ne prête uniquement que pour faire plaisir au prochain. Ah si le tems étoit aussi bon que je l'ai vû autrefois, je vous offrirois ma bourse sans intérêts, & peu s'en faut même, quelle que soit aujourd'hui la misère, que je ne me fasse un scrupule de prêter au denier cinq. Mais on diroit que l'argent est rentré dans le sein de la terre. On n'en trouve plus, & sa rareté oblige enfin ma morale à se relâcher.

De combien avez-vous besoin, poursuivit-il en s'adressant à mon maître? Il me faut deux cens pistoles, répondit Don Mathias. J'en ai quatre cens dans un sac, répliqua l'usurier, il n'y a qu'à vous en donner la moitié. En même tems il tira de dessous son manteau un sac de toile bleuë, qui me parut être le même que le payfan Talego venoit de laisser avec cinq cens pistoles à Rodriguez. Je scûs bientôt ce qu'il en falloit penser, & je vis bien que Melendez ne m'avoit pas vanté sans raison le sçavoir faire de cet Intendant. Le vieillard vida le sac, étala les especes sur une table, & se mit à les compter. Cette vûe

alluma la cupidité de mon maître. Il fût frappé de la totalité de la somme : Seigneur Descomulgado , dit-il à l'usurier , je fais une réflexion judicieuse , je suis un grand sot. Je n'emprunte que ce qu'il faut pour dégager ma parole , sans songer que je n'ai pas le sol. Je serai obligé demain de recourir encore à vous. Je suis d'avis de rasler les quatre cents pistoles , pour vous épargner la peine de revenir. Seigneur , répondit le vieillard , je destinois une partie de cet argent à un bon Licencié qui a de gros héritages , qu'il emploie charitablement à retirer du monde de petites filles , & à meubler leurs retraites ; mais puisque vous avez besoin de la somme entière , elle est à votre service , vous n'avez seulement qu'à songer aux assurances. Oh pour des assurances , interrompit Rodriguez en tirant de sa poche un papier , vous en aurez de bonnes. Voilà un billet que le Seigneur D. Mathias n'a qu'à signer. Il vous donne cinq cens pistoles à prendre sur un de ses fermiers , sur Talego , riche Laboureur de Mondejar. Cela est bon , repliqua l'usurier. Je ne fais point le difficileux , moi , pour peu que les propositions qu'on me fait soient raisonnables ,



bles , je les accepte sans façon dans le moment. Alors l'Intendant présenta une plume à mon maître, qui , sans lire le billet, écrivit en sifflant , son nom au bas.

Cette affaire consommée, le vieillard dit adieu à mon patron qui courut l'embrasser en lui disant jusqu'au revoir , Seigneur Usurier, je suis tout à vous. Je ne sçai pas pourquoi vous passez vous autres pour des fripons. Je vous trouve très-nécessaires à l'Etat; vous êtes la consolation de mille enfans de famille & la ressource de tous les Seigneurs dont la dépense excède les revenus. Tu as raison , s'écria Centellés. Les Usuriers sont d'honnêtes gens qu'on ne peut assez honorer & je veux à mon tour embrasser celui-ci à cause du denier cinq. A ces mots , il s'approcha du vieillard pour l'accoler, & ces deux petits-Maitres, pour se divertir , commencerent à se le renvoyer l'un à l'autre , comme deux joueurs de paume qui pelotent une balle. Après qu'ils l'eurent bien balotté, ils le laisserent sortir avec l'Intendant, qui méritoit mieux que lui ces embrassades, & même quelque chose de plus.

Lorsque Rodriguez & son ame dam-

née furent sortis, Don Mathias envoya par le laquais qui étoit avec moi dans la chambre la moitié de ses pistoles à la Comtesse de Pedrosa, & serra l'autre dans une longue bourse brochée d'or & de soye qu'il portoit ordinairement dans sa poche. Fort satisfait de se revoir en fonds, il dit d'un air gay à Don Antonio : que ferons-nous aujourd'hui ? tenons conseil là-dessus, C'est parler en homme de bon sens, répondit Centelles. Je le veux bien ; Délibérons. Dans le tems qu'ils alloient rêver à ce qu'ils deviendroient ce jour-là, deux autres Seigneurs arriverent. C'étoient Don Alexo Segiar & D. Fernand de Gamboa ; l'un & l'autre à peu près de l'âge de mon maître, c'est-à-dire de vingt-huit à trente ans. Ces quatre Cavaliers débiterent par de vives accolades qu'ils se firent, on eût dit qu'ils ne s'étoient point vus depuis dix ans. Après cela Don Fernand, qui étoit un gros réjoui, adressa la parole à D. Mathias & à Don Antonio : Messieurs, leur dit-il, où dînez-vous aujourd'hui ? Si vous n'êtes point engagés, je vais vous mener dans un cabaret, où vous boirez du vin des Dieux. J'y ai soupé, & j'en suis sorti ce matin entre cinq

& six heures. Plût au Ciel, s'écria mon maître, que j'eusse passé la nuit aussi sagement ! je n'aurois pas perdu mon argent.

Pour moi, dit Centellés, je me suis donné hier au soir un divertissement nouveau ; car j'aime à changer de plaisirs. Aussi n'y a-t'il que la variété des amusemens qui rende la vie agréable. Un de mes amis m'entraîna chez un de ces Seigneurs qui levent les impôts & font leurs affaires avec celles de l'Etat. J'y vis de la magnificence, du bon goût, & le repas me parut assez bien entendu ; mais je trouvai dans les maîtres du logis un ridicule qui me réjouit. Le Parifan quoique des plus roturiers de sa compagnie, tranchoit du grand ; & sa femme, bien qu'horriblement laide, faisoit l'adorable, & disoit mille sottises assaisonnées d'un accent Biscayen qui leur donnoit du relief. Ajoutez à cela qu'il y avoit à table quatre ou cinq enfans avec un Précepteur. Jugez si ce souper de famille me divertit.

Et moi, Messieurs, dit D. Alexo Segiar, j'ai soupé chez une Comédienne, chez Arsenie. Nous étions six à table. Arsenie, Florimonde avec une coquette

de ses amies, le Marquis de Zenete ; Don Juan de Moncade & votre serviteur. Nous avons passé la nuit à boire, & à dire des gueulées. Quelle volupté ! Il est vrai qu'Arfenie & Florimonde ne sont pas de grands génies ; mais elles ont un usage de débauche qui leur tient lieu d'esprit. Ce sont des créatures enjouées, vives, folles. Cela ne vaut-il pas mieux cent fois que des femmes raisonnables,

---

## CHAPITRE IV.

*De quelle maniere Gil Blas fit connoissance avec les valets des Petits-Maitres ; du secret admirable qu'ils lui enseignèrent pour avoir à peu de frais la réputation d'homme d'esprit & du serment singulier qu'ils lui firent faire,*

Ces Seigneurs continuerent à s'entretenir de cette sorte, jusqu'à ce que Don Mathias, que j'aidois à s'habiller pendant ce tems-là, fut en état de sortir. Alors il me dit de le suivre, & tout ces Petits, Maitres prirent ensemble le chemin du cabaret où Don Fernand de Gamboa se proposoit de les

conduire. Je commençai donc à marcher derriere eux avec trois autres valets, car chacun de ces Cavaliers avoit le sien. Je remarquai avec étonnement que ces trois domestiques copioient leurs Maîtres & se donnoient les mêmes airs. Je les saluai comme leur nouveau camarade. Ils me saluerent aussi, & l'un d'eux, après m'avoir regardé quelques momens, me dit : Frere, je vois à votre allure que vous n'avez jamais encore servi de jeune Seigneur. Helas, non, lui répondis-je, il n'y a pas long-tems que je suis à Madrid. C'est ce qu'il me semble, repliqua-t'il. Vous sentez la Province. Vous paroissez timide & embarrassé. Il y a de la bourre dans votre action. Mais n'importe, nous vous aurons bientôt dégourdi sur mia parole. Vous me flatez peut-être, lui dis-je ? Non, répartit-il, non. Il n'y a point de sot que nous ne puissions façonner. Comptez là-dessus.

Il n'eut pas besoin de m'en dire davantage pour me faire comprendre que j'avois pour confrères de bons enfans, & que je ne pouvois être en meilleures mains pour devenir joli garçon. En arrivant au cabaret, nous y trouvâmes un

repas tout préparé, que le Seigneur Don Fernand avoit eu la précaution d'ordonner dès le matin. Nos maîtres se mirent à table, & nous nous disposâmes à les servir. Les voilà qui s'entretiennent avec beaucoup de gayeté. J'avois une extrême plaisir à les entendre. Leur caractère, leurs pensées, leurs expressions me divertissoient. Que de feu ! que de faillies d'imagination ! Ces gens-là me parurent une espece nouvelle. Lorsqu'on en fut au fruit, nous leur apportâmes une copieuse quantité de bouteilles des meilleures vins d'Espagne, & nous les quittâmes pour aller dîner dans une petite salle où l'on nous avoit dressé une table.

Je ne tardai guère à m'appercevoir que les Chevaliers de ma quadrille avoient encore plus de mérite que je ne me l'étois imaginé d'abord. Ils ne se contentoient pas de prendre les manieres de leurs maîtres, ils en affectoient même le langage, & ces marauds les rendoient si bien, qu'à un air de qualité près, c'étoit la même chose. J'admirois leur air libre & aisé. J'étois encore plus charmé de leur esprit, & je désespérois d'être jamais aussi agréable qu'eux. Le va-

let de Don Fernand, attendu que c'étoit son maître qui régaloit les nôtres ; fit les honneurs du repas , & voulant que rien n'y manquât , il appella l'hôte & lui dit : Monsieur le Maître donnez - nous dix bouteilles de votre plus excellent vin , & comme vous avez coutume de faire , vous les ajouterez à celles que nos Messieurs auront bûës. Très-volontiers, répondit l'hôte ; mais, Monsieur Gaspard , vous sçavez que le Seigneur Don Fernand me doit déjà bien des repas. Si par votre moyen j'en pouvois tirer quelques especes. . . . Oh , interrompit le valet , ne vous mettez point en peine de ce qui vous est dû. Je vous en réponds , moi , C'est de l'or en barre que les dettes de mon maître. Il est vrai que quelques discourtois créanciers ont fait saisir nos revenus , mais nous obtiendrons main-levée au premier jour , & nous vous payerons sans examiner le mémoire que vous nous fournirez. L'hôte nous apporta du vin , malgré les saisies ; & nous en bûmes en attendant la main-levée. Il falloit voir comme nous nous portions des santez à tous momens , en nous donnant les uns aux autres les surnoms de nos maîtres. Le valet de Don Antonio

appelloit Gamboa celui de Don Fernand ; & le valet de Don Fernand appelloit Centellés celui de Don Antonio. Ils me nommoient de même Silva , & nous nous enyvrons peu à peu sous ces noms empruntez , tout aussi bien que les Seigneurs qui les portoient véritablement.

Quoique je fusse moins brillant que mes convives , ils ne laisserent pas de me témoigner qu'ils étoient assez contens de moi : Silva , me dit un des plus desalez , nous ferons quelque chose de toi , mon ami. Je m'apperçois que tu as un fonds de génie , mais tu ne sçais pas le faire valoir. La crainte de mal parler t'empêche de rien dire au hazard , & toutefois ce n'est qu'en hazardant des discours , que mille gens s'érigent aujourd'hui en beaux esprits. Veux-tu briller , tu n'as qu'à te livrer à ta vivacité & risquer indifferemment tout ce qui pourra te venir à la bouche. Ton étourderie passera pour une noble hardiesse. Quand tu débiterois cent impertinences , pourvu qu'avec cela il t'échape seulement un bon mot , on oubliera les sottises , on retiendra le trait , & l'on concevra une haute opinion de ton mérite. C'est ce que pratiquent si heureusement nos maî-



tres, & c'est ainsi qu'en doit user tout homme qui vîse à la réputation d'un esprit distingué.

Outre que je ne souhaitois que trop de passer pour un beau génie, le secret qu'on m'enseignoit pour y réussir me paroissoit si facile, que je ne crus pas devoir le négliger. Je l'éprouvai sur le champ, & le vin que j'avois bû rendit l'épreuve heureuse. C'est-à-dire que je parlai à tort & à travers, & que j'eus le bonheur de mêler parmi beaucoup d'extravagances quelques pointes d'esprit qui m'attirèrent des applaudissemens. Ce coup d'essai me remplit de confiance. Je redoublai de vivacité, pour produire quelque bonne saillie, & le hazard voulut encore que mes efforts ne fussent pas inutiles.

Hé bien, me dit alors celui de mes confrères qui m'avoit adressé la parole dans la rue, ne commences-tu pas à te décroasser ? il n'y a pas deux heures que tu es avec nous, & te voilà déjà tout autre que tu n'étois. Tu changeras tous les jours à vûe d'œil. Vois ce que c'est que de servir des personnes de qualité. Cela élève l'esprit. Les conditions bourgeoises ne font pas cet effet. Sans doute,

lui répondis-je ; aussi je veux désormais consacrer mes services à la Noblesse. C'est fort bien dit , s'écria le valet de Don Fernand entre deux vins. Il n'appartient pas aux bourgeois de posséder des génies supérieurs comme nous. Allons , Messieurs , ajouta-t'il , faisons serment que nous ne servirons jamais ces gredins-là. Jurons-en par le Stix. Nous lui applaudîmes , & le verre à la main , nous fîmes tous ce burlesque serment.

Nous demeurâmes à table jusqu'à ce qu'il plût à nos Maîtres de se retirer. Ce fut à minuit. Ce qui parut à mes camarades un excès de sobriété. Il est vrai que ces Seigneurs ne sortoient de si bonne heure du cabaret , que pour aller chez une fameuse coquette qui logeoit dans le quartier de la Cour , & dont la maison étoit nuit & jour ouverte aux gens de plaisir. C'étoit une femme de trente-cinq à quarante ans , parfaitement belle encore , amusante & si consommée dans l'art de plaire , qu'elle vendoit , disoit-on , plus cher les restes de sa beauté , qu'elle n'en avoit vendu les prèmices. Il y avoit toujours chez elle deux ou trois autres coquettes du premier ordre , qui ne contribuoient pas peu au grand con-

Cours de Seigneurs qu'on y voyoit. Ils y jouïoient l'après-dînée. Ils soupoient ensuite, & passoient la nuit à boire & à se réjouir. Nos Maîtres demeurèrent-là jusqu'au jour, & nous aussi sans nous ennuyer ; car tandis qu'ils étoient avec les maîtresses, nous nous amusions avec les soubrettes. Enfin nous nous séparâmes tous au lever de l'aurore, & nous allâmes nous reposer chacun de son côté.

Mon Maître s'étant levé à son ordinaire sur le midi, s'habilla. Il sortit. Je le suivis, & nous entrâmes chez D. Antonio Centellés, où nous trouvâmes un certain D. Alvaro de Acuna. C'étoit un vieux Gentilhomme, un professeur de débauche. Tous les jeunes gens qui vouloient devenir des hommes agréables, se mettoient entre ses mains. Il les formoit au plaisir, leur enseignoit à briller dans le monde, & à dissiper leur patrimoine. Il n'appréhendoit plus de manger le sien, l'affaire en étoit faite. Après que ces trois Cavaliers se furent embrassés, Centellés dit à mon Maître : Parbleu, D. Mathias, tu ne pouvois arriver ici plus à propos. D. Alvar vient me prendre pour me mener chez un bourgeois qui donne à dîner au Marquis de Ze-

nete, & à D. Juan de Moncade. Je veux que tu fies de la partie. Hé comment, dit D. Mathias, nomme-t-on ce bourgeois ? Il s'appelle Gregorio de Noriega, dit alors D. Alvar, & je vais vous apprendre en deux mots ce que c'est que ce jeune homme. Son pere, qui est un riche Jouaillier, est allé négocier des pierreries dans les pays étrangers, & lui a laissé en partant la jouissance d'un gros revenu. Gregorio est un sot, qui a une disposition prochaine à manger tout son bien, qui tranche du Petit-Maître, & veut passer pour homme d'esprit en dépit de la nature. Il m'a prié de le conduire. Je le gouverne; & je puis vous assurer, Messieurs, que je le mene bon train. Le fonds de son revenu est déjà bien entamé. Je n'en doute pas, s'écria Centellés. Je vois le bourgeois à l'hôpital. Allons D. Mathias, continua-t'il, faisons connoissance avec cet homme-là, & contribuons à le ruiner. J'y consens, répondit mon Maître. Aussi-bien j'aime à voir renverser la fortune de ces petits Seigneurs roturiers, qui s'imaginent qu'on les confond avec nous. Rien, par exemple, ne me divertit tant que la disgrâce de ce fils de publicain à qui le jeu

& la vanité de figurer avec les grands ont fait vendre jusqu'à sa maison. Oh pour celui-là, reprit D. Antonio, il ne mérite pas qu'on le plaigne. Il n'est pas moins fat dans sa misère, qu'il l'étoit dans sa prospérité.

Centellés & mon Maître se rendirent avec Don Alvar chez Gregorio de Noriega. Nous y allâmes aussi Mogicon & moi, tous deux ravis de trouver une franche lippée & de contribuer de notre part à la ruine du bourgeois. En entrant nous apperçûmes plusieurs hommes occupés à préparer le dîner, & il sortoit des ragoûts qu'ils faisoient, une fumée qui prévenoit l'odorat en faveur du goût. Le Marquis de Zenete & Don Juan de Moncade venoient d'arriver. Le Maître du logis me parut un grand benest. Il affectoit en vain de prendre l'allure des Petits-Mâîtres. C'étoit une très-mauvaise copie de ces excellens originaux. Ou pour mieux dire, un imbécile qui vouloit se donner un air délibéré. Représentez-vous un homme de ce caractère entre cinq railleurs qui avoient tous pour but de se moquer de lui & de l'engager dans de grandes dépenses. Messieurs, dit D. Alvar après les premiers

complimens, je vous donne le Seigneur Gregorio de Noriega pour un Cavalier des plus parfaits. Il possède mille belles qualitez. Sçavez-vous qu'il a l'esprit très-cultivé ? Vous n'avez qu'à choisir. Il est également fort sur toutes les matieres ; depuis la logique la plus fine & la plus serrée , jusqu'à l'ortographe. Oh cela est trop flatteur , interrompit le bourgeois en riant de fort mauvaise grace. Je pourrois , Seigneur Alvaro , vous retorquer l'argument. C'est vous qui êtes ce qu'on appelle un puits d'érudition. Je n'avois pas dessein , reprit D. Alvar , de m'attirer une loüange si spirituelle ; mais en vérité , Messieurs , poursuivit-il , le Seigneur Gregorio ne sçauroit manquer de s'acquérir du nom dans le monde. Pour moi , dit D. Antonio , ce qui me charme en lui , & ce que je mets même au-dessus de l'ortographe , c'est le choix judicieux qu'il fait des personnes qu'il fréquente. Au lieu de se borner au commerce des bourgeois , il ne veut voir que de jeunes Seigneurs , sans s'embarasser de ce qu'il lui en coûtera. Il y a là-dedans une élévation de sentimens qui m'enthante , & voilà ce qu'on appelle dépenser avec goût & avec discernement.

Ces discours ironiques ne firent que précéder mille autres semblables. Le pauvre Gregorio fut accommodé de toutes pièces. Les Petits-Mâîtres lui lançoient tour à tour des traits, dont le sot ne sentoit point l'atteinte. Au contraire, il prenoit au pied de la lettre tout ce qu'on lui disoit, & il paroissoit fort content de ses convives. Il lui sembloit même qu'en le tournant en ridicule, ils lui faisoient encore grace. Enfin, il leur servit de jouet pendant qu'ils furent à table, & ils y demeurèrent le reste du jour & la nuit toute entiere. Nous bûmes à discrétion, de même que nos maîtres, & nous étions bien conditionnez les uns & les autres, quand nous sortîmes de chez le bourgeois,



## CHAPITRE V.

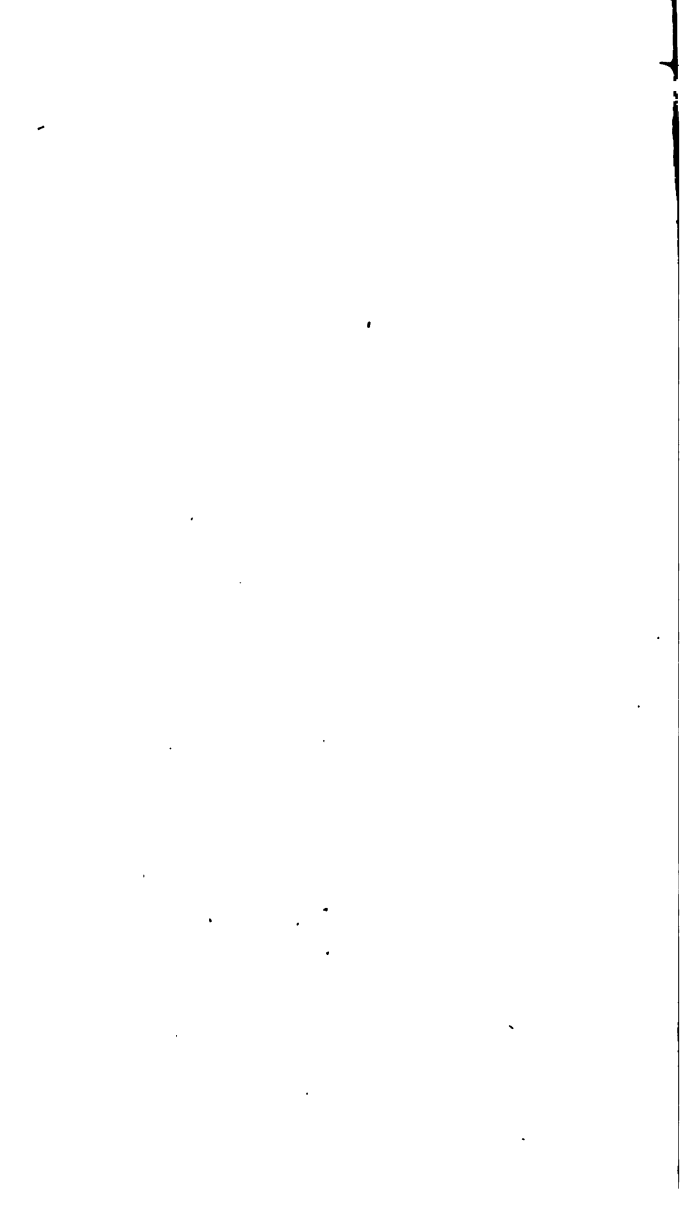
*Gil Blas devient homme à bonnes fortunes. Il fait connoissance avec une jolie personne.*

**A**près quelques heures de sommeil , je me levai en bonne humeur , & me souvenant des avis que Melendez m'avoit donnez , j'allai en attendant le réveil de mon maître , faire ma cour à notre Intendant , dont la vanité me parut un peu flatée de l'attention que j'avois à lui rendre mes respects. Il me reçut d'un air gracieux , & me demanda si je m'accommodois du genre de vie des jeunes Seigneurs. Je répondis qu'il étoit nouveau pour moi , mais que je ne désespérois pas de m'y accoutumer dans la suite.

Je m'y accoutumai effectivement , & bientôt même. Je changeai d'humeur & d'esprit. De sage & posé que j'étois auparavant , je devins vif , étourdi , turlupin. Le valet de D. Antonio me fit compliment sur ma métamorphose , & me dit que pour être un illustre il ne  
me







me manquoit plus que d'avoir de bonnes fortunes. Il me représenta que c'étoit une chose absolument nécessaire pour achever un joli homme, que tous nos camarades étoient aimez de quelque belle personne, & que lui, pour sa part, possédoit les bonnes grâces de deux femmes de qualité. Je jugeai que le maraud mentoit. Monsieur Mogicon, lui dis-je, vous êtes sans doute un garçon bien fait & fort spirituel, vous avez du mérite; mais je ne comprends pas comment des femmes de qualité chez qui vous ne demeurez point, ont pû se laisser charmer d'un homme de votre condition. Oh vraiment, me répondit-il, elles ne savent pas qui je suis. C'est sous les habits de mon maître & même sous son nom que j'ai fait ces conquêtes. Voici comment : Je m'habille en jeune Seigneur. J'en prends les manières. Je vais à la promenade. J'agace toutes les femmes que je vois, jusqu'à ce que j'en rencontre une qui réponde à mes mines. Je suis celle-là, & fais si bien que je lui parle. Je me dis D. Antonio Centellés. Je demande un rendez-vous. La Dame fait des façons. Elle me l'accorde &c. &c. C'est ainsi, mon enfant, continua-

r'il, que je me conduis pour avoir de bonnes fortunes, & je te conseille de suivre mon exemple.

J'avois trop d'envie d'être un illustre pour n'écouter pas ce conseil ; outre cela je ne me sentoís point de répugnance pour une intrigue amoureuse. Je formai donc le dessein de me travestir en jeune Seigneur pour aller chercher des aventures galantes. Je n'osai me déguiser dans notre Hotel, de peur que cela ne fut remarqué. Je pris un bel habillement complet dans la garde-robe de mon maître, & j'en fis un paquet que j'emportai chez un petit Barbier de mes amis ; où je jugeai que je pourrois m'habiller & me deshabiller commodément. Là je me parai le mieux qu'il me fut possible. Le Barbier mit aussi la main à mon ajustement, & quand nous crûmes qu'on n'y pouvoit plus rien ajouter, je marchai vers le pré de saint Jérôme, d'où j'étois bien persuadé que je ne reviendrois pas sans avoir trouvé quelque bonne fortune. Mais je ne fus pas obligé de courir si loin pour en ébaucher une des plus brillantes.

Comme je traversois une rue détournée, je vis sortir d'une petite maison, &

monter dans un carosse de louage qui étoit à la porte, une Dame richement habillée & parfaitement bien faite. Je m'arrêtai tout court pour la considérer, & je la saluai d'un air à lui faire comprendre qu'elle ne me déplaisoit pas. De son côté, pour me faire voir qu'elle méritoit encore plus que je ne pensois mon attention, elle leva pour un moment son voile, & offrit à ma vûe un visage des plus agréables. Cependant le carosse partit, & je demurai dans la rue un peu étourdi des traits que je venois de voir. La jolie figure, disois-je en moi-même ! peste, il faudroit cela pour m'achever ! Si les deux Dames qui aiment Mogicon sont aussi belles que celle-ci, voilà un faquin bien heureux. Je serois charmé de mon sort, si j'avois une pareille maîtresse. En faisant cette réflexion, je jetai les yeux par hahard sur la maison d'où j'avois vû sortir cette aimable personne, & j'apperçûs à la fenêtre d'une salle basse une vieille femme qui me fit signe d'entrer.

Je volai aussitôt dans la maison, & je trouvai dans une salle assez propre cette vénérable & discrète vieille, qui me prenant pour un Marquis, tout au moins

me salua respectueusement & me dit :  
 Je ne doute pas, Seigneur, que vous  
 n'ayez mauvaise opinion d'une femme  
 qui, sans vous connoître, vous fait si-  
 gne d'entrer chez elle ; mais vous juge-  
 rez peut-être plus favorablement de moi,  
 quand vous sçavez que je n'en use pas  
 de cette sorte avec tout le monde. Vous  
 me paroissez un Seigneur de la Cour.  
 Vous ne vous trompez pas, ma mie,  
 interrompis-je, en étendant la jambe  
 droite, & penchant le corps sur la han-  
 che gauche. Je suis, sans vanité, d'une  
 des plus grandes maisons d'Espagne.  
 Vous en avez bien la mine, reprit-elle,  
 & je vous avouerois que j'aime à faire  
 plaisir aux personnes de qualité. C'est  
 mon foible. Je vous ai observé par ma  
 fenêtre. Vous avez regardé très-atten-  
 tivement, ce me semble, une Dame qui  
 vient de me quitter. Vous sentiriez-vous  
 du goût pour elle ? Dites-le moi confidem-  
 ment. Foi d'homme de Cour, lui répondis-  
 je, elle m'a frappé. Je n'ai jamais rien vû  
 de plus piquant que cette créature-là.  
 Faussez-nous ensemble, ma bonne, &  
 comptez sur ma reconnoissance. Il fait  
 bon rendre ces sortes de services à nous  
 autres grands Seigneurs ; ce ne sont pas  
 ceux que nous payons le plus mal.

Je vous l'ai déjà dit , répliqua la vieille , je suis toute dévouée aux personnes de condition. Je me plais à leur être utile. Je reçois ici , par exemple , certaines femmes que des dehors de vertu empêchent de voir leurs galans chez elles. Je leur prête ma maison pour concilier leur tempérament avec la bienséance. Fort bien , lui dis-je , & vous venez apparemment de faire ce plaisir à la Dame dont il s'agit. Non , répondit-elle , c'est une jeune veuve de qualité qui cherche un amant ; mais elle est si difficile là-dessus , que je ne sçai si vous lui conviendrez , malgré tout le mérite que vous pouvez avoir. Je lui ai déjà présenté trois Cavaliers bien bâtis , qu'elle a dédaignés. Oh ! parbleu , ma chere , m'écriai-je d'un air de confiance , tu n'as qu'à me mettre à ses trousses ; je t'en rendrai bon compte , sur ma parole. Je suis curieux d'avoir un tête à tête avec une beauté difficile. Je n'en ai point encore rencontré de ce caractère-là. Hé bien , me dit la Vieille , vous n'avez qu'à venir ici demain à la même heure. Vous satisferez votre curiosité. Je n'y manquerai pas , lui repartis-je. Nous verrons si un jeune Seigneur tel que moi peut rater une conquête.

Je retournai chez le petit Barbier, sans vouloir chercher d'autres aventures, & fort impatient de la suite de celle-là. Ainsi, le jour suivant, après m'être encore bien ajusté, je me rendis chez la Vieille une heure plutôt qu'il ne falloit. Seigneur, me dit-elle, vous êtes ponctuel, & je vous en sçai bon gré. Il est vrai que la chose en vaut bien la peine. J'ai vû notre jeune Veuve, & nous nous sommes fort entretenues de vous. On m'a défendu de parler : mais j'ai pris tant d'amitié pour vous, que je ne puis me taire. Vous avez plû, & vous allez devenir un heureux Seigneur. Entre nous, la Dame est un morceau tout appétissant. Son mari n'a pas vécu long-tems avec elle. Il n'a fait que passer comme une ombre. Elle a tout le mérite d'une fille. La bonne Vieille sans doute vouloit dire d'une de ces filles d'esprit qui sçavent vivre sans ennui dans le célibat.

L'héroïne du rendez-vous arriva bientôt en carosse de louage, comme le jour précédent, & vêtue de superbes habits. D'abord qu'elle parut dans la salle, je débutai par cinq ou six révérences de Petit-Maitre, accompagnées de leurs plus gracieuses contorsions. Après quoi, je



m'approchai d'elle d'un air très-familier, & lui dis ma Princesse, vous voyez un Seigneur qui en a dans l'aîle. Votre image depuis hier s'offre incessamment à mon esprit, & vous avez expulsé de mon cœur une Duchesse qui commençoit à y prendre pied. Le triomphe est trop glorieux pour moi, répondit-elle, en ôtant son voile; mais je n'en ressens pas une joye pure. Un jeune Seigneur aime le changement; & son cœur est, dit-on, plus difficile à garder que la pisto- le volante. Hé ma Reine, repris-je, laissons là, s'il vous plaît l'avenir. Ne songeons qu'au présent. Vous êtes belle. Je suis amoureux. Si mon amour vous est agréable, engageons-nous sans réflexion; embarquons-nous comme les Matelots; n'envisageons point les périls de la navigation. N'en regardons que les plaisirs.

En achevant ces paroles, je me jettai avec transport aux genoux de ma Nym- phe & pour mieux imiter les Petits-Mâitres, je la pressai d'une maniere pétulante de faire mon bonheur. Elle me parut un peu émue de mes instances; mais elle ne crût pas devoir s'y rendre encore; & me repoussant : Arrêtez-vous,

me dit-elle , vous êtes trop vif ; vous avez l'air libertin. J'ai bien peur que vous ne foyez un petit débauché. Fy donc , Madame , m'écriai-je , pouvez-vous haïr ce qu'aiment les femmes hors du commun ? Il n'y a plus que quelques Bourgeoises qui se révoltent contre la débauche. C'en est trop , reprit-elle , je me rends à une raison si forte. Je vois bien qu'avec vous autres Seigneurs les grimaces sont inutiles. Il faut qu'une femme fasse la moitié du chemin. Apprenez donc votre victoire , ajoûta-t'elle avec une apparence de confusion , comme si sa pudeur eût souffert de cet aveu ; vous m'avez inspiré des sentimens que je n'ai jamais eûs pour perſonne , & je n'ai plus beſoin que de ſçavoir qui vous êtes , pour me déterminer à vous choiſir pour mon amant. Je vous crois un jeune Seigneur , & même un honnête homme. Cependant je n'en ſuis point aſſurée ; & quelque prévenuë que je ſois en votre faveur , je ne veux pas donner ma tendreſſe à un inconnu.

Je me ſouvins alors de quelle façon le Valet de Don Antonio m'avoit dit qu'il ſortoît d'un pareil embarras ; & voulant à ſon exemple paſſer pour mon Maître :

tre :

tre : Madame , dis-je à ma Veuve , je ne me défendrai point de vous apprendre mon nom. Il est assez beau pour mériter d'être avoué. Avez-vous entendu parler de Don Mathias de Silva ? Oüi , répondit-elle ; je vous dirai même que je l'ai vû chez une personne de ma connoissance. Quoique déjà effronté , je fûs un peu troublé de cette réponse. Je me rassurai toutefois dans le moment ; & faisant force de génie pour me tirer de-là : Hé bien , mon Ange , repris-je , vous connoissez un Seigneur . . . que . . . je connois aussi . . . Je suis de la maison , puisqu'il faut vous le dire. Son ayeul épousa la belle sœur d'un oncle de mon pere. Nous sommes , comme vous voyez , assez proches parens. Je m'appelle Don César. Je suis fils unique de l'illustre Don Fernand de Ribera , qui fut tué il y a quinze ans dans une bataille qui se donna sur les frontieres de Portugal. Je vous ferois bien un détail de l'action ; elle fut diablement vive ; mais ce seroit perdre des momens précieux que l'amour veut que j'emploie plus agréablement.

Je devins pressant & passionné après ce discours. Ce qui ne me mena pour-

tant à rien. Les faveurs que ma Déesse me laissa prendre, ne servirent qu'à me faire soupirer après celles qu'elle me refusa. La cruelle regagna son carrosse, qui l'attendoit à la porte. Je ne laissai pas néanmoins de me retirer très-satisfait de ma bonne fortune, bien que je ne fusse pas encore parfaitement heureux. Si, disois-je en moi-même, je n'ai obtenu que des demi-bontez, c'est que ma Dame est une personne qualifiée, qui n'a pas crû devoir céder à mes transports dans une première entrevûe. La fierté de sa naissance a retardé mon bonheur. Mais il n'est différé que de quelques jours. Il est bien vrai que je me représentai aussi que ce pouvoit être une matroise des plus raffinées. Cependant j'aimai mieux regarder la chose du bon côté que du mauvais, & je conservai l'avantageuse opinion que j'avois conçûe de ma veuve. Nous étions convenus en nous quittant de nous revoir le surlendemain, & l'espérance de parvenir au comble de mes vœux me donnoit un avant-goût des plaisirs dont je me flatois.

L'esprit plein des plus riantes images, je me rendis chez mon Barbier. Je changrai d'habit & j'allai joindre mon

maître dans un tripot où je sçavois qu'il étoit. Je le trouvai engagé au jeu, & je m'apperçûs qu'il gagnoit; car il ne ressembloit pas à ces joueurs froids qui s'enrichissent ou se ruinent sans changer de visage. Il étoit railleur & insolent dans la prospérité & fort bourru dans la mauvaise fortune. Il sortit fort gai du tripot, & prit le chemin du *Théâtre du Prince*. Je le suivis jusqu'à la porte de la Comedie. Là me mettant un ducat dans la main: Tiens, Gil Blas, me dit-il, puisque j'ai gagné aujourd'hui, je veux que tu t'en ressenties. Va te divertir avec tes camarades, & viens me prendre à minuit chez Arsenie, où je dois souper avec Don Alexo Segiar. A ces mots, il rentra & je demeurai à rêver avec qui je pourrois dépenser mon ducat, selon l'intention du fondateur. Je ne rêvai pas long-tems. Clarin valet de Don Alexo se présenta tout à coup devant moi. Je le menai au premier cabaret, & nous nous y amusâmes jusqu'à minuit. De-là nous nous rendîmes à la maison d'Arsenie où Clarin avoit ordre aussi de se trouver. Un petit laquais nous ouvrit la porte & nous fit entrer dans une salle basse, où la femme de cham-

bre d'Arfenie & celle de Florimonde rioient à gorge déployée en s'entretenant ensemble, tandis que leurs maîtresses étoient en haut avec nos maîtres.

L'arrivée de deux vivans qui venoient de bien souper ne pouvoit pas être désagréables à des soubrettes, & à des soubrettes de Comédiennes encore ; mais quel fut mon étonnement, lorsque dans une de ces suivantes je reconnus ma veuve, mon adorable veuve, que je croyois Comtesse ou Marquise. Elle ne parut pas moins étonnée de voir son cher Don Cesar de Ribera changé en valet de Petit-Maître. Nous nous regardames toutefois l'un l'autre sans nous déconcerter. Il nous prit même à tous deux une envie de rire que nous ne pumes nous empêcher de satisfaire. Après quoi Laure, c'est ainsi qu'elle s'appelloit, me tirant à part, tandis que Clarin parloit à sa compagne, me tendit gracieusement la main & me dit tout bas : Touchez là, Seigneur Don Cesar ; au lieu de nous faire des reproches réciproques, faisons-nous des complimens, mon ami. Vous avez fait votre rôle à ravir ; & je ne me suis point mal non plus acquittée du mien. Qu'en dites-vous ?

Avoüez que vous m'avez prise pour une de ces jolies femmes de qualité, qui se plaisent à faire des équipées. Il est vrai lui répondis-je; mais qui que vous soyez, ma Reine, je n'ai point changé de sentiment en changeant de forme. Agréez, de grace, mes services, & permettez que le valet de chambre de Don Mathias acheve ce que Don Cesar a si heureusement commencé. Va, reprit-elle, je t'aime encore mieux dans ton naturel qu'autrement. Tu es en homme ce que je suis en femme. C'est la plus grande louange que je puisse te donner. Je te reçois au nombre de mes adorateurs. Nous n'avons plus besoin du ministère de la vieille. Tu peux venir ici me voir librement. Nous autres Dames de théâtre, nous vivons sans contrainte & pêle-mêle avec les hommes. Je conviens qu'il y paroît quelquefois; mais le public en rit, & nous sommes faites, comme tu sçais, pour le divertir.

Nous en demeurâmes-là, parce que nous n'étions pas seuls. La conversation devint générale, vive, enjouée & pleines d'équivoques claires. Chacun y mit du sien. La suivante d'Arsenie sur-tout, mon aimable Laure brilla fort & fit pa-

342 HISTOIRE DE GIL BLAS  
roître beaucoup plus d'esprit que de vertu. D'un autre côté nos maîtres & les Comédiennes pouffoient souvent de longs éclats de rire que nous entendions. Ce qui suppose que leur entretien étoit aussi raisonnable que le notre. Si l'on eût écrit toutes les belles choses qui se dirent cette nuit chez Arsenie, on en auroit, je crois, composé un livre très-instructif pour la jeunesse. Cependant l'heure de la retraite, c'est-à-dire le jour arriva, il fallut se séparer. Clarin suivit D. Alexo, & je me retirai avec D. Mathias.

---

## CHAPITRE VI.

*De l'entretien de quelques Seigneurs sur  
les Comédiens de la Troupe  
du Prince.*

C E jour-là mon maître à son levé reçut un billet de Don Alexo Segiar, qui lui mandoit de se rendre chez lui. Nous y allâmes, & nous trouvâmes avec lui le Marquis de Zenete & un autre jeune Seigneur de bonne mine que je n'avois jamais vû : Don Mathias, dit



Segiar à mon patron, en lui présentant ce Cavalier que je ne connoissois point, vous voyez D. Pompeyo de Castro mon parent. Il est presque dès son enfance à la Cour de Pologne. Il arriva hier au soir à Madrid, & il s'en retourne dès demain à Warsovie. Il n'a que cette journée à me donner. Je veux profiter d'un tems si précieux, & j'ai crû que pour le lui faire trouver agréable, j'avois besoin de vous & du Marquis de Zenete. Là-dessus mon maître & le parent de Don Alexo s'embrassèrent & se firent l'un à l'autre force complimens. Je fûs très-satisfait de ce que dit D. Pompeyo. Il me parut avoir l'esprit solide & délié.

On dîna chez Segiar, & ces Seigneurs après le repas jouèrent pour s'amuser jusqu'à l'heure de la Comedie. Alors ils allerent tous ensemble au Theatre du Prince voir représenter une Tragédie nouvelle qui avoit pour titre: La Reine de Carthage. La pièce finie, ils revinrent souper au même endroit où ils avoient dîné, & leur conversation roula d'abord sur le poëme qu'ils venoient d'entendre; ensuite sur les Acteurs. Pour l'ouvrage, s'écria Don Mathias, je l'esti.

me peu. J'y trouve Enée encore plus fade que dans l'Enéide; mais il faut convenir que la piece a été jouée divinement. Qu'en pense le Seigneur Pompeyo? Il n'est pas, ce me semble, de mon sentiment. Messieurs, dit ce Cavalier en souriant, je vous ai vû tantôt si charmez de vos Acteurs & particulièrement de vos Actrices, que je n'oserois vous avouer que j'en ai jugé tout autrement que vous. C'est fort bien fait, interrompit D. Alexo en plaisantant; vos censures seroient ici fort mal reçues. Respectez nos Actrices devant les trompettes de leur réputation. Nous bûvons tous les jours avec elles; nous les garantissons parfaites. Nous en donnerons, si l'on veut, des certificats. Je n'en doute point, lui répondit son parent; vous en donneriez même de leurs vie & mœurs, tant vous me paroissez amis.

Vos Comediennes Polonoises, dit en riant le Marquis de Zenete, sont sans doute beaucoup meilleures. Oüi certainement, repliqua Don Pompeyo, elles valent mieux. Il y en a du moins quelques-unes qui n'ont pas le moindre défaut. Celles-là, reprit le Marquis, peuvent compter sur vos certificats. Je n'ai

point de liaison avec elles , repartit Don Pompeyo. Je ne suis point de leurs débauches. Je puis juger de leur mérite sans prévention. En bonne foi, poursuivit-il, croyez-vous avoir une Troupe excellente ? Non parbleu, dit le Marquis, je ne le crois pas, & je ne veux défendre qu'un très-petit nombre d'Acteurs. J'abandonne tout le reste. Ne conviendrez-vous pas que l'Actrice qui a joué le rôle de Didon est admirable ? N'a-t-elle pas représenté cette Reine avec toute la noblesse & tout l'agrément convenable à l'idée que nous en avons ? Et n'avez-vous pas admiré avec quel art elle attache un spectateur, & lui fait sentir les mouvemens de toutes les passions qu'elle exprime : On peut dire qu'elle est consommée dans les raffinemens de la déclamation. Je demeure d'accord, dit Pompeyo, qu'elle sçait émouvoir & toucher : jamais Comedienne n'eut plus d'entrailles, & c'est une belle représentation. Mais ce n'est point une actrice sans défaut. Deux ou trois choses m'ont choqué dans son jeu. Veut-elle marquer de la surprise ? elle roule les yeux d'une manière outrée ; ce qui sied mal à une Princesse. Ajoutez à cela qu'en grossissant

le son de sa voix , qui est naturellement doux , elle en corrompt la douceur , & forme un creux assez désagréable. D'ailleurs , il m'a semblé dans plus d'un endroit de la pièce , qu'on pouvoit la soupçonner de ne pas trop bien entendre ce qu'elle disoit. J'aime mieux pourtant croire qu'elle étoit distraite , que de l'accuser de manquer d'intelligence.

A ce que je vois , dit alors Don Mathias au censeur , vous ne feriez pas homme à faire des vers à la louange de nos Comédiennes ? Pardonnezmoi , répondit Don Pompeyo. Je découvre beaucoup de talent au travers de leurs défauts. Je vous dirai même que je suis enchanté de l'actrice qui a fait la suivante dans les Intermèdes. Le beau naturel ! avec quelle grace elle occupe la scène ! A-t'elle quelque bon mot à débiter : elle l'assaisonne d'un souris malin & plein de charmes qui lui donne un nouveau prix. On pourroit lui reprocher qu'elle se livre quelquefois un peu trop à son feu & passe les bornes d'une honnête hardiesse ; mais il ne faut pas être si sévère. Je voudrois seulement qu'elle se corrigât d'une mauvaise habitude. Souvent au milieu d'une scène , dans un endroit

sérieux , elle interrompt tout à coup l'action , pour céder à une folle envie de rire qui lui prend. Vous me direz que le parterre l'applaudit dans ces momens mêmes. Cela est heureux.

Eh que pensez-vous des hommes , interrompt le Marquis ? Vous devez tirer sur eux à cartouches , puisque vous n'épargnez pas les femmes. Non , dit Don Pompeyo , j'ai trouvé quelques jeunes Acteurs qui promettent , & je suis surtout assez content de ce gros Comédien qui a joué le rôle du premier Ministre de Didon. Il récite très-naturellement , & c'est ainsi qu'on déclame en Pologne. Si vous êtes satisfait de ceux-là , dit Segiar , vous devez être charmé de celui qui a fait le personnage d'Enée. Ne vous a-t'il pas paru un grand Comédien ? un acteur original ? Fort original , répondit le censeur ; il a des tons qui lui sont particuliers , & il en a de bien aigus. Presque toujours hors de la nature , il précipite les paroles qui renferment le sentiment , & appuye sur les autres. Il fait même des éclats sur des conjonctions. Il m'a fort diverti , & particulièrement lorsqu'il exprimoit à son confident la violence qu'il se faisoit d'a-

bandonner la Princesse. On ne sçauroit témoigner de la douleur plus comiquement. Tout beau, cousin, répliqua Don Alexo, tu nous ferois croire à la fin qu'on n'est pas de trop bon goût à la Cour de Pologne. Sçais-tu bien que l'acteur dont nous parlons est un sujet rare ? N'as-tu pas entendu les battemens de mains qu'il a excitez ? Cela prouve qu'il n'est pas si mauvais. Cela ne prouve rien, repartit Don Pompeyo. Messieurs, ajouta-t'il, laissons-là, je vous prie, les applaudissemens du parterre. Il en donne souvent aux acteurs fort mal à propos. Il applaudit même plus rarement au vrai mérite qu'au faux, comme Phédre nous l'apprend par une fable ingénieuse. Permettez-moi de vous la rapporter. La voici.

Tout le peuple d'une Ville, s'étoit assemblé dans une grande place, pour voir joüer des Pantomimes. Parmi ces acteurs, il y en avoit un qu'on applaudissoit à chaque moment. Ce bouffon sur la fin du jeu voulut fermer le théâtre par un spectacle nouveau. Il parut seul sur la scène, se baissa, se couvrit la tête de son manteau, & se mit à contre-faire le cri d'un cochon de lait. Il s'en

acquita de maniere, qu'on s'imagina qu'il en avoit un véritablement sous ses habits. On lui cria de secoüer son manteau & sa robe; ce qu'il fit. Et comme il ne se trouva rien dessous, les applaudissemens se renouvelerent avec plus de fureur dans l'assemblée. Un payſan qui étoit du nombre des ſpectateurs, fut choqué de ces témoignages d'admiration. Messieurs s'écria-t'il, vous avez tort d'être charmé de ce bouffon. Il n'est pas si bon acteur que vous le croyez. Je ſçai mieux faire que lui le cochon de lait; & si vous en doutez; vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure. Le peuple prévenu en faveur du Pantomime, se rassembla le jour ſuivant en plus grand nombre, & plutôt pour ſiſſer le payſan, que pour voir ce qu'il ſçavoit faire. Les deux rivaux parurent ſur le theatre. Le bouffon commença, & fut encore plus applaudi que le jour précédent. Alors le villageois s'étant baissé à son tour & enveloppé de son manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenoit ſous ſon bras, & lui fit pouſſer des cris perçans. Cependant l'assistance ne laissa pas de donner le prix au Pantomime, & chargea de huées le pay-

fan, qui montrant tout à coup le cochon de lait aux spectateurs : Messieurs , leur dit-il , ce n'est pas moi que vous sifflez , c'est le cochon lui-même. Voyez quels juges vous êtes.

Cousin , dit D. Alexo , ta fable est un peu vive. Néanmoins malgré ton cochon de lait nous n'en démordrons pas. Changeons de matiere , poursuivit-il , celle-ci m'ennuye. Tu pars donc demain , quelque envie que j'aye de te posséder plus long-tems ? Je voudrois , répondit son parent , pouvoir faire ici un plus long séjour , mais je ne le puis. Je vous l'ai déjà dit , je suis venu à la Cour d'Espagne pour une affaire d'Etat. Je parlai hier en arrivant au premier Ministre. Je dois le voir encore demain matin , & je partirai un moment après pour m'en retourner à Warsovie. Te voilà devenu Polonois , repliqua Segiar , & selon toutes les apparences , tu ne reviendras point demeurer à Madrid. Je crois que non , repartit D. Pompeyo ; j'ai le bonheur d'être aimé du Roi de Pologne. J'ai beaucoup d'agrément à la Cour, Quelque bonté pourtant qu'il ait pour moi , croiriez-vous que j'ai été sur le point de sortir pour jamais de ses Etats ?



Hé par quelle aventure, dit le Marquis ?  
 ConteZ-nous cela, je vous prie. Très-  
 volontiers, répondit Dom Pompeyo ;  
 & c'est en même tems mon histoire dont  
 je vais vous faire le récit.

## CHAPITRE VII.

### *Histoire de Don Pompeyo de Castro.*

**D**ON Alexo, poursuivit-il, sçait  
 qu'au sortir de mon enfance, je  
 voulus prendre le parti des armes, &  
 que voyant notre Pays tranquille, j'al-  
 lai en Pologne, à qui les Turcs venoient  
 alors de déclarer la guerre. Je me fis  
 présenter au Roi, qui me donna de l'em-  
 ploi dans son armée. J'étois un cadet des  
 moins riches d'Espagne. Ce qui m'im-  
 posoit la nécessité de me signaler par des  
 exploits qui m'attirassent l'attention du  
 Général. Je fis si bien mon devoir qu'a-  
 près une assez longue guerre la paix  
 ayant été faite, le Roi sur les bons  
 témoignages que les Officiers généraux  
 lui rendirent de moi, me gratifia d'u-  
 ne Pension considérable. Sensible à la  
 générosité de ce Monarque, je ne per-

dois pas une occasion de lui en témoigner ma reconnoissance par mon assiduité. J'étois devant lui à toutes les heures où il est permis de se présenter à ses regards. Par cette conduite, je me fis insensiblement aimer de ce Prince, & j'en reçûs de nouveaux bienfaits.

Un jour que je me distinguai dans une course de bague, & dans un combat de Taureaux qui la précéda, toute la Cour loüa ma force & mon adresse; & lorsque comblé d'applaudissemens, je fus de-retour chez moi, j'y trouvai un billet par lequel on me mandoit qu'une Dame, dont la conquête devoit plus me flater que tout l'honneur que je m'étois acquis ce jour-là, souhaitoit de m'entretenir, & que je n'avois, à l'entrée de la nuit, qu'à me rendre à certain lieu qu'on me marquoit. Cette Lettre me fit plus de plaisir que toutes les loüanges qu'on m'avoit données, & je m'imaginai que la personne qui m'écrivait, devoit être une femme de la première qualité. Vous jugez bien que je volai au rendez-vous. Une Vieille qui m'y attendoit pour me servir de guide, m'introduisit par une petite porte du jardin dans une grande maison, & m'enferma  
dans

dans un riche cabinet, en me disant : Demeurez ici. Je vais avertir ma Maîtresse de votre arrivée. J'aperçûs bien des choses précieuses dans ce cabinet, qu'éclairait une grande quantité de bougies ; mais je n'en considérai la magnificence, que pour me confirmer dans l'opinion que j'avois déjà conçûe de la noblesse de la Dame. Si tout ce que je voyois sembloit m'assurer que ce ne pouvoit être qu'une personne du premier rang, quand elle parût, elle acheva de me le persuader, par son air noble & majestueux. Cependant ce n'étoit pas ce que je pensois.

Seigneur Cavalier, me dit-elle, après la démarche que je fais en votre faveur, il seroit inutile de vouloir vous cacher que j'aide tendres sentimens pour vous. Le mérite que vous avez fait paroître aujourd'hui devant toute la Cour, ne me les a point inspirés. Il en précipite seulement le témoignage. Je vous ai vu plus d'une fois. Je me suis informée de vous, & le bien qu'on m'en a dit, m'a déterminée à suivre mon penchant. Ne croyez-pas, poursuivit-elle, avoir fait la conquête d'une Altesse. Je ne suis que la veuve d'un simple Officier des Gar-

des du Roi : mais ce qui rend votre victoire glorieuse , c'est la préférence que je vous donne sur un des plus grands Seigneurs du Royaume. Le Prince de Radzivil m'aime , & n'épargne rien pour me plaire. Il n'y peut toutefois réussir , & je ne souffre les empressements que par vanité.

Quoique je visse bien , à ce discours , que j'avois affaire à une coquette , je ne laissai pas de sçavoir bon gré de cette aventure à mon étoile. Dona Hortensia , c'est ainsi que se nommoit la Dame , étoit encore dans sa première jeunesse , & sa beauté m'ébloüit. De plus , on m'offroit la possession d'un cœur qui se refusoit aux soins d'un Prince. Quel triomphe pour un Cavalier Espagnol ! Je me prosternai aux pieds d'Hortense , pour la remercier de ses bontez. Je lui dis tout ce qu'un homme galant pouvoit lui dire , & elle eut lieu d'être satisfaite des transports de reconnoissance que je fis éclater. Aussi nous séparâmes-nous tous deux les meilleurs amis du monde , après être convenus que nous nous verrions tous les soirs , que le Prince ne pourroit venir chez elle. Ce qu'on promet de me faire sçavoir très-exactement. On n'y

manqua pas , & je devins enfin l'Adonis de cette nouvelle Venus.

Mais les plaisirs de la vie ne sont pas d'éternelle durée. Quelques mesures que prit la Dame pour dérober la connoissance de notre commerce à mon Rival , il ne laissa pas d'apprendre tout ce qu'il nous importoit fort qu'il ignorât. Une Servante mécontente le mit au fait. Ce Seigneur naturellement généreux , mais fier , jaloux & violent , fut indigné de mon audace. La colere & la jalousie lui troublèrent l'esprit ; & ne consultant que sa fureur , il résolut de se venger de moi d'une maniere infame. Une nuit que j'étois chez Hortense , il vint m'attendre à la petite porte du jardin avec tous ses valets armez de bâtons. Dès que je sortis , il me fit saisir par ces misérables , & leur ordonna de m'assommer. Frappez , leur dit-il , que le téméraire périsse sous vos coups. C'est ainsi que je veux punir son insolence. Il n'eut pas achevé ces paroles , que ces gens m'assaillirent tous ensemble & me donnerent tant de coups de bâtons , qu'ils m'étendirent sans sentiment sur la place. Après quoi ils se retirèrent avec leur maître , pour qui cette cruelle exécution avoit été un specta-

de bien doux. Je demurai le reste de la nuit dans l'état où ils m'avoient mis. A la pointe du jour, il passa près de moi quelques personnes, qui s'apercevant que je respirois encore, eurent la charité de me porter chez un Chirurgien. Par bonheur mes blessures ne se trouverent pas mortelles; & je tombai entre les mains d'un habile homme, qui me guérit en deux mois parfaitement. Au bout de ce tems-là, je reparus à la Cour & repris mes premières brisées, excepté que je ne retournai plus chez Hortense, qui de son côté ne fit aucune démarche pour me revoir, parce que le Prince, à ce prix-là, lui avoit pardonné son infidélité.

Comme mon aventure n'étoit ignorée de personne, & que je ne passois pas pour un lâche, tout le monde s'étonnoit de me voir aussi tranquille, que si je n'eusse pas reçu un affront. Car je ne disois pas ce que je pensois, & je semblois n'avoir aucun ressentiment. On ne sçavoit que s'imaginer de ma fausse insensibilité. Les uns croyoient que malgré mon courage, le rang de l'offenseur me tenoit en respect & m'obligeoit à devorer l'offense; les autres, avec plus de

raison, se défoient de mon silence, & regardoient comme un calme trompeur la situation paisible où je paroissais être. Le Roi jugea, comme ces derniers, que je n'étois pas homme à laisser un outrage impuni, & que je ne manquerois pas de me venger, si-tôt que j'en trouverois une occasion favorable. Pour sçavoir s'il devinoit ma pensée, il me fit un jour entrer dans son cabinet où il me dit: Don Pompeyo, je sçai l'accident qui vous est arrivé, & je suis surpris, je l'avoue, de votre tranquillité. Vous dissimulez certainement. Sire, lui répondis-je, j'ignore qui peut-être l'offenseur. J'ai été attaqué la nuit par des gens inconnus. C'est un malheur dont il faut bien que je me console. Non, non, répliqua le Roi; je ne suis point la dupe de ce discours peu sincère. On m'a tout dit. Le Prince de Radzivil vous a mortellement offensé. Vous êtes noble & Castillan. Je sçais à quoi ces deux qualités vous engagent. Vous avez formé la résolution de vous venger. Faites-moi confidence du parti que vous avez pris. Je le veux. Ne craignez point de vous repentir de m'avoir confié votre secret.

Puisque votre Majesté me l'ordon-

frappera point. Demandez-lui seulement pardon de votre violence, en lui présentant un bâton. C'est tout ce que j'exige de vous. Et c'est trop attendre de moi, Sire, interrompit brusquement Radzivil. J'aime mieux demeurer exposé aux traits cachés que son ressentiment me prépare. Vos jours me sont chers, dit le Roi, & je voudrois que cette affaire n'eût point de mauvaises suites. Pour la finir avec moins de désagrément pour vous, je serai seul témoin de cette satisfaction que je vous ordonne de faire à l'Espagnol.

Le Roi eut besoin de tout le pouvoir qu'il avoit sur le Prince, pour obtenir de lui qu'il fît une démarche si mortifiante. Ce Monarque pourtant en vint à bout. Ensuite il m'envoya chercher. Il me conta l'entretien qu'il venoit d'avoir avec mon ennemi, & me demanda si je serois content de la réparation dont ils étoient convenus tous deux. Je répondis qu'oüi, & je donnai ma parole, que bien loin de frapper l'offenseur, je ne prendrois pas même le bâton qu'il me présenteroit. Cela étant réglé de cette sorte, le Prince & moi nous nous trouvâmes un jour à certaine heure chez le Roi,



Roi , qui s'enferma dans son cabinet avec nous. Allons , dit-il à Radzivil , reconnoissez votre faute , & méritez qu'on vous la pardonne. Alors mon ennemi me fit des excuses , & me présenta un bâton qu'il avoit à la main. Don Pompeyo , me dit le Monarque en ce moment , prenez ce bâton , & que ma présence ne vous empêche pas de satisfaire votre honneur outragé. Je vous rends la parole que vous m'avez donnée de ne point fraper votre ennemi. Non , Seigneur , lui répondis-je , il suffit qu'il se mette en état de recevoir des coups de bâton. Un Espagnol offensé n'en demande pas d'avantage. Hé bien , reprit le Roi , puisque vous êtes content de cette satisfaction , vous pouvez présentement tous deux suivre la franchise d'un procédé régulier. Mesurez vos épées pour terminer noblement votre querelle. C'est ce que je désire avec ardeur , s'écria le Prince d'un ton brusque , & cela seul est capable de me consoler de la honteuse démarche que je viens de faire.

A ces mots , il sortit plein de rage & de confusion ; & deux heures après , il m'envoya dire qu'il m'attendoit dans un endroit écarté. Je m'y rendis , & je trou-

vai ce Seigneur disposé à se bien battre. Il n'avoit pas quarante cinq ans. Il ne manquoit ni de courage ni d'adresse. On peut dire que la partie étoit égale entre nous. Venez Don Pompeyo, me dit-il, finissons ici notre différent. Nous devons l'un & l'autre être en fureur, vous du traitement que je vous ai fait, & moi de vous en avoir demandé pardon. En achevant ces paroles, il mit si brusquement l'épée à la main, que je n'eus pas le tems de lui répondre. Il me poussa d'abord très-vivement : mais j'eus le bonheur de parer tous les coups qu'il me porta. Je le poussai à mon tour. Je sentis que j'avois affaire à un homme, qui sçavoit aussi-bien se deffendre, qu'attaquer ; & je ne sçai ce qu'il en seroit arrivé, s'il n'eût pas fait un faux pas en reculant, & ne fût tombé à la renverse. Je m'arrêtai aussi-tôt, & dis au Prince : Relevez-vous. Pourquoi m'épargner, répondit-il ? Votre pitié me fait injure. Je ne veux point, lui répliquai-je, profiter de votre malheur. Je ferois tort à ma gloire. Encore une fois relevez-vous, & continuons notre combat.

Don Pompeyo, dit-il en se relevant, après ce trait de générosité, l'honneur.

ne me permet pas de me battre contre vous. Que diroit-on de moi, si je vous perçois le cœur? Je passerois pour un lâche, d'avoir arraché la vie à un homme qui me la pouvoit ôter. Je ne puis donc plus m'armer contre vos jours, & je sens que la reconnoissance fait succéder de doux transports aux mouvemens furieux qui m'agitoient. Don Pompeyo, continua-t'il, cessons de nous haïr l'un l'autre. Passons même plus avant. Soyons amis. Ah! Seigneur, m'écriai-je! j'accepte avec joye une proposition si agréable. Je vous vouë une amitié sincère; & pour commencer à vous en donner des marques, je vous promets de ne plus remettre le pied chez Dona Hortensia, quand elle voudroit me revoir. C'est moi, dit-il, qui vous cede cette Dame. Il est plus juste que je vous l'abandonne, puisqu'elle a naturellement de l'inclination pour vous. Non, non, interrompis-je, vous l'aimez. Les bontés qu'elle auroit pour moi, pourroient vous faire de la peine. Je les sacrifie à votre repos. Ah! trop généreux Castillan, reprit Radzivil, en me serrant entre ses bras, vos sentimens me charment. Qu'ils produisent de remords dans mon ame!

H h ij

Avec quelle douleur , avec quelle honte je me rappelle l'outrage que vous avez reçu. La satisfaction que je vous en ai faite dans la chambre du Roi , me paroît trop légère en ce moment. Je veux mieux réparer cette injure ; & pour en effacer entierement l'infamie , je vous offre une de mes nièces , dont je puis disposer. C'est une riche héritière , qui n'a pas quinze ans , & qui est encore plus belle que jeune.

Je fis là-dessus au Prince tous les complimens que l'honneur d'entrer dans son alliance me pût inspirer , & j'épousai sa nièce peu de jours après. Toute la Cour félicita ce Seigneur d'avoir fait la fortune d'un Cavalier qu'il avoit couvert d'ignominie , & mes amis se réjouirent avec moi de l'heureux dénouement d'une aventure qui devoit avoir une plus triste fin. Depuis ce tems , Messieurs , je vis agréablement à Warsovie. Je suis aimé de mon épouse , & j'en suis encore amoureux. Le Prince Radzivil me donne tous les jours de nouveaux témoignages d'amitié , & j'ose me vanter d'être assez bien dans l'esprit du Roi de Pologne. L'importance du voyage que je fais par son ordre à Madrid , m'assûre de son estime.

## CHAPITRE VIII.

*Quel accident obligea Gil Blas à chercher  
une nouvelle condition.*

**T** Elle fut l'histoire que Don Pompeyo raconta , & que nous entendîmes le Valet de Don Alexo & moi , bien qu'on eût pris la précaution de nous renvoyer avant qu'il en commençât le récit. Au lieu de nous retirer , nous nous étions arrêtés à la porte , que nous avions laissée entr'ouverte , & de-là nous n'en avions pas perdu un mot. Après cela , ces Seigneurs continuèrent de boire : mais ils ne poussèrent pas la débauche jusqu'au jour , attendu que D. Pompeyo , qui devoit parler le matin au premier Ministre , étoit bien aisé auparavant de se reposer un peu. Le Marquis de Zenete , & mon Maître embrassèrent ce Cavalier , lui dirent adieu , & le laissèrent avec son Parent.

Nous nous couchâmes pour le coup avant le lever de l'Aurore , & Don Mathias à son réveil me chargea d'un nouvel emploi. Gil Blas , me dit-il , prends

du papier & de l'encre pour écrire deux ou trois Lettres que je veux te dicter. Je te fais mon Secrétaire. Bon , dis-je, en moi-même , surcroît de fonctions. Comme Laquais , je suis mon Maître partout ; comme Valet de Chambre , je l'habille , & j'écrirai sous lui comme Secrétaire. Le Ciel en soit loué. Je vais comme la triple Hécate faire trois personnages differens. Tu ne sçais pas , continua-t'il , quel est mon dessein. Le voici. Mais sois discret. Il y va , de ta vie. Comme je trouve quelquefois des gens qui me vantent leurs bonnes fortunes , je veux pour leur dâner le pion , avoir dans mes poches de fausses lettres de femmes , que je leur lirai. Cela me divertira pour un moment , & plus heureux que ceux de mes pareils , qui ne font des conquêtes que pour avoir le plaisir de les publier , j'en publierai que je n'aurai pas eu la peine de faire. Mais , ajouta-t'il , déguise ton écriture , de maniere que les billets ne paroissent pas tous d'une même main.

Je pris donc du papier , une plume & de l'encre , & je me mis en devoir d'obéir à Don Mathias , qui me dicta d'abord un poulet dans ces termes : *Vous ne vous êtes point trouvé au rendez-vous.*

*Ab ! Don Mathias , que direz-vous pour vous justifier ? Quelle étoit mon erreur ? & que vous me punissez bien d'avoir eu la vanité de croire que tous les amusemens, & toutes les affaires du monde devoient céder au plaisir de voir Dona Clara de Mendocce. Après ce billet, il m'en fit écrire un autre , comme d'une femme qui lui sacrifioit un Prince ; & un autre enfin , par lequel une Dame lui mandoit , que si elle étoit assurée qu'il fût discret , elle feroit avec lui le voyage de Cythère. Il ne se contentoit pas de me dicter de si belles Lettres , il m'obligeoit de mettre au bas des noms de personnes qualifiées. Je ne pûs m'empêcher de lui témoigner que je trouvois cela très-délicat : mais il me pria de ne lui donner des avis , que lorsqu'il m'en demanderoit. Je fûs obligé de me taire , & d'expédier ses commandemens. Cela fait , il se leva , & je l'aidai à s'habiller. Il mit les Lettres dans ses poches. Il sortit ensuite. Je le suivis , & nous allâmes dîner chez Don Juan de Moncade , qui régaloit ce jour-là cinq ou six Cavaliers de ses amis.*

*On y fit grand'chère , & la joye , qui est le meilleur assaisonnement des fest-*

tins, regna dans le repas. Tous les convives contribuèrent à égayer la conversation; les uns par des plaisanteries, & les autres en racontant des histoires, dont ils se disoient les Héros. Mon Maître ne perdit pas une si belle occasion de faire valoir les Lettres qu'il m'avoit fait écrire. Il les lût à haute voix, & d'un air si imposant, qu'à l'exception de son Secrétaire, tout le monde peut-être en fût la dupe. Parmi les Cavaliers devant qui se faisoit effrontément cette lecture, il y en avoit un qu'on appelloit Don Lope de Valesco. Celui-ci, homme fort grave, au lieu de se réjouir comme les autres des prétendues bonnes fortunes du Lecteur, lui demanda froidement si la conquête de Dona Clara lui avoit coûté beaucoup. Moins que rien, lui répondit Don Mathias. Elle a fait toutes les avances. Elle me voit à la promenade. Je lui plais. On me suit par son ordre. On apprend qui je suis. Elle m'écrit, & me donne rendez-vous chez elle à une heure de la nuit, où tout reposoit dans sa maison. Je m'y trouvai. On m'introduisit dans son appartement. . . . Je suis trop discret pour vous dire le reste.

A ce récit laconique, le Seigneur de



Velasco fit paroître une grande altération sur son visage. Il ne fût pas difficile de s'appercevoir de l'intérêt qu'il prenoit à la Dame en question. Tous ces billets, dit-il à mon Maître en le regardant d'un œil furieux, sont absolument faux, & sur tout celui que vous vous vantez d'avoir reçu de Dona Clara de Mendoce. Il n'y a point en Espagne de fille plus réservée qu'elle. Depuis deux ans un Cavalier qui ne vous cede, ni en naissance, ni en mérite personnel, met tout en usage pour s'en faire aimer. A peine en a-t'il obtenu les plus innocentes faveurs : mais il peut se flater que si elle étoit capable d'en accorder d'autres, ce ne seroit qu'à lui seul. Hé ! qui vous dit le contraire, interrompit Don Mathias d'un air railleur ? Je conviens avec vous que c'est une fille très-honnête. De mon côté, je suis un fort honnête garçon. Par conséquent, vous devez être persuadé qu'il ne s'est rien passé entre nous que de très-honnête. Ah ! c'en est trop, interrompit Don Lope à son tour. Laissons-là les railleries. Vous êtes un imposteur. Jamais Dona Clara ne vous a donné de rendez-vous la nuit. Je ne puis souffrir que vous osiez noircir sa

réputation. Je suis aussi trop discret pour vous dire le reste. En achevant ces mots, il rompit en visière à toute la compagnie, & se retira d'un air qui me fit juger que cette affaire pourroit bien avoir de mauvaises suites. Mon Maître, qui étoit assez brave pour un Seigneur de son caractère, méprisa les menaces de Don Lope. Le fat, s'écria-t'il, en faisant un éclat de rire ! les Chevaliers errans soutenoient la beauté de leurs Maîtresses ; il veut, lui, soutenir la sagesse de la sienne. Cela me paroît encore plus extravagant.

La retraite de Velasco, à laquelle Moncade avoit en vain voulu s'opposer, ne troubla point la Fête. Les Cavaliers sans y faire beaucoup d'attention, continuèrent de se réjouir, & ne se séparèrent qu'à la pointe du jour suivant. Nous nous couchâmes, mon Maître & moi, sur les cinq heures du matin. Le sommeil m'accabloit, & je comptois de bien dormir : mais je comptois sans mon hôte, ou plutôt sans notre Portier, qui vint me réveiller une heure après, pour me dire qu'il y avoit à la porte un garçon qui me demandoit. Ah ! maudit Portier, m'écriai-je en bâillant, songez-vous que je viens de me mettre au lit

tout à l'heure ? Dites à ce garçon que  
 je repose, & qu'il revienne tantôt. Il  
 veut, me repliqua-t'il, vous parler en  
 ce moment. Il assure que la chose presse.  
 A ces mots, je me levai. Je mis seu-  
 lement mon haut-de-chausses, & mon  
 pourpoint, & j'allai en jurant trouver  
 le garçon qui m'attendoit. Ami, lui dis-  
 je, apprenez-moi s'il vous plaît, qu'elle  
 affaire pressante me procure l'honneur  
 de vous voir de si grand matin : J'ai,  
 me répondit-il, une Lettre à donner en  
 main propre au Seigneur Don Mathias,  
 & il faut qu'il la lise tout présentement.  
 Cela est de la dernière conséquence pour  
 lui. Je vous prie de m'introduire dans sa  
 chambre. Comme je crus qu'il s'agissoit  
 d'une affaire importante, je pris la li-  
 berté d'aller réveiller mon Maître. Par-  
 don, lui dis-je, si j'interromps votre re-  
 pos : mais l'importance... Que me  
 veux-tu, interrompit-il brusquement ?  
 Seigneur, lui dit alors le garçon qui  
 m'accompagnoit, c'est une Lettre que  
 j'ai à vous rendre de la part de D. Lo-  
 pe de Velasco. Don Mathias prit le bil-  
 let, l'ouvrit, & après l'avoir lû, dit au  
 Valet de D. Lope : Mon enfant, je ne  
 me leverois jamais avant midi, quel-

que partie de plaisir qu'on me pût proposer ; juge si je me leverai à six heures du matin pour me battre. Tu peux dire à ton Maître que s'il est encore à midi & demi dans l'endroit où il m'attend , nous nous y verrons. Va lui porter cette réponse. A ces mots , il s'enfonça dans son lit , & ne tarda guères à se rendormir.

Il se leva & s'habilla fort tranquillement entre onze heures & midi. Puis il sortit , en me disant qu'il me dispensoit de le suivre : mais j'étois trop tenté de voir ce qu'il deviendrait , pour lui obéir. Je marchai sur ses pas , jusqu'au pré de saint Jérôme , où j'aperçûs Don Lope de Velasco qui l'attendoit de pied ferme. Je me cachai pour les observer tous deux , & voici ce que je remarquai de loin. Ils se joignirent , & commencèrent à se battre un moment après. Leur combat fut long. Ils se poussèrent tour à tour l'un l'autre avec beaucoup d'adresse & de vigueur. Cependant la victoire se déclara pour Don Lope. Il perça mon Maître , l'étendit par terre , & s'enfuit fort satisfait de s'être si bien vengé. Je le trouvai sans connoissance , & presque déjà sans vie. Ce spectacle m'attendrit ,

& je ne pûs m'empêcher de pleurer une mort à laquelle sans y penser, j'avois servi d'instrument. Néanmoins malgré ma douleur, je ne laissai pas de songer à mes petits intérêts. Je m'en retournai promptement à l'Hôtel sans rien dire. Je fis un paquet de mes hardes, où je mis par mégarde quelques nipes de mon Maître; & quand j'eus porté cela chez le Barbier, où mon habit d'homme à bonnes fortunes étoit encore, je répandis dans la Ville l'accident funeste dont j'avois été témoin. Je le contai à qui voulut l'entendre, & surtout je ne manquai pas d'aller l'annoncer à Rodriguez. Il en parut moins affligé, qu'occupé des mesures qu'il avoit à prendre là-dessus. Il assembla ses domestiques, leur ordonna de le suivre, & nous nous rendîmes tous au pré de saint Jérôme. Nous enlevâmes Don Mathias, qui respiroit encore, mais qui mourut trois heures après qu'on l'eût transporté chez lui. Ainsi périt le Seigneur Don Mathias de Silva, pour s'être avisé de lire mal-à-propos des billets doux supposés.



## CHAPITRE IX.

*Quelle personne il alla servir après la mort de Don Mathias de Silva.*

Q Uelques jours après les funérailles de Don Mathias, tous ses domestiques furent payés & congédiés. J'établis mon domicile chez le petit Barbier, avec qui je commençois à vivre dans une étroite liaison. Je m'y promettois plus d'agrément que chez Melendez. Comme je ne manquois pas d'argent, je ne me hâtai point de chercher une nouvelle condition. D'ailleurs, j'étois devenu difficile sur cela. Je ne voulois plus servir que des personnes hors du commun; encore avois-je résolu de bien examiner les postes qu'on m'offriroit. Je ne croyois pas le meilleur trop bon pour moi, tant le Valet d'un jeune Seigneur me paroïssoit alors préférable aux autres Valets.

En attendant que la fortune me présentât une maison telle que je m'imaginois la mériter, je pensai que je ne pou-

vois mieux faire que de consacrer mon oisiveté à ma belle Laure, que je n'avois point vûe depuis que nous nous étions si plaisamment détrompez. Je n'osai m'habiller en Don Cesar de Ribera. Je ne pouvois sans passer pour un extravagant, mettre cet habit, que pour me déguiser. Mais outre que le mien n'avoit pas encore l'air trop mal propre, j'étois bien chaussé & bien coëffé. Je me parai donc, à l'aide du Barbier, d'une manière qui tenoit un milieu entre Don César & Gil Blas. Dans cet état, je me rendis à la maison d'Arfenie. Je trouvai Laure seule dans la même Salle, où je lui avois déjà parlé. Ah ! c'est vous, s'écria-t-elle, aussi-tôt qu'elle m'aperçût ! Je vous croyois perdu. Il y a sept ou huit jours que je vous ai permis de me venir voir ; Vous n'abusez point, à ce que je vois ; des libertés que les Dames vous donnent.

Je m'excusai sur la mort de mon Maître, sur les occupations que j'avois eues, & j'ajoutai fort poliment que dans mes embarras même, mon aimable Laure avoit toujours été présente à ma pensée. Cela étant, me dit-elle, je ne vous ferai plus de reproches, & je vous

avoüerai que j'ai aussi songé à vous. D'abord que j'ai appris le malheur de Don Mathias, j'ai formé un projet qui ne vous déplaira peut-être point. Il y a long-tems que j'entends dire à ma Maîtresse qu'elle veut avoir chez elle une espece d'homme d'affaires; un garçon qui entende bien l'œconomie, & qui tienne un Registre exact des sommes qu'on lui donnera pour faire la dépense de la maison. J'ai jetté les yeux sur votre Seigneurie. Il me semble que vous ne remplirez point mal cet emploi. Je sens, lui répondis-je, que je m'en acquitterai à merveilles. J'ai lû les œconomiques d'Aristote, & pour tenir des Registres, c'est mon fort. . . . Mais, mon enfantz, poursuivis-je, une difficulté m'empêche d'entrer au service d'Arsenie. Quelle difficulté, me dit Laure? J'ai juré, lui répliquai-je, de ne plus servir de Bourgeois. J'en ai même juré par le Stix. Si Jupiter n'osoit violer ce serment, jugez si un Valet doit le respecter. Qu'appelles-tu des Bourgeois, répartit froidement la Soubrette? Pour qui prends-tu des Comédiennes? Les prends-tu pour des Avocates, ou pour des Procureules? Oh! sçache mon ami, que les Comédiennes

sont



sont nobles , archi-nobles , par les alliances qu'elles contractent avec les grands Seigneurs.

Sur ce pied-là , lui dis-je , mon Infante , je puis accepter la place que vous me destinez. Je ne dérogerai point. Non , sans doute , répondit-elle , passer de chez un petit-Maître au service d'un Heroïne de Théâtre , c'est être toujours dans le même monde. Nous allons de pair avec les gens de qualité. Nous avons des équipages comme eux , nous faisons aussi bonne chere , & dans le fonds , on doit nous confondre ensemble dans la vie civile. En effet , ajouta-t-elle , à considérer un Marquis & un Comédien dans le cours d'une journée , c'est presque la même chose. Si le Marquis pendant les trois quarts du jour est par son rang au-dessus du Comédien , le Comédien pendant l'autre quart s'élève encore davantage au-dessus du Marquis par un rôle d'Empereur , ou de Roi qu'il représente. Cela fait , ce me semble , une compensation de noblesse & de grandeur qui nous égale aux personnes de la Cour. Oüi vraiment , repris-je , vous êtes de niveau , sans contredit , les uns aux autres. Peste , les Comédiens ne sont pas

des marouffes, comme je le croyois ; & vous me donnez une forte envie de servir de si honnêtes gens. Hé bien , repartit-elle, tu n'as qu'à revenir dans deux jours. Je ne te demande que ce tems-là pour disposer ma Maîtresse à te prendre. Je lui parlerai en ta faveur. J'ai quelque ascendant sur son esprit. Je suis persuadée que je te ferai entrer ici.

Je remerciai Laure de sa bonne volonté. Je lui témoignai que j'en étois pénétré de reconnoissance, & je l'en assurai avec des transports, qui ne lui permirent pas d'en douter. Nous eumes tous deux un assez long entretien, qui auroit encore duré, si un petit Laquais ne fût venu dire à ma Princesse, qu'Arserie la demandoit. Nous nous séparâmes. Je sortis de chez la Comédienne, dans la douce espérance d'y avoir bientôt bouche à cour, & je ne manquai pas d'y retourner deux jours après. Je l'attendois, me dit la Suivante, pour t'assurer que tu es commensal dans cette maison. Viens, suis-moi. Je vais te présenter à ma Maîtresse. A ces paroles, elle me mena dans un Appartement composé de cinq à six pièces de plein-pied, toutes

plus richement meublées les unes que les autres.

Quel luxe ! quelle magnificence ! Je me crûs chez une Vicereine ; ou pour mieux dire , je m'imaginai voir toutes les richesses du monde amassées dans un même lieu. Il est vrai qu'il y en avoit de plusieurs Nations , & qu'on pouvoit définir cet appartement ; le Temple d'une Déesse , où chaque voyageur apportoit pour offrande quelques raretés de son Pays. J'apperçûs la Divinité assise sur un gros carreau de satin. Je la trouvai charmante & grasse de la fumée des sacrifices. Elle étoit dans un deshabillé galant , & ses belles mains s'occupoient à préparer une coëffure nouvelle pour jouer son rôle ce jour-là. Madame , lui dit la Soubrette , voici l'économe en question. Je puis vous assurer que vous ne sçauriez avoir un meilleur Sujet. Arsenie me regarda très-attentivement , & j'eus le bonheur de ne lui pas déplaire. Comment donc , Laure , s'écria-t'elle ! mais voilà un fort joli garçon. Je prévois que je m'accommoderai bien de lui. Ensuite m'adressant la parole : Mon enfant , ajouta-t'elle , vous me convenez , & je n'ai qu'un mot à vous dire : Vous

380 HISTOIRE DE GIL BLAS  
serez content de moi, si je le suis de  
vous. Je lui répondis que je ferois tous  
mes efforts pour la servir à son gré.  
Comme je vis que nous étions d'accord,  
je sortis sur le champ pour aller cher-  
cher mes hardes, & je revins m'instal-  
ler dans cette maison.

---

## CHAPITRE X.

*Qui n'est pas plus long que le précédent.*

**I**L étoit à peu près l'heure de la Co-  
médie. Ma maîtresse me dit de la  
suivre avec Laure au Théâtre. Nous  
entrâmes dans sa loge, où elle ôta son  
habit de ville & en prit un autre plus  
magnifique pour paroître sur la scène.  
Quand le spectacle commença, Laure  
me conduisit & se plaça près de moi  
dans un endroit d'où je pouvois voir  
& entendre parfaitement bien les Ac-  
teurs. Ils me déplurent pour la plûpart,  
à cause sans doute que Don Pompéyo  
m'avoit prévenu contr'eux. On ne lais-  
soit pas d'en applaudir plusieurs, & quel-  
ques-uns de ceux-là me firent souvenir  
de la fable du cochon.





Laure m'apprenoit le nom des Comédiens & des Comédiennes , a mesure qu'ils s'offroient à nos yeux. Elle ne se contentoit pas de les nommer , la médisante en faisoit de jolis portraits : Celui-ci , disoit-elle , a le cerveau creux , celui-là est un insolent. Cette mignonne que vous voyez & qui a l'air plus libre que gracieux , s'appelle Rosarda. Mauvaise acquisition pour la Compagnie. On devroit mettre cela dans la Troupe qu'on lève par ordre du Viceroi de la nouvelle Espagne , & qu'on va faire incessamment partir pour l'Amérique. Regardez bien cet astre lumineux qui s'avance : ce beau soleil couchant : c'est Casilda. Si depuis qu'elle a des amans , elle avoit exigé de chacun d'eux une pierre de taille pour en bâtir une pyramide , comme fit autrefois une Princesse d'Egypte , elle en pourroit faire élever une qui iroit jusqu'au troisième ciel. Enfin , Laure déchira tout le monde par des médisances. Ah la méchante langue ! Elle n'épargna pas même sa maîtresse.

Cependant , j'avoüerai mon foible ; j'étois charmé de ma soubrette , quoique son caractère ne fût pas moralement bon. Elle médisoit avec un agrément qui

me faisoit aimer jusqu'à sa malignité. Elle se levoit dans les entre-actes , pour aller voir si Arsenie n'avoit pas besoin de ses services ; mais au lieu de venir promptement reprendre sa place , elle s'amusoit derriere le Théâtre à recueillir les fleurettes des hommes qui la cajo- loient. Je la suivis une fois pour l'ob- server , & je remarquai qu'elle avoit bien des connoissances. Je comptai jusqu'à trois Comédiens qui l'arrêterent , l'un après l'autre , pour lui parler , & ils me parurent s'entretenir avec elle très-fa- milièrement. Cela ne me plût point , & pour la première fois de ma vie , je sentis ce que c'est que d'être jaloux. Je re- tournai à ma place si rêveur & si triste , que Laure s'en appercût aussi-tôt qu'elle m'eut rejoint. Qu'as-tu , Gil Blas , me dit-elle avec étonnement ? Quelle hu- meur noire s'est emparée de toi , depuis que je t'ai quitté ? Tu as l'air sombre & chagrin ? Ma Princesse , lui répondis-je , ce n'est pas sans raison. Vos allures sont un peu vives. Je viens de vous voir avec des Comédiens. . . Ah le plaisant su- jet de tristesse , interrompit-elle en riant ! Quoi cela te fait de la peine ? Oh vraye- ment , tu n'es pas au bout. Tu verras



rien d'autres choses parmi nous. Il faut que tu t'accoutumes à nos manieres aisées. Point de jalousie, mon enfant. Les jaloux, chez le peuple comique, passent pour des ridicules. Aussi n'y en a-t'il presque point. Les peres, les maris, les freres, les oncles & les cousins sont les gens du monde les plus commodes, & souvent même c'est eux qui établissent leurs familles.

Après m'avoir exhorté à ne prendre ombrage de personne & à regarder tout tranquillement, elle me déclara que j'étois l'heureux mortel qui avoit trouvé le chemin de son cœur. Puis elle m'assura qu'elle m'aimeroit toujours uniquement. Sur cette assurance, dont je pouvois douter sans passer pour un esprit trop défiant, je lui promis de ne plus m'alarmer, & je lui tins parole. Je la vis, dès le soir même, s'entretenir en particulier & rire avec des hommes. A l'issue de la Comédie, nous nous en retournâmes avec notre maîtresse au logis, où Florimonde arriva bientôt avec trois vieux Seigneurs & un Comédien qui y venoient souper. Outre Laure & moi, il y avoit pour domestiques dans cette maison une cuisiniere, un cocher & un

petit laquais. Nous nous joignîmes tous cinq pour préparer le repas. La cuisinière, qui n'étoit pas moins habile que la Dame Jacinte, apprêta les viandes avec le cocher. La femme de chambre & le petit laquais mirent le couvert, & je dressai le buffet composé de la plus belle vaisselle d'argent & de plusieurs vases d'or. Autres offrandes que la Déesse du Temple avoit reçues. Je le parai de bouteilles de différens vins, & je servis d'Echançon, pour montrer à ma maîtresse que j'étois un homme à tout. J'admirois la contenance des Comédiennes pendant le repas. Elles faisoient les Dames d'importance. Elles s'imaginoient être des femmes du premier rang. Bien loin de traiter d'*Excellence* les Seigneurs, elles ne leur donnoient pas même de la *Seigneurie* : elles les appelloient simplement par leur nom. Il est vrai que c'étoit eux qui les gâtoient & qui les rendoient si vaines en se familiarisant un peu trop avec elles. Le Comédien de son côté, comme un acteur accoutumé à faire le Héros, vivoit avec eux sans façon : il buvoit à leur santé, & tenoit pour ainsi dire, le haut bout. Parbleu, dis-je en moi-même, quand Laure m'a

démontré

démontré que le Marquis & le Comédien sont égaux pendant le jour, elle pouvoit ajouter qu'ils le sont encore davantage pendant la nuit, puisqu'ils la passent toute entière à boire ensemble.

Arsenie & Florimonde étoient naturellement enjouées. Il leur échapa mille discours hardis entremêlés de menuës faveurs & de minauderies qui furent bien savourées par ces vieux pécheurs. Tandis que ma maîtresse en amusoit un par un badinage innocent, son amie, qui se trouvoit entre les deux autres, ne faisoit point avec eux la Suzanne. Dans le tems que je considérois ce tableau, qui n'avoit que trop de charmes pour un vieil adolescent, on apporta le fruit. Alors je mis sur la table des bouteilles de liqueurs & des verres, & je disparus pour aller souper avec Laure, qui m'attendoit. Hé bien Gil Blas, me dit-elle, que penses-tu de ces Seigneurs que tu viens de voir? Ce sont sans doute, lui répondis-je, des adorateurs d'Arsenie & de Florimonde. Non, reprit-elle, ce sont de vieux voluptueux qui vont chez les coquettes sans s'y attacher. Ils n'exigent d'elles qu'un peu de complaisance, & ils sont assez généreux pour bien payer les petites

bagatelles qu'on leur accorde. Graces au Ciel, Florimonde & ma maîtresse sont à présent sans amans. Je veux dire qu'elles n'ont pas de ces amans qui s'érigent en maris, & veulent faire tous les plaisirs d'une maison, parce qu'ils en font toute la dépense. Pour moi, j'en suis bien aise, & je soutiens qu'une coquette sensée doit fuir ces sortes d'engagemens. Pourquoi se donner un maître ? Il vaut mieux gagner sol à sol un équipage, que de l'avoir tout d'un coup à ce prix-là.

Lorsque Laure étoit en train de parler, & elle y étoit presque toujours, les paroles ne lui coûtoient rien. Quelle volubilité de langue ! Elle me conta mille aventures arrivées aux Actrices de la Troupe du Prince, & je conclus de tous ses discours, que je ne pouvois être mieux placé pour connoître parfaitement les vices. Malheureusement j'étois dans un âge où ils ne font guère d'horreur, & il faut ajouter que la soubrette sçavoit si bien peindre les déreglemens, que je n'y envisageois que des délices. Elle n'eut pas le tems de m'apprendre seulement la dixième partie des exploits des Comédiennes, car il n'y avoit pas plus de trois heures qu'elle en

parloit. Les Seigneurs & le Comedien se retirerent avec Florimonde, qu'ils conduisirent chez elle.

Après qu'ils furent sortis, ma maîtresse me dit en me mettant de l'argent entre les mains : Tenez, Gil Blas; voilà dix pistoles pour aller demain matin à la provision. Cinq ou six de nos Messieurs & de nos Dames doivent dîner ici. Ayez soin de nous faire faire bonne chere. Madame lui répondis-je, avec cette somme je promets d'apporter de quoi régaler toute la Troupe même. Mon ami, reprit Arsenie, corrigez, s'il vous plaît, vos expressions. Sçachez qu'il ne faut point dire la Troupe : il faut dire la Compagnie. On dit bien une Troupe de Bandits, une troupe de Gueux, une troupe d'Auteurs; mais apprenez qu'on doit dire une Compagnie de Comédiens. Les Acteurs de Madrid sur tout méritent bien qu'on appelle leur Corps une Compagnie. Je demandai pardon à ma maîtresse de m'être servi d'un terme si peu respectueux. Je la suppliai très-humblement d'excuser mon ignorance. Je lui protestai que dans la suite quand je parlerois de Messieurs les Comédiens de Madrid d'une maniere collective, je dirois toujours la Compagnie. K k ij.

## CHAPITRE XI.

*Comment les Comédiens vivoient ensemble , & de quelle maniere ils traitoient les Auteurs.*

**J**E me mis donc en campagne le lendemain matin , pour commencer l'exercice de mon emploi d'économe. C'étoit un jour maigre : j'achetai par ordre de ma maîtresse , de bons poulets gras , des lapins , des perdreaux & d'autres petits pieds. Comme Messieurs les Comédiens ne sont pas contents des manieres de l'Eglise à leur égard , ils n'en observent pas avec exactitude les commandemens. J'aportai au logis plus de viandes qu'il n'en faudroit à douze honnêtes gens pour bien passer les trois jours du Carnaval. La cuisiniere eut de quoi s'occuper toute la matinée. Pendant qu'elle préparoit le dîner, Arsenie se leva , & demeura jusqu'à midi à sa toilette. Alors les Seigneurs Rosimiro & Richardo Comédiens arrivèrent. Il survint ensuite deux Comédiennes, Constance & Céli-aura , & un moment après , parut Flo-

rimonde accompagnée d'un homme qui avoit tout l'air d'un *Senor Cavallero* des plus lestes. Il avoit les cheveux galamment noiez, un chapeau relevé d'un bouquet de plumes feüille-morte, un haut de chausses bien étroit, & l'on voyoit aux ouvertures de son pourpoint une chemise fine avec une fort belle dentelle. Ses gands & son mouchoir étoient dans la concavité de la garde de son épée, & il portoit son manteau avec une grace toute particuliere.

Néanmoins quoi qu'il eût bonne mine & fût très-bien fait, je trouvai d'abord en lui quelque chose de singulier. Il faut dis-je en moi-même, que ce Gentilhomme-là soit un original. Je ne me trompois point. C'étoit un caractère marqué. Dès qu'il entra dans l'appartement d'Arsenie, il courut les bras ouverts, embrasser les Actrices & les Acteurs, l'un après l'autre, avec des démonstrations plus outrées que celles des Petits-Mâîtres. Je ne changeai point de sentiment; lorsque je l'entendis parler. Il appuyoit sur toutes les syllables, & prononçoit les paroles d'un ton emphatique avec des gestes & des yeux accommodés au sujet. J'eus la curiosité de des

mander à Laure ce que c'étoit que ce Cavalier : Je te pardonne, me dit-elle, ce mouvement curieux : il est impossible de voir & d'entendre pour la première fois le Seigneur Carlos Alonso de la Ventolera, sans avoir l'envie qui te presse. Je vais te le peindre au naturel. Premièrement, c'est un homme qui a été Comédien. Il a quitté le Théâtre par fantaisie & s'en est depuis repenti par raison. As-tu remarqué ses cheveux noirs ? Ils sont teints aussi-bien que ses sourcils & sa moustache. Il est plus vieux que Saturne. Cependant comme au tems de sa naissance, ses parens ont négligé de faire écrire son nom sur les registres de sa paroisse, il profite de leur négligence, & se dit plus jeune qu'il n'est de vingt bonnes années pour le moins. D'ailleurs, c'est le personnage d'Espagne le plus rempli de lui-même. Il a passé les douze premiers lustres de sa vie dans une ignorance crasse ; mais pour devenir sçavant ; il a pris un précepteur qui lui a montré à épeller en Grec & en Latin. De plus, il sçait par cœur une infinité de bons contes, qu'il a récités tant de fois comme de son cru, qu'il est parvenu à se figurer qu'ils en sont effectivement. Il les



air venir dans la conversation , & on peut dire que son esprit brille aux dépens de sa mémoire. Au reste , on dit que c'est un grand Acteur. Je veux le croire pieusement. Je t'avoüerai toutefois qu'il ne me plaît point. Je l'entens quelquefois déclamer ici , & je lui trouve entr'autres défauts, une prononciation trop affectée , avec une voix tremblante qui donne un air antique & ridicule à sa déclamation.

Tel fut le portrait que ma soubrette me fit de cet histrion honoraire , & véritablement , je n'ai jamais vû de mortel d'un maintien plus orgueilleux. Il faisoit aussi le beau parleur , il ne manqua pas de tirer de son sac deux ou trois contes qu'il débita d'un air imposant & bien étudié. D'une autre part , les Comédiennes & les Comédiens qui n'étoient point venus là pour se taire , ne furent pas muets. Ils commencèrent à s'entretenir de leurs camarades absens d'une manière peu charitable , à la vérité ; mais c'est une chose qu'il faut pardonner aux Comédiens comme aux Auteurs. La conversation s'échauffa donc contre le prochain : Vous ne sçavez pas , Mesdames , dit Rosimiro , un nouveau trait

de Cesarino , notre cher confrère. Il a ce matin acheté des bas de soie , des rubans & des dentelles , qu'il s'est fait apporter à l'assemblée par un petit page , comme de la part d'une Comtesse. Quelle friponnerie ! dit le Seigneur de la Ventoleria en souriant d'un air fat & vain ? De mon tems on étoit de meilleur foi. Nous ne songions point à composer de pareilles fables. Il est vrai que les femmes de qualité nous en épargnoient l'invention. Elles faisoient elles-mêmes les emplettes. Elles avoient cette fantaisie-là. Parbleu , dit Richardo , du même ton , cette fantaisie les tient bien encore & s'il étoit permis de s'expliquer là-dessus . . . mais il faut taire ces sortes d'avantures, sur tout quand les personnes d'un certain rang y sont intéressées.

Messieurs , interrompit Florimonde , laissez-là de grace vos bonnes fortunes , elles sont connus de toute la terre. Parlons d'Ismenie. On dit que ce Seigneur qui a fait tant de dépenses pour elle , vient de lui échaper. Oüi vraiment , s'écria Constance , & je vous dirai de plus qu'elle perd un petit homme d'affaires qu'elle auroit indubitablement ruiné. Je l'ai la chose d'original. Son

Mercuré a fait un *qui proquo* : il a porté au Seigneur un billet qu'elle écrivoit à l'homme d'affaires, & a remis à l'homme d'affaires une Lettre qui s'adressoit au Seigneur. Voilà de grandes pertes, *mignone*, reprit Florimonde. Oh ! pour celle du Seigneur, repartit Constance, elle est peu considérable. Le Cavalier a mangé presque tout son bien : mais le petit homme d'affaires ne faisoit que d'entrer sur les rangs. Il n'a point encore passé par les mains des coquettes. C'est un sujet à regretter,

Ils s'entretenirent à peu près de cette sorte avant le dîner, & leur entretien roula sur la même matière, lorsqu'ils furent à table. Comme je ne finirois point, si j'entreprendois de rapporter tous les autres discours pleins de médisance ou de fatuité que j'entendis, le Lecteur trouvera bon que je les supprime, pour lui conter de quelle façon fût reçu un pauvre diable d'Auteur, qui arriva chez Arsenie sur la fin du repas.

Nôtre petit Laquais vint dire tout haut à ma Maîtresse : Madame, un homme en linge sale, crotté jusqu'à l'échine, & qui, sauf votre respect, a tout l'air d'un Poète, demande à vous parler.

Qu'on le fasse monter, répondit Arsenie. Ne bougeons, Messieurs, c'est un Auteur. Effectivement, c'en étoit un, dont on avoit accepté une Tragédie & qui apportoit un Rôle à ma Maîtresse. Il s'appelloit Pedro de Moya. Il fit en entrant cinq ou six profondes révérences à la Compagnie, qui ne se leva, ni même ne le salua point. Arsenie répondit seulement par une simple inclination de tête aux civilités dont il l'accabloit. Il s'avança dans la chambre d'un air tremblant & embarrassé. Il laissa tomber ses gands & son chapeau. Il les ramassa, s'approcha de ma Maîtresse; & lui présentant un papier plus respectueusement qu'un Plaideur ne présente un Placet à son Juge : Madame, lui dit-il, agréez de grace, le Rôle que je prens la liberté de vous offrir. Elle le reçût d'une manière froide & méprisante, & ne daigna pas même répondre au compliment.

Cela ne rebuta point notre Auteur, qui se servant de l'occasion pour distribuer d'autres personnages, en donna un à Rosimiro, & un autre à Florimonde, qui n'en usèrent pas plus honnêtement avec lui qu'Arsenie. Au contraire, le Comédien, fort obligeant de son natu-

rel , comme ces Messieurs le font pour la plupart , l'insulta par de piquantes railleries. Pedro de Moya les sentit. Il n'osa toutefois les relever , de peur que sa pièce n'en pâtît. Il se retira sans rien dire , mais vivement touché , à ce qu'il me parut , de la réception que l'on venoit de lui faire. Je crois que dans son dépit , il ne manqua pas d'apostropher en lui-même les Comédiens comme ils le méritoient ; & les Comédiens de leur côté , quand il fut sorti , commencèrent à parler des Auteurs avec beaucoup de respect : Il me semble , dit Florimonde , que le Seigneur Pedro de Moya ne s'en va pas fort satisfait.

Hé ! Madame , s'écria Rosimiro , de quoi vous inquiétez-vous ? Les Auteurs sont-ils dignes de notre attention ? Si nous allions de pair avec eux , ce seroit le moyen de les gâter. Je connois ces petits Messieurs ; je les connois ; ils s'oublieroient bientôt. Traitons-les toujours en esclaves , & ne craignons point de lasser leur patience. Si leurs chagrins les éloignent de nous quelquefois , la fureur d'écrire nous les ramène , & ils sont encore trop heureux , que nous voulions bien jouër leurs pièces. Vous avez rai-

son, dit Arsenie; nous ne perdons que les Auteurs dont nous faisons la fortune. Pour ceux-là, si-tôt que nous les avons bien placés, l'aise les gagne, & ils ne travaillent plus. Heureusement la Compagnie s'en console, & le public n'en souffre point.

On applaudit à ces beaux discours, & il se trouva que les Auteurs, malgré les mauvais traitemens qu'ils recevoient des Comédiens, leur en devoient encore de reste. Ces histrions les mettoient au-dessous d'eux, & certes ils ne pouvoient les mépriser davantage.

---

## CHAPITRE XII.

*Gil Blas se met dans le goût du Théâtre, il s'abandonne aux délices de la vie comique, & s'en dégoûte peu de tems après.*

**L**ES Convives demeurèrent à table, jusqu'à ce qu'il fallut aller au Théâtre. Alors ils s'y rendirent tous. Je les suivis, & je vis encore la Comédie ce jour-là. J'y pris tant de plaisir, que

je résolu de la voir tous les jours. Je n'y manquai pas , & insensiblement je m'accoutumai aux Acteurs. Admirez la force de l'habitude. J'étois particulièrement charmé de ceux qui brailloient & gesticuloient le plus sur la Scène , & je n'étois pas seul dans ce goût-là.

La beauté des Pièces ne me touchoit pas moins , que la manière dont on les représentoit. Il y en avoit quelques-unes qui m'enlevoient , & j'aimois entr'autres celles où l'on faisoit paroître tous les Cardinaux , ou les douze Pairs de France. Je retenois des morceaux de ces Poèmes incomparables. Je me souviens que j'appris par cœur en deux jours une Comédie entière , qui avoit pour titre : *La Reine des Fleurs*. La Rose , qui étoit la Reine , avoit pour confidente la Violette , & pour écuyer le Jasmin. Je ne trouvois rien de plus ingénieux que ces Ouvrages , qui me sembloient faire beaucoup d'honneur à l'esprit de notre Nation.

Je ne me contentois pas d'orner ma mémoire des plus beaux traits de ces chef-d'œuvres dramatiques. Je m'attachai à me perfectionner le goût ; & pour y parvenir sûrement , j'écoutois avec une

avide attention tout ce que disoient les Comédiens. S'ils louoient une Pièce, je l'estimois. Leur paroissoit-elle mauvaise, je la méprisois. Je m'imaginois qu'ils se connoissoient en pièces de Theatre, comme les Jouailliers en diamants. Néanmoins la Tragédie de Pedro de Moya eut un très-grand succès, quoiqu'ils eussent jugé qu'elle ne réussiroit point. Cela ne fût pas capable de me rendre leurs jugemens suspects, & j'aimai mieux penser que le Public n'avoit pas le sens commun, que de douter de l'infailibilité de la Compagnie. Mais on m'assura de toutes parts qu'on applaudissoit ordinairement les Pièces nouvelles, dont les Comédiens n'avoient pas bonne opinion, & qu'au contraire celles qu'ils recevoient avec applaudissement, étoient presque toujours sifflées. On me dit que c'étoit une de leurs règles de juger si mal des Ouvrages; & là-dessus on me cita mille succès de Pièces qui avoient démenti leurs décisions. J'eus besoin de toutes ces preuves pour me désabuser.

Je n'oublierai jamais ce qui arriva un jour qu'on représentoit pour la première fois une Comédie nouvelle. Les Comédiens l'avoient trouvé froide & ennuyeux.



se. Ils avoient même jugé qu'on ne l'acheveroit pas. Dans cette pensée, ils en jouèrent le premier Acte, qui fut fort applaudi. Cela les étonna. Ils jouent le second Acte ; le Public le reçoit encore mieux que le premier. Voilà mes Acteurs déconcertés. Comment diable, dit Rosimiro, cette Comédie prend. Enfin, ils jouent le troisième Acte, qui plût encore davantage. Je n'y comprends rien, dit Ricardo : nous avons cru que cette Pièce ne seroit pas goûtée ; voyez le plaisir qu'elle fait à tout le monde, Messieurs, dit alors un Comédien fort naïvement, c'est qu'il y a dedans mille traits d'esprit que nous n'avons pas remarqués.

Je cessai donc de regarder les Comédiens comme d'excellens Juges, & je devins un juste appréciateur de leur mérite. Ils justifioient parfaitement tous les ridicules qu'on leur donnoit dans le monde. Je voyois des Actrices & des Acteurs, que les applaudissemens avoient gâtés, & qui se considérant comme des objets d'admiration, s'imaginoient faire grace au Public, lorsqu'ils jouoient. J'étois choqué de leurs défauts : mais par malheur je trouvai un peu trop à mon gré leur façon de vivre, & je me plon-

geai dans la débauche. Comment aurois-je pu m'en défendre ? Tous les discours que j'entendois parmi eux , étoient pernicieux pour la jeunesse , & je ne voyois rien qui ne contribuât à me corrompre. Quand je n'aurois pas sçû ce qui se passoit chez Casilda , chez Constance , & chez les autres Comédiennes , la maison d'Arsenie toute seule n'étoit que trop capable de me perdre. Outre les vieux Seigneurs dont j'ai parlé , il y venoit des Petits-Mâtres, des Enfans de famille , que les Usuriers mettoient en état de faire de la dépense , & quelquefois on y recevoit aussi des Traitans , qui bien loin d'être payés comme dans leurs assemblées pour leur droit de présence , payoient-là pour avoir droit d'être présents.

Florimonde qui demouroit dans une maison voisine , dînoit & soupoit tous les jours avec Arsenie. Elles paroissoient toutes deux dans une union qui surprenoit bien des gens. On étoit étonné que des Coquettes fussent en si bonne intelligence , & l'on s'imaginoit qu'elles se broüilleroient tôt ou tard pour quelque Cavalier : mais on connoissoit mal ces amies parfaites. Une solide amitié les unissoit

unissoit. Au lieu d'être jalouses comme les autres femmes, elles vivoient en commun. Elles aimoient mieux partager les dépouilles des hommes, que de s'en disputer sottement les soupirs.

Laure, à l'exemple de ces deux illustres Associées, profitoit aussi de ses beaux jours. Elle m'avoit bien dit que je verrois de belles choses. Cependant je ne fis point le jaloux ; j'avois promis de prendre là-dessus l'esprit de la Compagnie. Je dissimulai pendant quelques jours. Je me contentois de lui demander le nom des hommes avec qui je la voyois en conversation particulière. Elle me répondoit toujours que c'étoit un Oncle, ou un Cousin. Qu'elle avoit de Parents ! Il falloit que sa famille fût plus nombreuse que celle du Roi Priam. La Soubrette ne s'en tenoit pas même à ses Oncles, & à ses Cousins, elle alloit encore quelquefois amorcer des Etrangers, & faire la Veuve de qualité chez la bonne Vieille dont j'ai parlé. Enfin Laure, pour en donner au Lecteur une idée juste & précise, étoit aussi jeune, aussi jolie, & aussi coquette que la Maîtresse, qui n'avoit point d'autre avantage sur elle, que celui de divertir publiquement le Public.

Je cédai au torrent pendant trois semaines. Je me livrai à toute sorte de voluptez. Mais je dirai en même-tems qu'au milieu des plaisirs , je sentoís souvent naître en moi des remords qui venoient de mon éducation , & qui mêloient une amertume à mes délices. La débauche ne triompha point de ces remords ; au contraire , ils augmentoient à mesure que je devenois plus débauché ; & par un effet de mon heureux naturel , les désordres de la vie comique commencèrent à me faire horreur. Ah ! misérable , me dis-je à moi-même , est-ce ainsi que tu remplis l'attente de ta famille ? N'est-ce pas assez de l'avoir trompée , en prenant un autre parti que celui de Précepteur ? Ta condition servile te doit-elle empêcher de vivre en honnête homme ? Te convient-il d'être avec des gens si vicieux ? L'envie , la colere , & l'avarice regnent chez les uns ; la pudeur est bannie de chez les autres ; ceux-ci s'abandonnent à l'intempérance & à la paresse ; & l'orgueil de ceux-là va jusqu'à l'insolence. C'en est fait , je ne veux pas demeurer plus long-tems avec les sept péchés mortels.

*Fin du premier Tome.*

---

# T A B L E

## DES CHAPITRES,

Contenus dans ce premier  
Volume

---

### LIVRE PREMIER.

- CHAPITRE I. **D**E la naissance de  
Gil Blas , & de son  
éducation. Pag. 1.
- CHAP. II. Des alarmes qu'il eut en al-  
lant à Pennaslor , de ce qu'il fit en arri-  
vant dans cette Ville , & avec quel  
homme il soupa. 6.
- CHAP. III. De la tentation qu'eût le Mu-  
letier sur la rouse ; qu'elle en fut la  
suite . & comment Gil Blas tomba dans  
Carybde , en voulant éviter Scylla. 19
- CHAP. IV. Description du souterrain ,  
& quelles choses y voit Gil Blas. 25.
- CHAP. V. De l'arrivée de plusieurs au-

## DES CHAPITRES

*tres voleurs dans le souterrain, & de l'agréable conversation qu'ils eurent tous ensemble.* 30.

CHAP. VI. *De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver, & quel en fut le succès.* 44.

CHAP. VII. *De ce que fit Gil Blas ne pouvant faire mieux.* 50.

CHAP. VIII. *Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait sur les grands chemins.* 54.

CHAP. IX. *De l'événement sérieux qui suivit cette aventure.* 60.

CHAP. X. *De quelle maniere les voleurs en usèrent avec la Dame. Du grand dessein que forma Gil Blas & quel en fut l'événement.* 64.

CHAP. XI. *Histoire de Dona Mencía de Mosquera.* 75.

CHAP. XII. *De quelle maniere désagréable Gil Blas & la Dame furent interrompus.* 89.

CHAP. XIII. *Par quel hazard Gil Blas sortit enfin de prison, & où il alla.* 96.

CHAP. XIV. *De la réception que Dona Mencía lui fit à Burgos.* 103.

CHAP. XV. *De quelle façon s'habilla Gil Blas, du nouveau présent qu'il reçut de*

## TABLE

- la Dame & dans quel équipage il partit de Burgos* 110.  
**CHAP. XVI.** *Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité.* 118.  
**CHAP. XVII.** *Quel parti prit Gil Blas après l'aventure de l'hôtel garni.* 129.
- 

## LIVRE SECOND.

- CHAPITRE I.** **F** *Abrice mène & fait recevoir Gil Blas chez le Licencié Sedillo. Dans quel état étoit ce Chanoine. Portrait de sa Gouvernante.* 145.  
**CHAP. II.** *De quelle manière le Chanoine étant tombé malade, fut traité; ce qu'il en arriva; & ce qu'il laissa par Testament à Gil Blas.* 157.  
**CHAP. III.** *Gil Blas s'engage au service du Docteur Sangrado, & devient un célèbre Médecin.* 168.  
**CHAP. IV.** *Gil Blas continue d'exercer la Médecine avec autant de succès que de capacité. Aventures de la bague retrouvée.* 172.  
**CHAP. V.** *Suite de l'aventure de la ba-*

## DES CHAPITRES.

*guere retrouvée ; Gil Blas abandonne la Médecine, & le séjour de Valladolid.*

197.

CHAP. VI. *Quelle route il prit en sortant de Valladolid, & quel homme le joignit en chemin.*

209.

CHAP. VII. *Histoire du Garçon Barbier.*

214.

CHAP. VIII. *De la rencontre que Gil Blas & son compagnon firent d'un homme qui trempoit des croustes de pain dans une fontaine ; & de l'entretien qu'ils eurent avec lui.*

257.

CHAP. IX. *Dans quel état Diego retrouva sa famille ; & après quelles réjouissances Gil Blas & lui se séparèrent.*

264.

---

## LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I. **D**E l'arrivée de Gil Blas à Madrid & du premier Maître qu'il servit dans cette Ville.

275.

CHAP. II. *De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le Capi-*



# T A B L E

*taine Rolando: & des choses curieuses  
que ce Voleur lui raconta.* 289.

CHAP. III. *Il sort de chez Don Bernard  
de Castil Blazo, & va servir un petit  
Maître.* 300.

CHAP. IV. *De quelle maniere Gil Blas  
fit connoissance avec les valets des Pe-  
tits-Maîtres; du secret admirable qu'ils  
lui enseignèrent pour avoir à peu de frais  
la réputation d'homme d'esprit & du  
serment singulier qu'ils lui firent faire.* 316.

CHAP. V. *Gil Blas devient homme à  
bonnes fortunes. Il fait connoissance avec  
une jolie personne.* 328.

CHAP. VI. *De l'entretien de quelques  
Seigneurs sur les Comédiens de la Trou-  
pe du Prince.* 342.

CHAP. VII. *Histoire de Don Pompeyo  
de Castro.* 351.

CHAP. VIII. *Quel accident obligea Gil  
Blas à chercher une nouvelle condition.* 365.

CHAP. IX. *Quelle personne il alla ser-  
vir après la mort de Don Mathias de  
Silva.* 374.

CHAP. X. *Qui n'est pas plus long que le  
précédent.* 380.

CHAP. XI. *Comment les Comédiens vi-*

## DES CHAPITRES.

*voient ensemble, & de quelle manière  
ils traitoient les Auteurs.* 388.

**CHAP. XII.** *Gil Blas se met dans le goût  
du Théâtre; il s'abandonne aux délices  
de la vie comique, & s'en dégoûte peu  
de tems après.* 396.

**Fin de la Table des Chapitres.**

Mass 1. 64 119 128  
160 300 318 300

